

Le Samedi

VOL. X. No 41
MONTREAL, 11 MARS 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c



LA GUITARISTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 MARS 1899

GERBE DE PENSÉES

Le travail est la faux du temps.

x

La vie se passe à apprendre à vivre. Lorsqu'on la sait, on meurt.

x

Vous ne pouvez dire d'après la grosseur de l'arbre quel sera le goût des pommes.

x

Tout homme croit mieux payer ses créanciers que les débiteurs ne le payent lui-même.

x

Il agit sagement celui qui ne se vante jamais, devant sa femme, de pouvoir poser une planche tout aussi bien qu'un charpentier.

x

Un jeune homme qui soutient à une jeune fille que la crème à la glace a pour effet d'agrandir la bouche, ne fera jamais un bon mari.

x

Il y a toujours une moitié des humains occupée à détruire ce qu'accomplit l'autre moitié; voilà pourquoi le bonheur n'est pas de ce monde.

x

Beaucoup d'hommes dépenseront de l'argent inutilement dans le cours de la journée qui, rendus chez eux le soir, prècheront l'économie à leur femme.

x

Lorsque quelqu'un dépense son argent autrement que nous, nous le trouvons extravagant; si nous dépensons notre argent autrement que lui, nous le trouvons avare.

x

Le jeune homme qui parvient à se marier en dépit des objections des parents, n'a pas besoin de se faire d'illusion. Au bout de quelques années, il sera obligé de supporter toute la famille où l'on ne voulait pas de lui.

UN GLANEUR

IL LUI RENDAIT JUSTICE

Le magistrat.—Prisonnier, je vous condamne à \$30 ou six jours de prison.*Le prisonnier.*—Ah merci, Votre Honneur, merci!*Le magistrat.*—Il n'y a pas de quoi me remercier.*Le prisonnier.*—Ah que si, Votre Honneur; vous me rendez justice en estimant à \$5 par jour la valeur de mon temps.

JUSTE RAISONNEMENT

Papa.—Pourquoi pleures-tu, Paul?*Paul.*—Parce que Marcel m'a donné une gifle... hi...*Papa.*—Il fallait la lui rendre.*Paul.*—Oui... pour en recevoir une seconde!... hi...

IL FAUT PENSER À TOUT

Madame (un quart d'heure avant la réception).—Pourquoi enlèves-tu ces parapluies? As-tu peur que nos invités les volent?*Monsieur.*—Non, mais ils pourraient les reconnaître.

PAS POUR LONGTEMPS, HÉLAS!

Albert.—Croirais-tu qu'hier soir j'ai tenu une fortune dans ma main?*Philippe.*—Vraiment! Et comment cela?*Albert.*—J'ai serré la main à une jeune fille dont les doigts étaient couverts de diamants.

ELLE EN ÉTAIT

Le visiteur.—Les dames de la maison sont ici?*La cuisinière (très guindée).*—J'en suis une, m'sieur.

POSITION CRITIQUE

Mme Granbec.—Vous dites que vous êtes mariée depuis dix ans, et que vous n'avez jamais eu une seule querelle avec votre mari?*La belle étrangère.*—Non, madame.*Mme Granbec.*—Et c'est toujours lui qui a le dernier?*La belle étrangère.*—Oui, madame. Et pour tout l'or du monde, je ne voudrais rien faire qui puisse mécontenter mon mari. Une seule négligence de sa part pourrait me perdre, voyez-vous.*Mme Granbec.*—Une négligence, dites-vous?*La belle étrangère.*—Mais, oui: nous sommes jongleurs de profession et deux fois par jour, mon mari lance, à vingt pieds de distance, des couteaux sur une planche où je suis appuyée.

PAS JUSQU'AU BOUT

Bouleau.—Nous sommes allés, dimanche, au Parc Sohmer, ma femme, ma belle-mère et moi.*Rouleau.*—Et le spectacle vous a intéressés?*Bouleau.*—Intéressés! Belle-maman en est à moitié morte à force d'avoir ri.*Rouleau.*—Les femmes ne font jamais rien qu'à demi.

UNE DAME COMPLAISANTE

Boitsantoif, s'étant payé le luxe d'un siège d'orchestre au théâtre, ne veut pas laisser passer un seul entr'acte sans aller se rafraîchir le gosier. Chaque fois qu'il veut sortir, cependant, il est obligé de déranger sa voisine:

—Bien fâché de vous déranger, madame, lui dit-il, en sortant pour la quatrième fois.

—Oh! ce n'est pas la peine, répond la bonne dame avec un sourire. Je suis heureuse de pouvoir vous obliger; c'est mon mari qui tient la buvette du théâtre.

UN HOMME HABILE

Le sculpteur Dubloc.—Ainsi vous affirmez que X... est un bon oculiste?*Le musicien Feu.*—Lui? S'il le voulait bien, il opérerait la cataracte du Niagara.

CHUT

Toto consulté par une dame qui attend au salon et qui lui demande l'heure du dîner.—Chut! faut pas le répéter. Papa disait tout à l'heure qu'on dînerait sitôt que tu serais partie.

NOS BONS DOMESTIQUES



—Voyons, Jacinthe, vous savez bien que je vous ai défendu de vous servir de l'argenterie pour faire la cuisine... et voilà que vous tournez votre sauce avec une cuiller d'argent!

—Oh ben, madame, elle était sale!

LA VRAIE MANIÈRE

INSTANTANES AFRICAINS

LXXVIII

TORNADO



Une journée lourde ; l'air chargé d'électricité. C'est un peu avant le coucher du soleil, — un soleil de plomb, — et une bande noire raye l'horizon.

Elle se dégage des lointains et s'élève avec une vertigineuse rapidité, roulant, en volutes menaçantes, des tourbillonnements de nuées floconneuses.

Elle se crouse, gagnant à droite et à gauche, en un demi-cercle immense, qui tourne sur lui-même, brassé par un terrible vent de tempête.

Ces nuées, sans cesse augmentant d'épaisseur, fauves, teintées de cuivre, tendent sur le ciel leur grande voûte uniforme ; elles s'avancent, en un puissant et silencieux remous, tout d'un bloc, derrière cette frange silencieuse.

Dans l'air, c'est un calme sinistre : La tornade qui monte !

Voici venir le bruissement, encore éloigné, des forêts violemment secouées ; et cela grandit très vite, comme un roulement de charge folle.

Dans un souffle formidable dont tressaillent les rochers, la nuée sinistre a passé, couvrant, en un clin d'œil, la moitié de l'horizon.

Les cases du village nègre sont abat-tues, enlevées, dispersées, émiettées. Le sable vole en une meurtrière mitraille qui crible tout.

Les palmiers se couchent, remuant la ferraille de leurs feuilles rigides, et des éclairs sans nombre fendent la nuit pendant que le roulement ininterrompu du tonnerre vous déchire le tympan et que la nuée crève en une formidable trombe d'eau.

A ce moment, toutes les cataractes du ciel semblent ouvertes, le summum de l'horreur est atteint.

La vue et l'ouïe sont des sens inutiles dans ce désordre sublime des éléments ; la mer et la lagune se confondent avec les nuages.

Mais le bruit s'éloigne peu à peu ; la pluie tombe, plus calme, en longues raies obliques.

L'ombre se dissipe dans une demi-clarté grise, noyant tout et, derrière un voile de nuages, le soleil s'éroule dans la mer, subitement.

La nuée s'est disloquée et la brise en emporte les lambeaux, découvrant les pans étoilés du ciel d'un bleu profond, le bleu du ciel africain.

La nuit s'est faite.

SILVIO.

Mr Jeunemarié (à tue tête).—Oui, mon cher (Gallaughan, j'aimerais assez à l'appeler Michel, ou Jean, ou Félix, ou Vincent, un nom chic enfin.
Mr Gallaughan (étouffé).—Ah ! Et pourquoi ?
Mr Jeunemarié (dans un léger murmure).—Chut... Je voudrais que ma femme l'appelle Pat... comprenez-vous ?

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXVI

LE GLADIATEUR MORT

L'homme est couché, farouche et nu, dans le tombeau.
Immobilisé à jamais, son grand corps se dessine
Tel que jadis au bord de la tiède piscine
Il s'étendait, laissant à l'air fumer sa peau :

— Non plus tel ! Digne, hélas ! du bec noir des corbeaux.
Où sont ces bras, ouverte pour l'étreinte assassine,
Ces pieds sûrs, que la lutte au sol même enracine,
Et ces poings qui soulaient sur les chairs en lambeaux

Et ce torse élargi qui jamais ne halète ?
Il est mort, le colosse et le roi des athlètes,
Nous, pour le réjouir aux enfers souterrains,

Déposons dans la tombe, en offrande dernière,
Le ceste aux clous de fer, le casque orné de crins,
Et l'huile et le filet plombé du rétiaire.

MARC LEGRAND.

PAS CE QU'ELLE ATTENDAIT

Mme Lunedemié.—Ne remarques-tu pas une différence dans le goût de ton cigare, quand c'est ta petite femme qui l'a allumé ?

M. Lunedemié.—Oh ! oui, une grande différence. Tu l'allumes toujours par le mauvais bout.

NOS CHÉRIS

Papa (faisant voir à son fils une goutte d'eau dans un microscope).—Vois-tu tous ces petits animaux, qui se meuvent dans cette goutte d'eau ?

Tommy (six ans).—Oui, papa. Et ces petits animaux se trouvent-ils aussi dans l'eau que nous buvons ?

Papa.—Certainement.

Tommy.—Alors je comprend pourquoi que ça chante dans la théière, quand l'eau commence à bouillir.

SON IDÉAL

C'EST POURQUOI ELLE EST VENUE

Madame.—Avez-vous dit à cette dame que j'étais sortie ?

Sophie.—Oui, madame.

Madame.—A-t-elle paru en douter ?

Sophie.—Non. Elle m'a répondu qu'elle le savait bien.

AMITIÉ !

Madame.—Tu devrais aller voir ton ami Duplantin, qui est plus malade.

Monsieur.—Ah ! ma foi non.

Madame.—Ça promènerait Carlo...

Monsieur.—Tiens ! c'est une idée.

Les sophismes qui égarent la conscience n'ont d'autre prise sur nous que celle que nous leur donnons nous-mêmes.

PHILOSOPHIE.



La bonne dame charitable.—Mon pauvre homme, n'avez-vous jamais eu de plus hautes aspirations que de vous tenir dans la rue et dans ce quartier, attendant un sou d'aumône ?

Le vieux mendiant.—Oh, certainement que si, madame. Aussitôt que j'aurai suffisamment appris le métier et fait quelques économies, je déménagerai dans l'ouest, au coin de chez Morgan !

L'AMOUR EST INGÉNIEUX



I
Brigitte aimait l'électricien Lamoureux qui le lui rendait bien. Aussi, il fallait voir le temps qu'il passait sur un poteau télégraphique se dressant à quelque pieds de la fenêtre de sa mie !



II
Sa voir souvent est bon, mais c'était encore bien loin et les deux amoureux auraient bien voulu se rapprocher un peu. Ce fut Brigitte qui en trouva le moyen.

LE GÉNÉRAL

Un bambin avait pris l'armure de son père. Il traînait une épée immense, et poursuivant Les ennemis absents, il criait : "En avant !"

Comme un foudre de guerre.

Quand le papa

Dit : "Halte-là !"

Tu pourrais te blesser : laisse là cette épée !

— Mais, père... — Pas de mais ! Quoi ! tu prétends servir !

Tu veux être soldat et ne sais obéir !

— Moi, dit le marmot téméraire,

Je voudrais m'engager, dans les généraux !

— Ayant mal obéi, tu commanderai mal,

Et si l'on t'entendait, mon petit militaire,

C'est le rire, crois-moi, qui serait général.

RATISSONNE.

CONTE A MES NEVEUX

LE ROYAUME DU MERLE BLANC

La contrée chimérique où nos rêves vont faire l'école buissonnière et que nous appellerons, si vous le voulez bien, le pays du Merle blanc, fut gouvernée autrefois par un roi qui avait nom Aymeril. Ce roi était si bon, si bon, que la bonté du roi de "la poule au pot" n'était qu'un bien mesquin sentiment à côté de celle d'Aymeril.

Non, vraiment, ce n'était pas assez que les habitants du pays du Merle blanc eussent la poule au pot tous les dimanches ! leur roi rêvait bien autre chose : plus de pauvres, plus de mendiants, plus de gens tracassés par de misérables soucis d'argent, plus d'amoureux gênés dans leur sentiment par des questions de dot ; en un mot, à défaut de jours tissés d'or et de rose, sous un ciel éternellement bleu, — ce qui est irréalisable, même au pays du Merle blanc, — une grande félicité dans les cœurs, félicité qui régènerait sans nul doute, quand tout le monde serait riche.

Faire tout le monde riche ! voilà ce que voulait Aymeril, car, dans sa naïve bonté, il s'imaginait, le pauvre homme ! — qu'avec la richesse chez tous, finiraient les haines jalouses, les luttes sociales, les crimes de toute sorte engendrés par la misère.

Comment réaliser ce rêve ? Il y avait bien, dans le royaume, beaucoup de gens immensément riches, qu'on eût pu inciter à partager leurs biens, mais on se heurterait certainement à l'instinct de propriété, aussi développé chez les riches du Merle blanc que chez d'autres ; il y avait aussi le trésor royal, et il était si considérable pour les besoins d'un si petit pays, qu'il pouvait suffire pour distribuer, à chaque habitant, un titre de rente de vingt cinq mille francs.

Ce fut le parti auquel s'arrêta Aymeril, une nuit qu'il avait été empêché de dormir par le souvenir d'une pauvre vicille à qui il avait fait l'aumône dans la journée.

Le lendemain de cette nuit, il assambla ses ministres et leur soumit son projet, qui, naturellement, ne fut pas approuvé. Le ministre des finances, — un économiste distingué, — fit observer qu'enrichir tout le monde c'était former une pépinière de paresseux ; le ministre de l'agriculture se plaignit qu'il n'aurait plus de congrès à présider, celui de l'industrie et du commerce, plus de brevets à décerner ; le ministre de l'instruction publique, — un épicien, — représenta que l'humanité ne valait pas la peine qu'un roi s'inquiât de ses

misères : ce fut en vain. Aymeril tint bon et fit publier un décret ordonnant à tous les habitants de se présenter au ministère des finances où il serait remis à chacun d'eux un titre de rente de vingt-cinq mille francs.

Le jour même de la publication du décret et les jours suivants, le Palais du roi ressembla à une véritable cour des miracles : des professeurs graves, serrés dans leur redingote râpée, coudoyaient des fonctionnaires de tous ordres, de toutes administrations, dans leurs uniformes qu'ils revêtaient, pensaient-ils, pour la dernière fois ; des gens du grand commerce regardaient de haut de petits boutiquiers ; des ouvriers, en costume de travail, rêvaient tout haut aux litres à douze, et aux far niente qu'ils n'avaient jamais pu s'offrir ; des paysans endimanchés, la redingote des grands jours dépassant la blouse bleue, l'œil allumé par la perspective des beaux écus qu'ils allaient empocher, étaient l'objet des regards dédaigneux de domestiques encore en livrée, mais qui prenaient déjà des allures de parvenus ; des mendiants de tout acabit, qui, la veille encore, courbaient honteusement l'échine, se pavanaient dans leurs haillons, et tous se pressaient fièvreusement dans l'antichambre du ministre des finances, tendant vers la porte du cabinet des mains avides.

Le roi distribuait lui-même les titres de rentes, et ce lui était une grande joie de voir les visages épanouis de ceux qu'il faisait riches.

Et quand tous furent servis, quand le trésor royal fut à peu près vide, quand Aymeril crut s'être assuré qu'il ne restait pas un malheureux dans son royaume, il s'endormit du sommeil du juste, du sommeil de ceux qui ont conscience d'avoir fait le bien.

Hélas ! hélas ! pourquoi souvent les remèdes qu'on croit apporter aux souffrances humaines sont-ils pires que les maux ? Pourquoi, avec de bonnes intentions, fait-on plus de mal que de bien ? Pourquoi enfin, la fortune ne fait-elle pas le bonheur ! Au bout de quinze jours, la vie était devenue intolérable au pays du Merle blanc.

Tout le monde aurait voulu se faire servir, et personne ne voulait être domestique ; toutes les dames désiraient des toilettes nouvelles, et marchands, couturiers et couturières avaient fermé boutique ; les cordonniers n'avaient plus aucun intérêt à chausser les fins petits pieds qui menaçaient d'être bientôt nus, les mains mignonnes que le travail n'enlaidissait plus, se hâtaient sous les baisers du roi soleil, car les gantiers se reposaient sur le mol oreiller de leurs rentes, et les beaux Messieurs ne trouvaient plus de jardiniers pour couper les roses que l'usage les obligeait d'offrir à leurs douces fiancées.

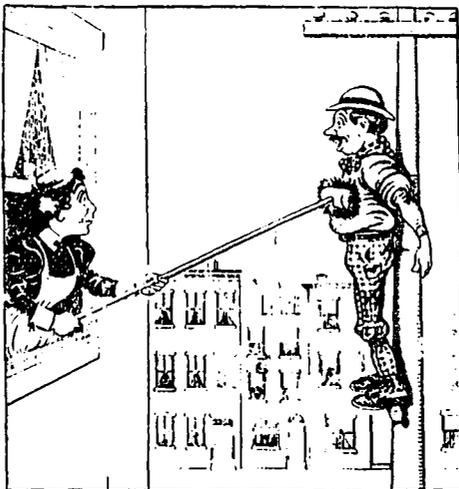
Chose plus lamentable encore, surtout pour ceux qui ne vivent pas de l'air du temps, ni du son des écus : les boulangers avaient dit adieu à la chaleur du four, les bouchers à l'odeur de l'échalote, les maraichers aux senteurs des jardins, et dans ce merveilleux pays du Merle blanc, on ne trouvait plus à manger.

Avec de l'argent plein les coffres, les sujets du roi Aymeril allaient être condamnés à mourir de faim, ou à vivre à l'état de sauvages, auquel cas leurs titres de rente ne leur serviraient pas à grand chose.

Heureusement, la fée Raison, qui semblait avoir déerté le royaume d'Aymeril quand la fortune y était entrée, eut pitié du pauvre roi, et ne voulut pas que ses bonnes intentions fussent si mal récompensées. Elle s'était réfugiée, cette pauvre Raison, chassée par le faune Argent, dans la cervelle d'un petit gardeur d'oies qui, n'ayant jamais eu de désirs, ne connaissait pas le prix de l'argent, et n'était point venu à la distribution des fortunes.

Quand il vit comme tout allait dans le royaume, et qu'il put comprendre — puisque la Raison ne l'avait pas abandonné — que tous ces hommes

L'AMOUR EST INGÉNIEUX — (Suite)



III
Son balai, vigoureusement soutenu par deux bras robustes, elle l'appuie sur la poitrine de Lamoureux...



IV
...qui, confiant, se laisse doucement aller...

L'AMOUR EST INGÉNIEUX — (Suite et fin)



V

... pour tomber dans les bras de sa belle. Ah ! quel bec, mes amis, quel bec !...



VI

... Puis la manœuvre inverse a reconduit le brave amoureux à son poteau. Saluez, mesdames et messieurs, cet ingénieux truc de l'amour !

riches en arriveraient peut-être à se manger entre eux, faute d'autre chose, il alla trouver le roi, et lui promit, sans dire ses projets, de remédier au mal, si Aymeril voulait lui accorder la main de sa fille, la princesse Liliane.

C'était une mignonne enfant aux yeux d'or, aux cheveux blonds comme des épis au soleil, et parfumés comme du foin coupé. Tout le monde adorait Liliane, tant elle était douce et bonne, et le petit gardeur d'oies, qui pensait plus de bien de la bonté que de la fortune, faisait comme tout le monde.

Aymeril eut bien un mouvement de révolte à la pensée de donner Liliane à ce rustre, qui n'avait pour tout bien au soleil que son visage hâlé, ses yeux bleus, et l'éblouissement du sourire de ses dents blanches dans sa bouche rouge, mais ce jeune gars promettait de rendre la paix au royaume, et comme Aymeril était aussi juste que bon, il ne pouvait refuser le moyen de réparer un mal qu'il avait bien involontairement causé. Liliane fut donc fiancée au gardeur d'oies, et le mariage fixé au jour où, grâce à l'activité du jeune héros, hommes et femmes pourraient se vêtir et manger.

D'ailleurs, il fallait bien qu'on trouvât des couturières habiles pour confectionner les robes de la princesse, car quelle apparence que la fille d'Aymeril pût se marier sans les toilettes d'usage : la robe de satin ornée de dentelle argent de lune, la toilette couleur de soleil et d'étoiles, et les robes de cérémonie en samis jaune et en velours nacarat, que revêtent seules les princesses de contes de fées. Il fallait aussi des cuisiniers pour préparer le repas de noces, des domestiques pour le servir, des filles de chambre pour Liliane.

Le fiancé fit merveille ; infatigable, il courait nuit et jour ; franchissait, sur les ailes de l'Amour, les frontières du Merle blanc, pour aller quêrir, dans les pauvres royaumes qui n'ont point de roi Aymeril, tout ce qu'il fallait pour rendre le bien être aux sujets de son futur beau père.

Il s'approvisionna de tout, et amena avec lui des employés et des ouvriers de tous genres, ainsi que des domestiques stylés, mais à la condition qu'il serait le seul maître de tout ce monde.

Au bout d'un mois, il ouvrit d'immenses magasins, où s'agitait une véritable armée d'ouvriers et d'employés. Ce fut un envasement : il y avait encore plus d'empressement dans la foule qu'au jour fatal où le roi avait enrichi ses sujets ; Aymeril qui assistait à ce spectacle, se réjouissait dans son cœur et bénissait le sauveur de son peuple... mais il n'était pas au bout de ses surprises.

L'ingénieux gardeur d'oies, toujours guidé par la fée Raison, fit payer ses produits des prix exorbitants, de sorte qu'en peu de temps, tous les enrichis furent aussi pauvres qu'avant, et que le jour du mariage, le marié put apporter en dot à sa princesse, les titres de rente dont le bon roi s'était dépourvu.

Le mariage eut lieu en grande pompe, la fée Raison reprit sa place dans les logis que n'occupait plus la fortune ; il y eut encore, dans le pays du Merle blanc, des patrons et des ouvriers, des maîtres et des domestiques, des acheteurs et des vendeurs, des pauvres et des riches, c'est-à-dire des gens nécessaires et des gens charitables, et tout y redevint pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

OISELETTE.

IL N'A PU FAIRE MIEUX

Premier électeur (indigné).— J'apprends qu'à la dernière élection, vous avez vendu votre vote pour \$10 ! N'avez-vous pas honte de vous-même ?
Second électeur (très froid).— C'est le plus que j'ai pu avoir.

DOUBLE SURPRISE

M. Francparler (un veuf d'une quarantaine d'années, à sa fille âgée de 17 ans).— Juliette, as-tu appris que ta gouvernante allait se marier ?

Juliette (très surprise).— Non, papa, je n'en ai pas entendu parler ! je suis fièrement contents tout de même ! Cette bête de fille va donc s'en aller enfin ! Oh ! que je la déteste ! Et quel est l'homme assez abruti pour s'être laissé prendre par cette harpie.

M. Francparler (découragé).— Moi, Juliette.

LA SEULE RAISON

La mère.— Qu'aimerais-tu mieux faire, aujourd'hui ? Aller à l'école ou m'aider à travailler dans mon jardin ?

Le petit Joe.— J'aime mieux aller à l'école, maman !

La mère.— Ah ! Comment cela se fait-il ?

Le petit Joe.— Parce que le maître est malade et qu'il nous dira d'aller jouer.

TOUJOURS LE MÊME

Lui.— Mlle Beaubien dit qu'elle a été demandée en mariage cent fois, dans le cours de l'été.

Elle.— C'est vrai.

Lui.— Elle doit être très populaire, cette jeune fille ?

Elle.— Oh ! Pas tant que ça. C'est M. Tenace qui l'a demandée en mariage tous les jours, pendant trois mois.

LE NOM QUI LUI APPARTENAIT

La maîtresse (furieuse).— Brigitte ! Vous êtes une tête folle, ma fille. Comment, vous servez sur la table les pommes de terres non épluchées et cela un jour où j'ai du monde à dîner !

Vous... vous... comment vais-je vous appeler ?

Brigitte (d'un air aimable).— Appelez-moi Agnès, madame, c'est mon autre nom.

CES BONS HABITANTS

Pénoule.— Eh bien ! quoi don', la Josephite ? Voat' rhume est do' toujours' aussi' gros ? Si s'ment j' pouvions l' partager, ça l' déminurait !

Josephite.— Oh ! parguienne ! j' suis point r'gardante, j' vous l' donnerais bin tout entier.

UNE ÉCLIPSE

La mère (anxieuse).— J'ai peur que ton mari ne soit malade. Comment paraissait-il ce matin au déjeuner ?

Mme Jeunemariée.— Je ne l'ai pas vu. Il lisait son journal.

CE QU'ELLE AVAIT FAIT

Une petite fille de douze ans, qui avait une narration à faire et qui n'aimait pas les garçons, écrivait les lignes suivantes : — " Si j'avais le moyen de faire à ma guise, la moitié des garçons qui existent dans le monde seraient des filles et l'autre moitié des poupées "

VALAIT LA PEINE D'ÊTRE GARDÉE

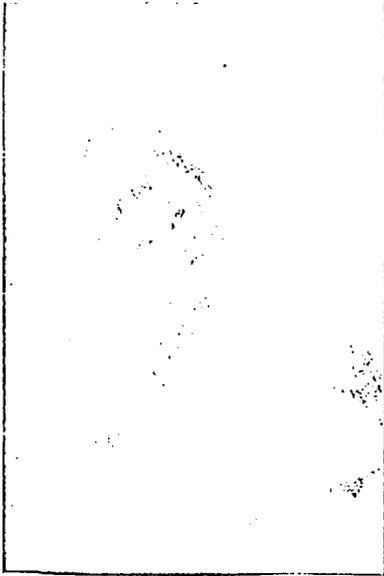


Joseph.— Et dire que le bourgeois m'a averti que s'il m'attrappait à toucher encore à son vieux cognac, il se priverait de mes services !

Baptist.— Vrai ! Ça serait pourtant une pitié que de perdre un maître qui possède d'aussi bonnes choses !

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL

LES IDÉES DE MR BÉBÉ

I
—Est-ce que?...II
... Pas possible!...

CONCOURS DE BÉBÉS

LE SAMEDI a décidé d'ouvrir, entre tous les bébés de ses lecteurs et abonnés, tant du Canada que de l'étranger, un concours d'une durée de treize semaines et pour lequel quatre primes en argent, de la valeur de

Cinquante dollars (\$50)

Ving-cinq dollars (\$25)

Quinze dollars (\$15)

Dix dollars (\$10)

sont, dès aujourd'hui, déposées à la Banque d'Hochelega.

Le concours commencera le 25 Mars pour se terminer le 7 Juin.

Tout bébé de l'un ou l'autre sexe, âgé de trois mois à deux ans, est admis à concourir.

Placer sa photographie sous enveloppe avec, derrière, les prénoms et âge de l'enfant, les noms et adresse de ses parents et déposer aux bureaux du SAMEDI avec la suscription : "Concours de Bébés".

Les portraits recevront, au fur et à mesure de leur réception, un numéro d'ordre sous lequel ils seront publiés dans le journal le SAMEDI.

Tout porteur d'un numéro du SAMEDI est, pendant les treize semaines que durera le concours et les deux semaines suivantes consacrées au balottage, admis à exprimer son vote à l'aide de coupons spéciaux insérés dans chacun des numéros du SAMEDI.

Il suffit de découper ces coupons, d'y inscrire, en toutes lettres, le numéro affecté au bébé qu'on veut favoriser et de les adresser, séparément ou en nombre, aux bureaux du SAMEDI. L'enveloppe les contenant portera la mention : "Concours de Bébés".

Ils seront reçus jusqu'au 1er Juillet. Dans le numéro suivant (8 Juillet) les résultats du concours seront publiés, ainsi qu'un médaillon réunissant les portraits et les noms des vainqueurs.

La première prime (\$50) sera attribuée au bébé ayant réuni le plus de suffrages ; celles de \$25, \$15 et \$10 aux trois autres, suivant le nombre des suffrages exprimés sur leurs noms.

Ces primes pourront être retirées de la banque par les parents des lauréats sur bon à toucher du SAMEDI remis contre justification d'identité de l'enfant, soit Pacte de baptême, certifié par deux témoins et visé par un juge de paix.

Mères Canadiennes ! ne laissez pas passer ce concours sans donner à votre bébé la chance de gagner une prime ; vous avez treize semaines pour vous y préparer.

LE SAMEDI.

L'énorme roue-balancoire qui tourne pour rien et sur laquelle on vole pour n'aller nulle part, voilà bien l'existence moderne.—JEAN RAMEAU.

VIEILLES CHANSONS

Une vieille chanson française qui réunit la gaieté et l'allure martiale au patriotisme.

C'était le lendemain de la prise de la Bastille, à l'heure où l'Europe des rois menaçait la France de l'invasion.

ON NE PEUT AVOIR TROP D'ENFANTS

AIR DE : *Cadet Roussel est bon enfant*

Un père avait dix-sept enfants (*bis*)
Braves, dispos et bien portants (*bis*).
V'là qu'un matin tout l'monde s'écrie :
L'ennemi menace la Patrie !
Y'a, y'a, y'a des moments
Où l'on n' peut avoir trop d'enfants !

Les huit aut' frèr' prenant le mousquet (*bis*)
Tout d'une voix disent au cadet (*bis*),
Raste auprès du meilleur des pères,
Nous allons rejoindre nos huit frères !
Y'a, y'a, y'a des moments
Où l'on n' peut avoir trop d'enfants !

Tout aussitôt les huit premiers (*bis*)
De laboureurs se font guerriers (*bis*)
Au combat rien n' les épouvante,
Mais pourtant le péril augmente !
Y'a, y'a, y'a des moments
Où l'on n' peut avoir trop d'enfants !

L' père qui s' voit seul avé l'cadet (*bis*)
Lui dit : "Cadet, fais ton paquet (*bis*),
Viens là-bas fair' le dix-septième,
Moi, je ferai le dix-huitième !" *bis*
Y'a, y'a, y'a des moments
Où l'on n' peut avoir trop d'enfants !

C'te chanson qu' est un' vérité (*bis*)
Nous offre un' grande moralité (*bis*):
Que notre mèr', c'est la Patrie,
Et qu' pour sauver c'te mèr' chérie
Y'a, y'a, y'a des moments
Où faut que l' père suiv' les enfants !

Voilà qui est certainement aussi beau que le "Romancero" espagnol, plein d'ironie gauloise et trouvant le moyen de faire rire tout en se maintenant dans la bonne note chauvine.

MAXIME PARR.

UNE PANIQUE EN CHEMIN DE FER

Placide, jeune provincial, revenait de Paris. Avant son départ, il avait acheté, au passage Vivienne, quelques-unes de ces baudruches, qui pliées, ne tiennent pas plus de place qu'un mouchoir de batiste, et qui, soufflées, deviennent grosses comme l'animal dont on leur a donné la forme. Cet achat était destiné à ses neveux ou à ses enfants.

Placide avait pour compagnons de voyage un vieux monsieur et une dame âgée.

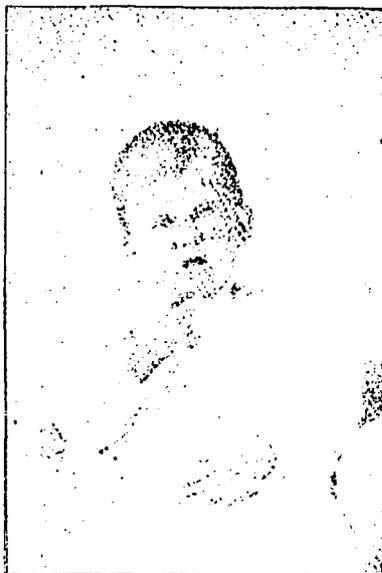
Ces deux personnages dormaient. Placide veillait.

"Au fait, dit-il, c'est comme si j'étais seul ; je vais essayer mes baudruches."

Puis il se met à souffler une vache. Lorsque la vache eut atteint sa véritable grosseur, ne pouvant contenir dans le compartiment, elle passa sa tête à la portière.

La dame s'éveille tout à coup et pousse un cri d'effroi. Le vieux monsieur, à son tour, s'écrie :

"Ah ! mon Dieu ! qui a mis cette vache ici ?... comment est-elle entrée ?..."

III
... Mais enfin!...IV
Ahaaaaaah!...

Au secours !... au secours ! Monsieur, Monsieur, cet animal est-il à vous ?"

Placide ronflait comme une toupie d'Allemagne.

Les deux voyageurs, effrayés, se penchent à la portière et crient comme des brûlés :

"Arrêtez ! arrêtez ! il y a un taureau avec nous !... Conducteur ! mécanicien !... arrêtez, vous dis je ! un troupeau de bœufs traverse notre voiture. Au secours ! au secours !"

Le train allait toujours... il s'engouffra dans un tunnel.

Les cris du vieux et de la vieille devenaient rauques et sourds.

Lorsque l'on revint à la lumière il n'y avait plus rien. Placide avait remis sa vache dans sa poche.

Le vieux monsieur et la vieille dame se demandèrent l'un à l'autre s'ils n'avaient pas perdu la raison.

FATALITÉ

Je devais partir, ce jour-là même, par le train de onze heures, pour aller épouser, à Cherbourg, ma cousine Hélène.

Hélène, la fraîche et jolie Hélène, qui, en outre, est poète et possèdera, un jour, cinq cent mille francs de fortune.

J'aime Hélène et je m'imagine déjà être arrivé à Cherbourg tout en procédant à la confection de ma malle.

La chemise finement plissée, la cravate blanche immaculée, et les gants... où avais-je la tête, donc? Je cherche dans ma boîte : pas une paire de gants présentable! Sapristi... j'avais pourtant bien examiné hier ce dont j'avais besoin, il va falloir descendre chez le gantier, c'est tout près,

LES IDÉES DE MR BÉBÉ — (Suite et fin)



V
—Ah... ah... ah... ah...



VI
... Si je le savais?...

c'est vrai, dans cinq minutes j'aurai ma paire, mais enfin, ça m'agace d'attendre.—Quand on a l'estomac vide, on n'est pas accommodant! — Joseph — c'est mon domestique — part en courant, laisse ma valise ouverte sur une chaise auprès du guéridon qui porte encore intact mon déjeuner, du chocolat, dans la vieille tasse de sèvres qui vient de ma grand'tante Ursule, la chanoinesse. Ne voilà-t-il pas mon chat qui s'avise de sauter sur mon épaule et de vouloir jouer, juste au moment où je me penche pour contempler ma chemise finement plissée, qui s'étale immaculée dans un des compartiments de ma valise. J'étais nerveux, et puis Joseph n'était pas encore revenu. Vouant donner une chiquenaude à l'intempêtif animal, je me retourne trop brusquement et v'lan! je renverse le guéridon, le chocolat va marbrer ma belle chemise, tandis que la porcelaine précieuse qui le contient se brise en mille miettes.

Vous décrire ma fureur serait impossible!...

Et Joseph qui ne revient pas!... Que faire, mon Dieu, que faire! Je me tords les bras, je m'arrache les cheveux, cherchant, en vain, un moyen de sortir d'embarras. Rien! mon cerveau embrumé par la colère ne trouve rien. Un quart d'heure, une demi-heure se passent pendant lesquels je rugis comme un lion désespéré. Enfin, après une heure, une heure d'attente, le monstre arrive les mains et la figure en sang, et me raconte qu'il a été blessé en voulant arrêter un cheval emporté qui aurait causé de grands malheurs!... Des malheurs, vrai, ça me gêne bien en ce moment, comme si les miens ne me suffisaient pas! Faut-il qu'il y ait des domestiques aussi bêtes!

Il s'agit maintenant de remplacer ma pauvre chemise. Joseph repart en courant, avec ordre, cette fois, de ne s'arrêter sous aucun prétexte, et comme le gantier est aussi chemisier, dix minutes après, l'accident est réparé, ma valise bouclée, et je suis prêt à partir. Mais, bon, il est onze moins dix et le train part à onze heures. Tout va se mettre de la partie pour m'embêter ce matin. Les malheurs rendent ingénieux et cette fois une idée lumineuse traverse mon cerveau. Je laisse là mon compé qui m'attend, j'enfourche bourgeoisement ma bécane, en deux temps Joseph attache ma valise au guidon. *All right!* cette fois, ça y est! En pédalant ferme, j'ai le temps d'arriver.

Ah! bien ouïche! j'avais compté sans cette maudite guigne, qui me poursuivait depuis le matin. J'étais en vue de la gare Saint Lazare, encore deux minutes! je gravissais le perron, quand un chien vient se jeter dans ma machine. Lancé à toute vitesse comme je l'étais, je me retrouve, après un quart d'heure d'évanouissement, dans la pharmacie où l'on m'avait donné les premiers soins.

Fatalité! il était onze heures dix... et le train était parti... Je recommence à m'arracher les cheveux et à me tordre les bras, quand j'aperçois, fendant la foule, Darlaud qui accourt vers moi. (Darlaud, c'est mon meilleur ami.)

Suffoqué, je lui raconte, en sortant, mes aventures et mes projets: "Eh bien! me dit ce père tranquille, tu prendras le train de deux heures, tu arriveras trois heures plus tard, voilà tout. Pas la peine de te désoler pour si peu! Viens déjeuner avec moi."

Au restaurant, nous trouvons d'autres amis; le plaisir de se revoir, après un tel danger couru, sain et sauf au milieu de compagnons charmants, nous fait oublier l'heure. O déveine, il est deux heures dix quand nous arrivons à la gare! *Le train était parti!*

Cette fois, c'est trop fort, il est dit que je ne l'attraperai pas, ce train maudit. J'entre derechef dans une colère bleue. Mes amis veulent me remmener pour me faire oublier mes malheurs, mais, cette fois, je tiens bon. Fârieux, je congédie les fâcheux, cause de mon dernier déboire, et je vais m'installer dans la salle d'attente. De cette façon, je ne manquerai pas le train. Enfin, deux heures après, je suis confortablement installé et en route pour Cherbourg. Ouf! ce n'est pas trop tôt de voir finir mes maux.

Heureux d'en être quittes et doucement bercé par le roulement du train, ma colère s'apaise en sentant approcher le but, je m'endors béatement.

Triple sot! je n'avais jamais été si loin de ce but tant convoité. Quand je me réveillai... c'était deux mois après... aligné dans une salle d'hôpital de Lisieux en compagnie des victimes du 14 août. Une fracture au crâne avait mis pendant ce temps mes jours en danger et je dus encore compter un long mois de convalescence avant de quitter cet établissement hospitalier.

Inutile de vous dire que je partis aussitôt pour Cherbourg où cette fois j'arrivai sans encombre. Vous croyez peut-être que j'ai assez payé mon tribut à la fatalité et qu'elle va me lâcher. Ah! quo nenni! Savez-vous ce que j'aperçois d'abord en sortant de la gare...? Hélène... oui, Hélène, la fraîche et jolie Hélène, au bras d'un monsieur, l'air content et heureux et qui passe en me regardant sans avoir l'air de me reconnaître.

Elle était mariée... et mariée à un épiciere gros! La malheureuse!!! elle si rêveuse et si sentimentale!!! Quelle force de caractère elle a, la douce martyre, pour feindre la joie quand mon souvenir est dans son cœur et le déchire!!! J'ai manqué d'en mourir et je pleure encore tous les jours. Pas pour moi, avec ma fortune et mes avantages physiques, je trouverai bien une femme, n'est ce pas?... Mais elle qui souffrira éternellement, et cela à cause de moi!... car enfin sans ce fatal concours... de circonstances, elle serait ma femme aujourd'hui... Jolie! poétique et un million de dot!...

Non, il n'y a pas sur terre être aussi malheureux que moi.

BLANCHE DESLANQUES.

UN INDICE CERTAIN

Monsieur (6 heures a, m.).—Il doit être l'heure de nous lever.

Madame.—Pourquoi?

Monsieur.—Bébé vient de s'endormir.

POURQUOI ELLE N'A PAS RI

Lisette (4 ans, qui revient d'une fête enfantine).—Maman, au piquenique, une petite fille est tombée en bas de sa chaise, et toutes les autres petites filles ont ri, excepté moi.

Maman.—Et pourquoi n'as-tu pas ri?

Lisette.—C'est moi qui suis tombée.

RAISON BIEN NATURELLE

Fred.—On semble mieux apprécier le chant de Mlle A. que celui de Mlle K. Pourtant cette dernière a une voix bien plus riche.

Jack.—Oui. Mais tu ne dois pas ignorer que le père de Mlle A. est de beaucoup plus riche que celui de Mlle K.

AUCUNE RAISON DE S'IMPATIENTER

Le client.—Garçon! il y a au moins une demi-heure que j'ai ordonné cette soupe à la tortue.

Le garçon.—Oh! monsieur, ne vous impatientez pas. Vous devez savoir combien lentes sont les tortues.

Plus les principes d'humanité et de justice sont reconnus et proclamés, moins ils semblent présider au règlement des affaires humaines.

G. M. VALFOUR.

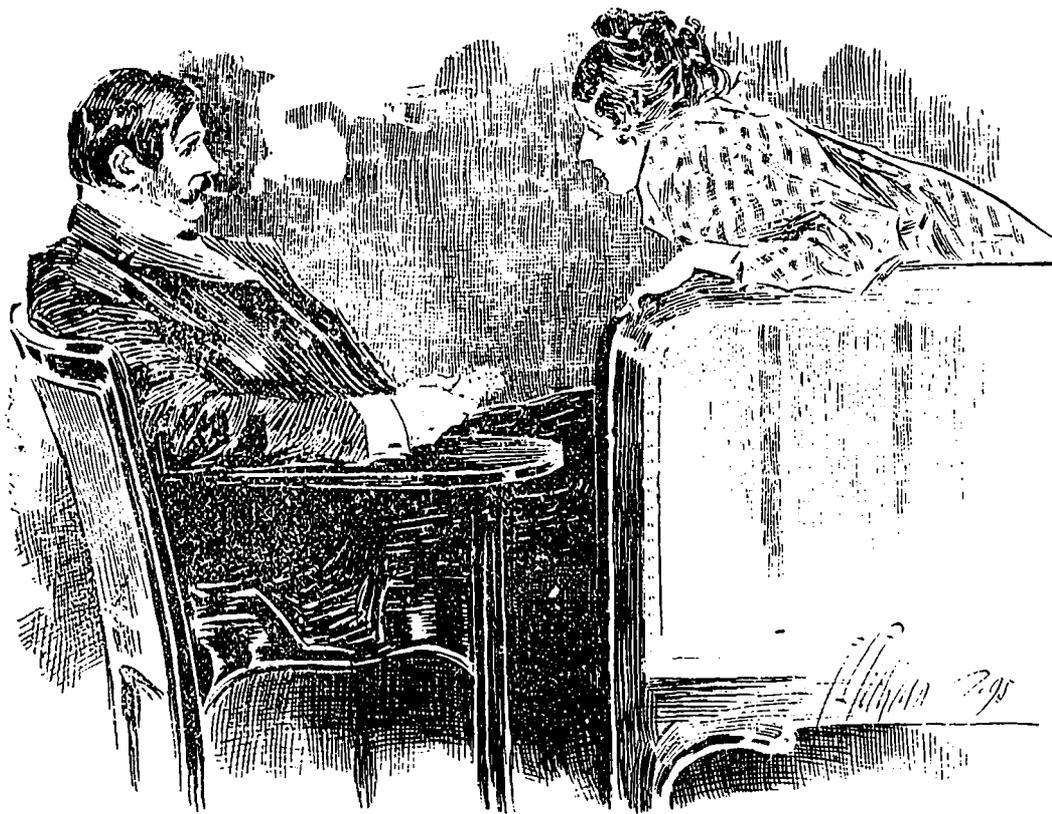


VII
... Peut-être?...



VIII
... Eh bien oui, ça sera comme ça!

ÇA VALAIT LA PEINE D'Y SONGER



Mme Communiée.—Tu sais, la femme de Taupin ? eh bien, elle l'a laissé pour s'en retourner chez sa mère !
Monsieur.—Ah ! (ricœur) Je serais curieux de savoir comment il s'y est pris pour arriver à cela !

LA LUTTE DES AIEUX

(POUR LE SAMEDI)

Il fut des jours sanglants dans notre belle histoire
Où l'on savait lutter la lutte des géants,
Où malgré la défaite on avait la victoire,
Où l'on savait mourir en versant tout son sang.

C'était les jours si fiers de sanglante hécatombe,
Où l'on ne comptait pas le nombre d'ennemis ;
Où les héros tombaient comme les héros tombent,
Où l'estoc à nos bras n'était pas endormi.

C'était la lutte ardente et c'était les batailles,
C'était le vrai courage et les guerriers sans peur,
Où ne comptait jamais le nombre des entailles
Et le sang blasonnait la vertu de nos cœurs.

Où sont-ils donc allés ces géants d'épopée,
Ce Lévis, ce Montcalm et tant d'autres soldats,
Qui suivaient sans faiblir la route de l'épée,
Traçaient ensanglantée en ces jours de combats.

Hélas, nous le savons, qu'importe la victoire,
Nous contemplons le geste, et le geste fut beau,
Nous leurs fils aujourd'hui, nous réclamons la gloire
De nos nobles aïeux couchés dans le tombeau.

Lac Té niscamingue, février 1899.

Où nous sommes leurs fils, et fiers de l'héritage
Des ancêtres vaillants, nous suivrons tous leurs pas,
Nous suivrons sans faillir la route du courage
Et nous saurons lutter leurs splendides combats.

Ils reparlaient souvent de leur mère la France,
Ils étaient ses enfants et le disaient tout haut,
Ils luttaient malgré tout contre toute espérance,
Si la lutte était folle, ô le rêve était beau.

Restons comme cela, ayons le même rêve,
Malgré les jours sanglants, l'horizon ténébreux,
En avant, en avant, sans repos et sans trêve,
Continuons encor la lutte des aïeux.

Nous la défendrons tous cette sublime cause,
Au profit de laquelle a coulé tout leur sang,
Non ! Non ! il ne faut pas qu'un instant on repose,
Le repos est honteux quand on est leurs enfants.

C'est pour cela debout pour notre vieille France !
Debout pour notre langue et notre liberté !
Et si nous périssons, nous avons l'espérance
D'être de grands martyrs comme eux tous ont été.

B. DE FLANDRE.

La Légende du Peintre Incompris

Verpillé est un peintre ; un peintre in o n p r i s.
Il tire le diable par la queue, c'est vrai, mais enfin ça n'est pas un déshonneur !

Il s'est rendu, — pour interpréter la grande nature, — sur la pittoresque côte de Bretagne.

Là, il a été présenté à la riche famille de Beausac.

L'héritière des Beausac, la belle Ophélie, est charmante, spirituelle et possédait un fort sac. Elle semble voir Verpillé d'un œil favorable.

Madame de Beausac, la mère, est une femme très spirituelle, d'un abord extrêmement agréable.

Elle a un défaut pourtant, c'est de toujours exhiber des diamants gros comme des bouchons de carafe. Mais l'homme et par conséquent la femme, ne sont pas parfaits ?

Le comte de Beausac, le père, est un brave homme.

Il porte une casquette de yachtman qui lui donne la vague apparence d'un amiral suisse qui aurait eu des malheurs...

Ce cher comte de Beausac ! Un brin raseur !... Quand il tient quelqu'un par le bouton de son habit, il ne le lâche plus que mort.

Mais Verpillé est roublard. Il flatte la manie du bonhomme. Il a son plan, Verpillé !

Encouragé par la bienveillance générale de la famille, notre artiste, un beau matin, a demandé la main d'Ophélie.

On ne lui a pas dit non.
Il continue à se rendre utile et agréable à tous.
Utile aux parents, agréable à la charmante Ophélie.

Il est parti ce matin de bonne heure pour la ville voisine.

Les Beausac donnent une petite sauterie, ce soir, et il s'est chargé pour eux d'aller commander quelques menues provisions qu'on ne peut avoir que là.

Horreur ! Comme il revenait, un essaim d'abeilles pénètre dans le wagon et s'acharne sur sa personne.

Son visage et une de ses mains qui était dégantée, sont l'objet de cruelles piqûres.

Visage et main ont pris, immédiatement, des proportions invraisemblables. Il est même réellement drôle, vu ainsi ; si drôle, que quand Mlle Ophélie de Beausac l'aperçoit en cet équipage, elle ne peut retenir tous les signes d'une douce gaieté.

Papa et maman Beausac se mettent aussi de la partie, ainsi qu'un cousin du Midi, un beau brun à mine de capitaine, aux moustaches insolentes.

Vexé, Verpillé qui ne peut, déceimment, s'en prendre aux de Beausac, campe sa main — celle qui est enflée — au beau milieu de la figure du capitaine.

ÉPILOGUE

Huit jours après, Verpillé recevait un maître coup d'épée dans l'abdomen... et le capitaine brun, à la moustache insolente, épousait Ophélie.

CALCHAS.

TROP EXIGENT

Le pensionnaire.—Je veux être pendu s'il n'y a pas un cheveu noir dans cette soupe.

La maîtresse de pension (indignée).—Je suppose que pour vous faire plaisir je devrais engager une cuisinière avec des cheveux rouge carotte, n'est-ce pas ?

JEUNE OBSERVATEUR

Un visiteur (examinant un bébé de six semaines).— Cher petit ange ! Il a les yeux de son père !

Un autre visiteur.—Et la bouche de sa mère.

Tommy (six ans) —Mais il n'a les cheveux de personne.

UNE COMPENSATION

La mère (anxieuse).—Joseph...

Le père.—Quoi ?

La mère.—Je pense que tu devrais intervenir. Voilà une heure que le jeune Vanupieds tiens la main d'Amélie et tu sais bien qu'il n'est pas en position d'épouser une femme ou du moins de la faire vivre.

Le père (complaisamment).—C'est vrai, mais réfléchis qu'en tenant ainsi la main d'Amélie, il la tient aussi éloignée du piano !

ENTRE PARVENUS

Premier gommeux.—Il ne faut pas que cela t'étonne, Arth'r, mon père faisait courir.

Second gommeux.—Les gendarmes.

UNE FIN DE SIÈCLE



Armande.—Die, maman. Tous les matins, quand je vais à l'école, il y a un méchant petit garçon qui m'attend et qui vient m'embrasser !
La maman.—Ah ! Et bien, ma chérie, il faut te sauver.
Armande.—Oui ; mais supposons qu'il couvre plus fort que moi ?

FEUILLETON DU "SAMEDI", 11 MARS 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XXVII — L'HORRIBLE ÉTREINTE

(Suite)



Un cri d'épouvante s'échappait de la poitrine du marquis.

« Mais cette absence se prolongeant des heures et des heures, une sourde inquiétude de plus en plus me gagnait, de plus en plus m'étreignait. . . . »

« A chaque instant, je me répétais les paroles qu'elle avait dites à Maurice : « Bientôt je te ramènerai Suzanne. . . Bientôt elle nous sera rendue, je te le jure ! » et je me demandais avec une anxiété croissante et un affreux serrement de cœur ce que cela signifiait et quel drame poignant, quel drame terrible se jouait en ce moment entre elle et le ravisseur de sa fille. . . entre elle et le misérable qui lui avait enlevé Suzanne. . . . »

« Car je n'en doutais pas, elle le connaissait, et c'était vers lui qu'elle avait dû aller. . . . »

« Et d'autres heures encore se passent. . . d'autres heures encore s'écoulent. . . je ne pouvais plus tenir en place. »

« Quant à Maurice, à qui je m'efforçais de cacher mon souci, je le vois encore, lui aussi, à ce moment-là ! »

« A chaque minute, que dis-je ! à chaque seconde, il courait à la grille et regardait sur la route. Mais la route restait vide, et à peine était-il rentré que si quelque bruit de pas se faisait entendre, il y courait encore. . . . »

« Puis, tout à coup, comme je le cherchais des yeux, je ne l'aperçus plus. . . . »

« Je crus qu'il était sorti et que, dans son attente qui était devenue un supplice, il était allé à la rencontre de la mère de Suzanne. . . . »

« Et j'allais sortir à mon tour pour le rappeler quand je m'arrêtai net, cloué au sol par un horrible saisissement. »

« Un cri déchirant, un cri qui avait figé tout mon sang dans mes veines, venait soudain de retentir. »

« Et je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître, pas même eu le temps de respirer, que je revis Maurice. »

« Il sortait de cette chambre. . . de la chambre de Mme Clotilde, et il accourait vers moi éperdu, tout frissonnant de terreur. »

« Je m'étais, comme un fou, précipité à sa rencontre, et je m'étais jeté sur lui en lui ouvrant mes bras. »

« — Maurice !. . . Mon enfant !. . . Qu'est-ce que tu as ? »

« Mais il frissonnait de plus en plus et il m'était impossible de lui arracher un seul mot, une seule parole. »

« De toutes ses forces, il se blottissait contre moi et il me serrait dans une étreinte si violente que je me sentais pris d'une peur terrible. »

« Qu'avait donc vu cet enfant dans la chambre de notre amie ? »

« Pourquoi tremblait-il donc ainsi de tous ses membres sans pouvoir parler ? »

« Et comme je venais encore, en le serrant dans mes bras, de lui répéter ma question : « Dis-moi ce que tu as. . . Dis-moi ce que tu viens de voir qui t'effraie ainsi ? . . . Parle, mon petit Maurice. . . parle vite, je t'en prie ! » il étendit la main du côté de la maison, puis bégaya, tout sanglotant :

« — Là !. . . là !. . . Oh mon Dieu !. . . »

« — Quoi donc ? »

« — Mme Clotilde ! »

« — Eh bien ? m'écrierai-je en me redressant et en devenant aussi pâle que lui. »

« Morte ! »

« Je venais de le regarder. Je ne le croyais pas. Je me demandais si la terrible secousse qu'il avait éprouvée par la disparition de Suzanne ne lui avait pas redonné la fièvre. . . . »

« Mais toujours, le même mot sinistre s'échappait de ses lèvres ; mais, dans le même geste d'épouvante, il continuait de me montrer la maison : »

« — Oui, morte !. . . Oui, morte !. . . Je l'ai vue ! »

« Et maintenant je ne doutais plus. . . je ne pouvais plus douter. »

« Éperdu, je ne fis qu'un bond jusqu'ici et je ne pus retenir un cri de pitié, un cri d'effroi. »

« Sur ce lit, la mère de Suzanne était étendue toute blanche, sans souffle. . . Oh ! Maurice ne s'était point trompé ; elle était bien morte et c'était bien un cadavre que j'avais sous mes yeux ! »

M. de Belleruche avait prononcé ces derniers mots d'une voix encore plus sourde, plus éteinte. »

Pendant quelques instants il parut oublier le marquis pour ne plus songer qu'à Clotilde, sur laquelle son regard plein d'une infinie tendresse venait de se fixer encore. »

Le glas sonnait toujours et de Prades, qui de plus en plus se raidissait pour faire bonne contenance, et de plus en plus tâchait de se composer un visage impassible, de Prades ne pouvait plus l'entendre sans frémir. »

Car, à chaque coup de cloche, il avait peur de voir Clotilde se réveiller et l'accuser !. . . Car chaque vibration lui faisait l'effet d'un sanglot, d'une plainte de la petite Suzanne ! »

Et ce fut encore un très long, un très long silence. »

De Prades épiait sournoisement M. de Belleruche et se demandait, une fois de plus, avec une anxiété croissante, avec une anxiété qui finissait par devenir de l'angoisse où celui-ci allait en venir, quand il ne pu retenir un mouvement de surprise, presque de joie. »

Le comte venait enfin de s'arracher à sa longue contemplation de Clotilde et s'était lentement retourné vers lui. »

Mais ce qui remplissait d'étonnement le marquis et ce qui le faisait respirer plus lentement, c'est qu'il n'était plus le même homme qu'un instant auparavant. »

Son front si sombre tout à l'heure s'était éclairci, ses yeux ne lançaient plus ces terribles éclairs qui parfois avaient fait tressaillir de Prades, et son visage, si menaçant il n'y avait encore que quelques secondes, n'exprimait plus qu'une profonde douleur et un immense chagrin. »

« Mais quittons ce sujet et ne parlons plus de cet homme, reprit-il avec un accent si naturel que le complice de Germaine se rassura de plus en plus. »

« D'ailleurs, non seulement ce n'est pas le moment de vous entretenir de lui devant ce cercueil qui va se fermer, mais encore peut-être ai-je tort de l'accuser sur de simples soupçons qui me sont venus. . . sur de simples probabilités. . . . »

« Laissons donc cet homme au remords de crime, s'il en est l'auteur, et venons donc, mon cher marquis, au service que j'ai osé solliciter de vous. . . . »

« Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher comte, interrompit vivement de Prades, de plus en plus rasséréné, que je suis entièrement à votre disposition. De quoi s'agit-il ? »

« D'une simple démarche à faire. . . d'une simple signature à donner, répondit M. de Belleruche. En un mot, il s'agit de m'accompagner jusqu'à la mairie de Fontenay. . . . »

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

—Pour ?

—Pour y déclarer avec moi le décès de cette pauvre femme. . .

—Ah ! fit de Prades tout saisi.

—J'aurais pu faire faire cette déclaration par mes domestiques, mais j'ai cru plus convenable de la faire moi-même. Et voilà pourquoi, mon cher marquis, ne connaissant personne assez intimement dans mon voisinage, j'ai pris la liberté de m'adresser à vous. . .

—Et vous avez bien fait, monsieur le comte. . . Allons !

Mais si calme qu'il s'efforçait de paraître, de Prades n'en était pas moins profondément impressionné par le rôle étrange qu'il allait jouer, lui le meurtrier, lui l'assassin de Clotilde !

C'était lui qui, après l'avoir tuée, allait certifier sa mort ! . . . mettre sa signature au bas de son acte de décès !

—Pourvu qu'à ce moment-là la plume ne s'échappe pas de mes mains ! se disait-il de plus en plus troublé.

Et comme dans cette chambre sinistre l'air lui manquait. . . comme la vue de Clotilde, dont la tremblante lueur des cierges éclairait en plein le visage, le remplissait d'un effroi qui à chaque seconde grandissait et qu'il lui était impossible de vaincre, déjà il venait de faire un mouvement pour sortir, quand M. de Belleruche doucement le rappela :

—Marquis !

Puis, lui montrant Clotilde :

—Les morts ne vous effraient pas, je pense ? dit-il à voix basse. Oh ! elle surtout. . . Comme son beau visage est resté calme. . . comme il a gardé toute sa douceur ! . . .

—Approchez-vous. . . Regardez. . . Dirait-on qu'elle est morte ? . . . Et ces yeux qui sont restés si largement ouverts. . . ce regard qui semble voir encore et qui toujours vous suit ! . . .

—Et tenez, tenez, ajouta-t-il plus vivement en poussant le marquis devant la mère de Suzanne, ne croirait-on pas qu'en ce moment il se pose sur vous. . . sur vous surtout ! . . .

—Oh ! c'est étrange ! . . . Oui, l'on jurerait que c'est vous qu'elle cherche. . . que c'est vous qu'elle regarde ! . . . Voyez ! . . . Voyez ! . . .

Et M. de Belleruche venait de forcer le marquis à se rapprocher davantage encore.

En effet le regard troublé, le regard vitreux de Clotilde semblait chercher le complice du comte de Guérande.

—Le reflet des cierges. . . oui, le reflet des cierges, bégaya celui-ci qui sentait son front se mouiller d'une sueur froide. . . Oui, voilà ce qui donne une apparence de vie à ce regard éteint. . .

—Sans doute, dit le comte la voix sourde. Mais regardez ! regardez encore ! . . . Ce regard semble vivre ! . . . Il vous fixe ! . . . Il ne vous quitte plus ! . . . Oh ! je n'ai jamais rien vu d'aussi saisissant. . . jamais rien vu d'aussi tragique ! . . .

Mais il n'avait pas achevé que, brusquement, il se rejetait en arrière, effaré, tandis qu'un cri d'épouvante s'échappait de la poitrine du marquis de Prades. . .

Car sa main que, machinalement, il avait appuyée sur le rebord du lit, venait d'être soudain saisie avec une force inouïe, une force invincible, par la main glacée de Clotilde !

Car celle que tous croyait morte enfin se réveillait, ressuscitait, sortait de son sommeil léthargique ! . . .

Car celle pour qui le glas sonnait. . . celle dont les fossoyeurs étaient en train de creuser la tombe, venait lentement de se redresser, regardant toujours fixement de Prades qui de plus en plus effrayé, de plus en plus épouvanté, faisait de vains efforts pour se dégager de son étreinte !

—Oh ! je suis fou ! . . . je suis fou ! . . . Les morts ne reviennent pas ! murmura le misérable qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines.

Et, éperdu, le cerveau plein de vertige, il essaya encore de se dégager, de s'arracher à cette horrible étreinte qui, en effet, le rendait fou de terreur.

Mais maintenant elle était si forte, cette étreinte, qu'il sentait les ongles de Clotilde lui entrer dans la chair.

Et, penchée sur lui, penchée de si près qu'il sentait son souffle lui passer sur la face, elle le regardait encore, toujours, l'œil terrible.

—Toi ! . . . Toi ! . . . cria-t-elle enfin. Ah ! bandit, qu'as-tu fait de ma fille ! . . . qu'as-tu fait de mon enfant !

Puis lâchant enfin de Prades, elle se retourna d'un bond pour chercher autour d'elle, criant dans un appel déchirant :

—Suzanne ! . . . Suzanne ! . . .

Mais comme cet appel restait sans écho, comme c'était en vain, que ses bras s'étaient tendus vers sa fille, brusquement son cœur encore se brisa, toute son énergie l'abandonna, et elle retomba lourdement sur le lit, le visage dans ses mains, étouffée par les sanglots.

—Sa fille ! . . . C'est à moi qu'elle demande sa fille ! . . . La pauvre femme est devenue folle ! s'écria de Prades en cherchant des yeux M. de Belleruche.

Mais il ne le vit plus.

Déjà le comte s'était élancé hors de la chambre. . . Déjà il courait lui-même chercher le docteur Laval. . .

—Elle vit ! . . . Elle vit ! ne pouvait-il s'empêcher de crier, tout éperdu en face de cette résurrection, en face de ce miracle.

Et pendant ce temps, le marquis, tout frissonnant, demeurait immobile à quelques pas de Clotilde, se demandant s'il devait rester ou fuir, ne sachant plus quel parti il devait prendre.

—Si je reste, elle m'accusera ! pensa-t-il. Si je fuis, c'est moi-même qui m'accuse ! . . . Que faire ?

Et il venait de passer la main sur son front, de plus en plus troublé et de plus en plus hésitant quand, soudain, il tressaillit.

XXIX. — REMORDS

A travers ses sanglots, Clotilde venait de murmurer son nom. . . le nom dont elle l'appelait autrefois quand elle l'aimait et qu'elle croyait en lui.

—Fernand ! . . . Fernand !

Et elle s'était redressée, son visage de martyre baigné de larmes, ses grands yeux suppliants fixés sur lui.

Oh ! maintenant elle ne menaçait plus la pauvre mère, mais les mains jointes, très humble, elle implorait !

—Fernand ! . . . Fernand ! . . . Grâce ! murmura-t-elle. Oh ! oui, fais-moi grâce ! aie pitié de moi ! . . . de moi qui t'ai aimé et qui te pardonne ! . . . de moi qui suis si malheureuse ! . . .

Et de Prades, étonné, la regardait, l'écoutait, tout pâle.

—Rends-moi, Suzanne, rends-moi mon enfant ! reprit-elle de plus en plus suppliante. Oh ! tu vois bien que je puis en mourir. . . tu vois bien qu'il m'est impossible de vivre sans elle ! Oh ! oui, fais-moi grâce. . . fais-lui grâce aussi ! . . .

En elle tout était brisé, son courage anéanti.

Elle n'était plus, en face de cet homme pour qui, la veille encore, elle n'avait pas assez de mépris et de haine, qu'un enfant qui pleure, qu'un enfant qui ne sait que se plaindre ! . . .

Oh ! oui, de Prades pouvait triompher ! . . . La fière Clotilde se traînait à ses pieds ! . . . La fière Clotilde, qui l'avait tant humilié, à son tour s'humiliait devant lui ! . . .

Et cependant, chose étrange ! le regard du marquis n'avait pas eu cet éclair de joie auquel on aurait pu s'attendre.

De plus en plus pâle, il paraissait plutôt sous le coup d'une émotion soudaine et profonde.

Et comme Clotilde le suppliait, l'implorait encore. . . comme elle venait encore de tendre vers lui ses mains tremblantes, brusquement un cri jaillit de ses lèvres :

—Clotilde ! . . . Clotilde !

Puis, n'osant pas lever les yeux sur elle, tout frissonnant de honte, il tomba à ses pieds.

Car, en ce moment, ce n'était plus l'hypocrite et le fourbe capable de tout pour s'emparer des millions de Clotilde ! . . .

Car, par un autre miracle, un peu d'honneur venait de se réveiller en lui, et le vrai repentir, le vrai remords de pénétrer enfin son âme, de toucher sa conscience.

Et Clotilde, hébétée, stupide de surprise et de saisissement, le regardait, l'écoutait. . .

Car, toujours à ses pieds, il venait de lui prendre la main et tout bas, très bas, il lui parlait :

—Pauvre femme ! . . . Pardonne-moi ! . . . Je suis un misérable ! murmurait-il.

Et comme elle voulait le faire taire. . . comme elle lui criait qu'elle avait tout oublié :

—Toi ! s'écria-t-il. Mais moi je veux me souvenir ! . . . mais moi je veux me rappeler combien j'ai été lâche envers toi et lâche envers elle. . . envers cette enfant que tu pleures et que je te rendrai. . .

—Quand ? s'écria-t-elle.

—Bientôt.

—Bientôt ! . . . Pourquoi pas aujourd'hui ? . . . Pourquoi pas tout de suite ? . . . Oh ! mon Dieu, que me caches-tu ? . . . ajouta-t-elle.

—Clotilde, je t'en prie ! . . . Clotilde, rassure-toi et ne tremble pas ainsi. . .

—Ma fille ! . . . Ma fille !

—Je te réponds d'elle. . . et si je ne te la rends pas aujourd'hui, c'est qu'elle n'est pas ici. . . c'est qu'elle est loin de Paris. . .

—Loin de Paris ! tressaillit la jeune femme. Ou donc ? . . . Parle ! . . . Oh ! parle ! . . . Je veux le savoir ! . . . Je veux que tu me le dises !

—Ne m'en demande pas davantage, mais rassure-toi, te dis-je ! . . . Oui, dans quelques jours, Suzanne sera près de toi, je te le jure ! . . .

—Ma pauvre petite ! . . . Ma pauvre petite ! . . .

—Oui, je te le jure et cette fois je ne mens pas. . . et cette fois tu peux me croire, s'écria-t-il avec un accent plein de sincérité. Car tu

vois bien que je ne suis plus le même homme... Car tu vois bien que je rougis et que j'ai honte du misérable que j'étais...

— Oh ! il n'y a qu'une heure, peut-être aurais-tu bien fait de te méfier encore de moi, ajouta-t-il. Tu vois que je ne te cache rien et que je te parle en toute franchise...

— Mais alors je ne t'avais pas vue comme je viens de te voir... Mais alors je n'avais pas entendu le comte de Belleruche, ce modèle de droiture et d'honneur, me parler comme il vient de me parler... me faire entendre des paroles qui sont restées là, au fond de mon cœur... des paroles qui ont réveillé ce qu'il pouvait y avoir encore de généreux et de bon en moi...

— Oui, je sais... je sais ! fit-elle doucement.

— Tu sais ? s'écria-t-il avec surprise.

— J'ai tout entendu !

— Toi !

— Oui, tout !... Oui, vivante, j'assistais à mes funérailles... Oui, sans pouvoir dire un mot, sans pouvoir faire un geste, j'assistais à tous ces préparatifs sinistres qui se faisaient autour de moi...

— Oui, les larmes de Maurice, les larmes d'Adrienne, de Chancel, les larmes de Mme François, la douleur si vraie et si profonde du comte, oui j'ai vu tout cela !...

— Oui, ce regard qui vous étonnait... ce regard qui semblait vous suivre, en effet, vous cherchait dans l'ombre qui l'obscurcissait !...

— Et tiens ! ajouta-t-elle en montrant la fenêtre, ces cloches qui sonnent encore et qui annonçaient que j'étais morte... ces cloches je les entendais comme je les entends en ce moment !...

Et, toute secouée de frisson, elle ajouta encore :

— Oh ! mon Dieu, elles ne se tairont pas !... Et ces lumières !... ces cierges !... Eteins-les !... Eteins-les !... De l'air ! du jour !... du soleil !... Il me semble que je viens de triser les planches de mon cercueil et que je sors de ma tombe !... Oh ! oui, de l'air !... de l'air !...

Déjà de Prades avait obéi ; déjà les cierges étaient éteints, les fenêtres largement ouvertes, et dans la chambre tout à l'heure si triste, si funèbre, le soleil entraient radieux et splendide.

Et les yeux fixés dans une sorte d'extase sur le parc où mille fleurs étincelaient... sur le parc où les oiseaux, ivres de lumière, gaïement chantaient... sur le parc où, dans le rayonnement de ce beau jour tout était vie, espérance et joie, Clotilde restait les mains jointes et les lèvres balbutiantes comme si elle priait, comme si, l'âme débordante de reconnaissance, elle remerciait Dieu de l'avoir fait renaître.

Et de Prades, qui la regardait, immobile à quelques pas d'elle, sentait, pour la première fois, des larmes monter à ses yeux... Pour la première fois aussi, il sentait son cœur se troubler d'une émotion très douce... d'une émotion qui ne ressemblait pas à toutes celles qu'il avait connues...

Et maintenant les bras croisés, les yeux tournés aussi du côté du parc, il se perdait dans ses pensées, dans les souvenirs lointains de sa vie...

Malgré lui, il se reportait au temps où il avait connu Clotilde... Clotilde si jeune, si belle, si confiante...

Et il se sentait plein de mépris pour lui-même en songeant combien non seulement il avait été coupable, mais encore stupide et insensé.

— Le bonheur était peut-être là... le bonheur que je ne retrouverai plus ! se disait-il amèrement.

Pendant un long moment il demeura ainsi pensif, ainsi absorbé, et il fallut la douce voix de Clotilde pour l'arracher enfin à ces souvenirs dans lesquels de plus en plus il s'oubliait et qui devenaient, pour lui, une véritable torture.

— Fernand ! fit-elle.

Il tressaillit, puis se retourna.

— A quoi penses-tu ?

Alors se rapprochant lentement :

— A quoi bon de te le dire ! répondit-il la voix très sourde.

— Je veux le savoir.

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas... Je songeais au passé...

A son tour, Clotilde venait de tressaillir.

— Oui, c'est vers ce temps-là, si éloigné de nous, que ma pensée vient tout à coup de me reporter, continua-t-il sans la regarder et comme s'il ne parlait que pour lui seul.

— Oui, ce que je viens de revoir... ce que je viens de revivre en ces quelques instants, c'est tout ce passé-là... ou plutôt tout notre passé... toute notre existence d'autrefois...

— Oui ! oui, j'étais bien... bien loin d'ici... là-bas dans ce vieux château de Prades, où pour la première fois je t'ai vue, où pour ton malheur je t'ai rencontrée... là-bas, dans cette vieille et noble demeure qui a été le berceau de tous les miens et où, à cause de moi, d'autres que toi aussi ont souffert, d'autres que toi aussi ont pleuré...

— Oublie ce triste passé, interrompit-elle vivement, et refais-toi une vie d'honnête homme.

Mais il venait d'avoir un amer sourire.

— Oublier ! fit-il se secouant la tête. Non ! non ! il est des choses qu'on n'oublie pas... qu'on ne peut oublier !...

— Comment, maintenant que ma conscience s'est réveillée et que je suis devenu un autre homme, comment pourrais-je oublier mon infâme conduite envers toi ?

— Comment pourrais-je oublier qu'après avoir lâchement abusé de ton inexpérience de la vie, j'ai été assez misérable pour te fuir ?

— Comment pourrais-je oublier toutes les vaines promesses, tous les faux serments, tous les odieux mensonges avec lesquels je t'ai trompée ?

— Comment pourrais-je oublier que ni tes larmes, ni tes supplications, ni ton désespoir n'ont pu me toucher ?

— Comment oublierais-je la noire misère, l'horrible détresse dans laquelle je t'ai laissée... l'affreux dénouement que tu as connu par ma faute ?

— Comment oublierais-je que c'est à cause de moi que ta fille, que notre enfant a été jetée dans la rue où elle pouvait mourir : que c'est à cause de moi qu'elle a grandi, privée des baisers et des caresses de sa mère ; que c'est à cause de moi qu'elle n'a dû peut-être de vivre qu'à la générosité d'un honnête homme !

— Ah ! non, oublier cela... oublier ce passé qui maintenant me remplit d'indignation et de honte, je ne le pourrais pas, je ne le pourrais plus, je le sens bien !

Son front était devenu plus sombre, et posant la main sur son cœur :

— Car le remords est là, il n'en sortira plus ! ajouta-t-il plus vivement et la voix de plus en plus sourde.

— Toujours ces souvenirs, que je croyais bien éteints, que je croyais bien morts, me reviendront, me poursuivront...

— Toujours je me rappellerai que pendant que tu mourais de chagrin et de misère, que pendant qu'elle aussi, la pauvre enfant, s'étiolait et agonisait, heureux et content je jetais l'or à pleines mains !...

— Car c'était ainsi pourtant !...

— Tandis que, là-bas, dans le petit hôtel de la rue Montorgueil, où je ne remettais plus les pieds, tu te débattais inutilement contre une misère qui devenait chaque jour plus terrible, chaque jour plus atroce ; tandis que, dans son berceau, cette enfant dont j'étais le père, cette enfant que j'aurais dû aimer et protéger criait la faim, moi, le cœur léger, je menais la grande vie ; moi, le brillant marquis de Prades, je gaspillais une fortune qui n'était même pas la mienne... une fortune que je n'avais même pas gagnée !...

— Oui, l'argent des miens que je ruinais ! la dot de ma sœur que je volais !...

Puis, s'exaltant brusquement :

— Oh ! oui, tu as eu raison, cent fois raison de me souffleter de ton mépris et de ta colère, s'écria-t-il ; tu as eu raison de m'accabler de ta haine et de me traiter comme le dernier des hommes !

— Car si misérable et si vil que j'avais pu être dans le passé, je devais encore tomber plus bas, je devais encore devenir plus monstrueux, depuis que, pour ton malheur encore et pour le malheur de Suzanne, je t'avais revue chez François et que l'éblouissement de ta colossale fortune, l'éblouissement de tout ces millions que maintenant tu possédais avait allumé ma convoitise !...

— Tes millions !... J'en avais la fièvre... Je n'en doutais plus... Je les voulais... il me les fallait pour que je puisse continuer à être le viveur inutile et l'oisif sans devoir que j'avais toujours été...

— Je n'avais plus rien... Tout mon patrimoine était dévoré... Nul espoir non plus pour l'avenir... Mais ta fortune referait la mienne !...

Il croisa violemment les bras, puis, sa bouche se crispant dans un sourire plus amer encore :

— Oui, voilà le rêve que je fis dès la première fois que je te revis, reprit-il la tête baissée. Oui, voilà le rêve qui dès lors me hanta, le rêve qui toujours m'obséda...

— La nuit, le jour, je n'avais plus qu'une pensée : m'emparer de ta fortune, mettre la main sur tes millions !

— Et voilà pourquoi je suis venu vers toi jouer la comédie du remords et du repentir ! Et voilà pourquoi, puisque tu me repoussais, j'ai eu l'idée de te frapper dans ta fille, de te frapper dans Suzanne ! Et voilà pourquoi, moi, marquis de Prades, moi gentilhomme, je suis devenu un malfaiteur et un bandit !...

Il eut un petit rire nerveux, puis, la tête toujours basse, il fit fébrilement quelques pas à travers la chambre.

Clotilde, qui ne l'avait pas quitté des yeux une seconde, ne pouvait s'empêcher d'être de plus en plus frappée de la profonde tristesse, de la souffrance même qu'exprimait son visage d'une pâleur de cire.

Et se reportant aux dernières entrevues qu'ils avaient eues depuis qu'ils s'étaient retrouvés, elle ne le reconnaissait plus.

Non, non, elle ne pouvait s'y tromper, cet homme qui jusqu'à ce jour, n'avait su que mentir et qui s'était fait un jeu des serments les plus sacrés, en ce moment ne mentait plus.

Non, non, ce n'était plus le marquis de Prades, le viveur cynique

qu'elle avait en face d'elle, mais un coupable que le remords rongeaient et que le souvenir de ses infamies d'autrefois accablait. . . .

Et non seulement Clotilde sentait s'éteindre peu à peu toutes ses rancunes et s'évanouir toute sa haine, mais encore, dans la générosité de son âme, elle ne pouvait se défendre d'une immense pitié pour cet homme qui avait été son bourreau. . . pour cet homme à qui elle avait dû les pires tortures et les pires douleurs.

Et elle continuait de le suivre du regard, de plus en plus émue, de plus en plus attendrie, quand, brusquement il s'arrêta, puis la voix toujours très sourde :

— Tu me demandais tout à l'heure à quoi je pensais, reprit-il. Tu voulais savoir quelles réflexions je pouvais faire quand je demeurais là, le regard perdu. . . .

— Eh bien, je pensais à toutes ces choses dont le souvenir me tue de honte. . . à toutes ces infamies et à tout ces crimes que je ne pourrai jamais me pardonner. . . .

— Et sais-tu à quoi je pensais encore ? — ce que je me disais encore ?

— Eh bien, je me disais que si jamais tu as eu le désir de te venger de moi ?

Mais elle venait de l'interrompre avec force :

— Non, non, s'écria-t-elle, jamais ! . . . Je voulais t'oublier, ne plus te revoir, ne plus entendre parler de toi. . . C'était ma seule pensée. . . c'était mon seul désir. . . .

— Je te crois ! fit-il vivement. Mais s'il en avait été autrement, tu n'aurais pas de regret à avoir, car tu es déjà bien vengée, je te le jure !

— Car, regarde-moi ! . . . Tu vois non seulement un homme ruiné, et qui, d'un moment à l'autre, peut-être demain, sera complètement sans ressources, mais tu vois encore un homme à qui il ne reste plus d'espoir et devant qui l'avenir est fermé !

— Oh ! ne dis pas cela ! s'écria-t-elle. Avec du courage. . . .

— Avec du courage, on se relève ?

— Toujours !

— Oui, peut-être. . . Oui, parbleu ! d'autres ont été ruinés avant moi qui se sont relevés et qui ont refait leur fortune. . . .

— Eh bien !

— Mais ceux-là n'avaient pas toujours été des oisifs, des désœuvrés, des inutiles ! . . . Mais ceux-là pouvaient encore se raccrocher à quelque chose dans la vie, tandis que moi, à quoi suis-je bon et sur quoi puis-je compter pour refaire ma vie ratée, mon existence gaspillée ? . . . sur rien !

Et plus bas, la voix plus sombre :

— Non, sur rien ! ajouta-t-il. C'est aujourd'hui la gêne, demain ce sera la misère. . . et la misère honteuse. . . celle qui vous force à rougir parce qu'elle est méritée. . . .

— Oui, si je ne me tue pas, tu me verras aussi misérable que tu l'as été par ma faute. . . Et ce sera pour moi le châtement ! . . . Et ce sera pour toi la vengeance !

— Tais-toi ! . . . Tais-toi ! s'écria-t-elle, toute saisie, oui, tais-toi, et écoute-moi ! . . . Rends-moi ma fille. . . .

— Je te l'ai juré. . . je te le jure encore !

— Bientôt ! . . . car chaque seconde pour moi est un siècle !

— Si cela dépendait de moi, elle serait déjà dans tes bras. . . Mais oui, bientôt tu la reverras. . . bientôt tu pourras l'embrasser encore. . . Et pendant ce temps, ne crains rien. . . je te réponds d'elle. . . .

— Eh bien, rends-la moi, et si tu restes ce que tu es en ce moment. . . un honnête homme. . . .

— Ne raille pas !

— Un homme qui veut racheter son passé par une existence de loyauté et d'honneur. . . .

— Que veux-tu dire ?

— Si, enfin, je suis de plus en plus convaincue de ton repentir. . . de plus en plus convaincue que je puis te pardonner et que ma confiance ne sera pas trompée, qui sait si un jour. . . .

Elle s'arrêta.

Il la regardait, tout pâle.

Il y eut un silence.

Puis enfin, lentement et la voix très grave :

— Qui sait, reprit Clotilde, si un jour, dans l'intérêt de ma fille. . . dans l'intérêt de notre enfant, je ne consentirai pas à porter ce titre que tu m'offrais et que j'ai refusé ? . . . qui sait si je ne consentirai pas à échanger mon nom de Clotilde Didier contre celui de marquise de Prades ?

Mais à peine avait-elle pu achever.

Il s'était brusquement redressé, plus pâle, oh ! plutôt plus livide encore, et avec un accent étrange, un accent où il semblait y avoir de l'épouvante :

— Marquise de Prades ! . . . Ma femme ! s'écria-t-il. Non, non, ne fais pas cela ! . . . ne le fais jamais !

Et comme elle venait de tressaillir, toute pâle à son tour de surprise :

— Non, vois-tu, reprit-il, tandis qu'un frisson le faisait trembler,

reste seule avec ta fille, avec ta Suzanne, et que son affection remplisse toute la vie. . . .

— Ne me mets pas entre elle et toi. . . et plutôt que de devenir marquise de Prades reste toujours Clotilde Didier. . . reste toujours l'heureuse femme. . . l'heureuse mère que tu vas être. . . Et fais-moi ! . . . Évite-moi ! . . . Je t'en conjure !

Tous ces traits s'étaient contractés, et Clotilde le regardait de plus en plus saisie en face de l'étonnante, en face de l'extraordinaire émotion qui s'était emparée de lui.

— Oh ! non, reprit-il encore au bout d'un moment, et la voix si sombre, l'accent toujours si singulier qu'elle tressaillit, oh ! non, si jamais je pouvais te tenir un autre langage. . . si jamais je pouvais te demander encore d'unir ta vie à la mienne. . . pour ton bonheur et pour le mien, repousses-moi comme tu m'as toujours repoussé, et va-t'en sans m'entendre. . . va-t'en sans me laisser dire un mot de plus !

— Tu m'effraies ! dit-elle.

— Pourquoi ?

— Comme tu t'exaltes !

— Parce que tu viens de me faire peur ! répondit-il vivement.

— Peur ?

— Peur pour toi ! . . . Ah ! malheureuse ! . . . Lier ta destinée à la mienne ! . . . Non, non, n'y songe pas ! . . . n'y songe pas ! . . . Rappelle-toi l'homme que j'étais ! Qui sait si ta fortune ne me griserait pas ? . . . Qui sait si, moi, je ne te porterais pas encore malheur ! . . .

Puis, de plus en plus ému et s'efforçant de raffermir sa voix.

— Suivons donc chacun notre chemin, reprit-il lentement, cela vaudra mieux, surtout pour toi. . . .

Quand j'aurai réparé mon crime, c'est à-dire quand je t'aurai rendu Suzanne, il est probable que nous ne nous reverrons plus et que nous irons chacun de notre côté perdus dans la foule, perdus dans la vie. . . .

Eh bien, si mon repentir a pu te toucher et si le remords qui me déchire t'inspire un peu de pitié pour moi, permets-moi d'exaucer une prière que je vais te faire et je te bénirai, car je te jure que tu m'auras rendu bien heureux !

— Parle ! fit-elle la voix tremblante aussi.

— Promets-moi de ne garder aucune arrière pensée, aucun ressentiment, aucune haine dans ton cœur. . . .

— Je n'en ai plus !

— Promets-moi d'oublier ces jours maudits où tu as tant souffert et tant pleuré à cause de moi. . . .

— Je n'y pense plus !

— Promets-moi de faire que Suzanne. . . que ma fille aussi oublie. . .

— Elle oubliera !

— Et pardonne-moi ! . . . Rends-moi un peu de force et de courage en me pardonnant ! . . . Dis, le veux-tu ? . . . Je t'en supplie !

Il venait de s'avancer vers elle et, timidement, il lui tendait la main.

Elle le regarda pendant quelques secondes les yeux dans les yeux, puis, retenant avec peine les sanglots qui l'étouffaient :

— A cause de toi, dit-elle lentement et en appuyant sur chaque mot, à cause de toi, mon enfant, à cette heure, crie et se désespère. . . mon enfant, peut-être, agonise d'épouvante et de chagrin. . . .

— Clotilde !

— A cause de toi, j'ai failli mourir ! . . . Tiens, écoute encore !

— Le glas !

— Oui, le glas ! . . . le glas qui sonne pour moi ! . . . qui sonne tous les jours !

— Clotilde !

— Eh bien ! pourtant, je ne veux pas qu'à ton tour tu te désespères. . . Je ne veux pas, quand tu es malheureux et accablé, t'accabler à mon tour. . . .

— Tu me demandes mon pardon. . . .

— Je l'implore !

— Je te l'accorde.

— Oh ! Clotilde ! . . . Clotilde !

— Voici ma main.

— Sois bénie ! s'écria-t-il en tombant à genoux.

— Oui, rien pour moi n'existe plus du passé, si triste et si sombre qu'il ait été, rien pour moi n'existe plus de mes anciens souvenirs, cependant si lugubre et si douloureux. . . Et si plus tard je me rappelle encore de toi. . . si parfois ton image passe encore devant mes yeux, rien dans mon cœur, dans ce cœur qui s'était donné entièrement à toi et que tu as failli briser. . . .

— Clotilde ! . . . Clotilde !

— Non, rien jamais ne s'élèvera contre toi pour te porter malheur. . . .

— Oh ! tu es aussi noble, aussi généreuse que je suis infâme ! s'écria-t-il, écrasé de honte.

— Comment ai-je pu te perdre ? . . . Comment ai-je été assez aveugle pour ne pas voir que le bonheur, le vrai bonheur, était auprès de toi ? . . . Comment ai-je pu être assez dur et assez vil pour torturer une créature aussi douce et aussi bonne que toi ?

—Tais-toi !... Laisse-moi finir ! interrompit-elle vivement.
—Oui, je t'écoute ! fit-il de plus en plus humble, l'attitude de plus en plus suppliante. Mais veux-tu que je te dise ?... Tu ne devrais pas même m'entendre !... Tu devrais me chasser comme un chien

—Écoute-moi !... écoute-moi donc ! interrompit-elle encore.

—Parle !... parle !

—Je te pardonne, et tu pourras vivre désormais tranquille et sans remords... .

—Sans remords !

—Mais à une condition pourtant... .

—Parle, te dis-je !... Je l'accepte !

—C'est que ma fille, c'est que Suzanne, qui est la seule joie, le seul bonheur, la seule consolation que je puis avoir en ce monde n'aura pas souffert de cet enlèvement odieux... n'aura pas souffert de ton crime... C'est que cette horrible, cette épouvantable aventure n'aura pas pour elle des conséquences funestes... C'est que je n'aurai pas encore à trembler pour sa vie comme j'ai tremblé le jour où je l'ai trouvée à Ivry... .

—Non, non, tu la reverras saine et sauve ! dit-il avec force. Tu la retrouveras telle qu'elle t'a quittée... .

—Que Dieu t'entende !

—Je te dis que tu peux me croire... .

—Car alors il ne faudrait plus me parler d'oubli, il ne faudrait plus me parler de pardon... Car alors je n'aurais plus pour toi que des malédictions... Car alors, si faible que je puisse te paraître... si près de la mort que j'aie été, et que je sois encore peut-être, je te jure que je trouverais encore assez de force pour satisfaire ma haine, assez d'énergie pour me venger !

Et son regard était devenu tout à coup si étincelant, le geste dont elle avait accompagné ces dernières paroles était empreint d'une si farouche résolution et exprimait une si terrible menace, que de Prades, qui venait de se relever, recula... .

Mais il n'eut pas le temps de répliquer.

Au fond du parc, deux silhouettes venaient d'apparaître.

—Le comte ! dit vivement Clotilde.

—Le comte ?

—Et le docteur Laval... .

—Adieu !... A bientôt !... Aie confiance en moi !... .

Mais elle venait de le retenir d'un geste rapide.

—Reste ! fit-elle. Que penserait-il de ta fuite ?... Reste !

D'ailleurs, M. de Belleruche n'était plus qu'à quelques pas de là, et fuir sans le rencontrer, fuir sans se trouver en face de lui, le marquis ne le pouvait plus.

—Tu as raison, dit-il vivement. Mais ne me trahis pas !... ne me force pas à rougir devant lui !

—Ne crains rien ! répondit-elle vivement aussi, en lui faisant signe de se taire.

Car, au même instant, le comte entra.

Il était, en effet, accompagné du directeur de la maison de santé.

Le digne homme venait d'éprouver une si violente émotion, une si terrible secousse, qu'il en était encore tout pâle, tout tremblant... .

D'abord sa première surprise, ou, pour mieux dire, son premier saisissement, avait été de voir M. de Belleruche accourir vers lui tête nue, et criant et gesticulant comme un fou... .

Et, tout de suite, il n'avait pu s'empêcher de penser qu'il allait apprendre encore quelque nouveau malheur, quelque nouvelle et terrible catastrophe.

Aussi s'était-il précipité à la rencontre du père d'Yvonne, en lui criant de loin, plein de la plus mortelle inquiétude :

—Vous, monsieur le comte !... Que venez-vous m'apprendre encore ?... .

—Est-ce que Maurice... est-ce que Suzanne... Oh ! parlez !... parlez vite !... .

—Venez... venez ! avait dit M. de Belleruche qui n'avait pu prononcer que ce mot-là, tant il avait la gorge serrée.

Et il avait entraîné le docteur de plus en plus inquiet, de plus en plus saisi.

Enfin, comme, le souffle lui manquant, il venait d'être obligé de s'arrêter pendant quelques secondes, le front en sueur et les tempes battantes, il reprit vivement et d'une voix à peine distincte :

—Oh ! docteur !... ce glas !... Et dire qu'elle l'entend !... .

—Qui ?

—Elle !... Clotilde !

—Clotilde ?

—Oui, Clotilde !... Oh ! venez !... venez vite !... .

Et tandis que le comte de nouveau l'entraînait, le docteur le regardait, pris d'une peur atroce.

Est-ce que M. de Belleruche n'était pas devenu fou ?

Quelles étranges paroles il venait de dire !

Cette morte entendait le glas !

—Que voulez-vous dire ?... Expliquez-vous ! reprit-il plein d'anxiété.

—Je veux dire qu'il vient de se faire un miracle... Je veux dire

que celle que nous avons pleuré... que celle pour qui nous avons prié vient de se dresser en face de moi... Je veux dire que Clotilde n'est pas morte... .

—Monsieur le comte !

—Oh ! vous ne me croyez pas et vous vous demandez si j'ai bien toute ma raison... Mais vous verrez, docteur... vous verrez !... .

Et maintenant le docteur, stupide de surprise et de saisissement, voyait, en effet, la morte de tout à l'heure se tourner vers lui et lui sourire !

Où, il ne rêvait pas... C'était bien elle... c'était bien cette femme qui n'avait été qu'un cadavre sous sa main... cette femme dont la tombe était déjà creusée et qu'on allait, dans quelques heures, emporter au cimetière... oui, c'était bien elle dont le regard plein de vie à présent se fixait sur lui... c'était bien elle qui vivait, qui ressuscitait !

—Sommeil léthargique ! murmura-t-il pour lui seul. Mais jamais encore je n'avais vu un cas aussi curieux, aussi étrange, aussi extraordinaire !... .

—Elle vivait, et j'épiais en vain son souffle !... et je guettais en vain un seul battement de son cœur !

—Elle vivait, et je ne pouvais trouver en elle que les symptômes de la mort !... .

Et tandis que le docteur demeurait tout livide et tout frissonnant à la pensée de l'horrible méprise qui aurait pu se commettre, le comte de Belleruche tout à coup tressaillit.

C'est qu'un nouveau regard venait d'être échangé entre Clotilde et le marquis de Prades, un long regard où celui-ci semblait encore mettre tout son repentir, et la mère de Suzanne tout son pardon... .

—Comme ils se sont regardés ! se disait le père d'Yvonne. Que vient-il donc encore de se passer entre eux ?

Mais déjà de Prades s'avavançait vers lui, la main tendue.

—Au revoir, M. le comte, dit-il. Je vous laisse à la grande joie que vous devez éprouver... à cette immense joie que nul plus que moi ne partage... .

Et, tout en appuyant sur ces derniers mots, le marquis avait encore jeté un coup d'œil sur Clotilde... .

Puis, lentement, il sortit, tandis que le comte, de plus en plus surpris, de plus en plus intrigué, remarquait encore combien maintenant Clotilde rayonnait et semblait heureuse... .

Car c'était, en effet, un bonheur inouï qui emplissait en ce moment le cœur de la pauvre mère.

—Ma petite Suzanne chérie !... ma petite Suzanne si tendrement aimée... si follement adorée, murmura-t-elle les mains jointes comme si elle avait fait une prière, je vais donc bientôt te revoir !... Oh ! ma Suzanne !... Oui, bientôt !... bientôt... .

Bientôt !

Qui le savait ?

XXX. — LES DEUX COMPLICES

Le marquis de Prades s'était donc éloigné lentement de la villa du comte de Belleruche.

Lentement aussi, il se dirigea du côté de sa demeure.

Mais, au sortir de cette chambre funèbre, il avait un tel besoin de respirer un peu d'air pur, un tel besoin de revoir le jour et de marcher en pleine lumière, qu'il n'y entra pas.

Du même pas toujours très lent, il continua de marcher au hasard tout droit devant lui.

Devant lui, c'était la route déserte, la route coupée de temps à autre par d'étroits sentiers.

La tête lourde, le cœur oppressé, il s'engagea dans un de ces sentiers.

Quelles violentes, quelles terribles émotions il venait d'avoir !

Il ne pouvait y repenser sans tressaillir... sans sentir un frisson courir encore dans ses veines.

C'était d'abord son arrivée chez M. le comte de Belleruche, le moment où il lui avait fallu franchir la grille du parc.

Comme, à ce moment-là, malgré tout le bel aplomb qu'il avait eu d'abord, il avait été pris d'une peur atroce, d'une peur affreuse, à la seule pensée que Clotilde pouvait se trouver en face de lui !... .

Comme, à chaque pas qu'il avait fait, il avait tremblé dans l'appréhension de la voir tout à coup surgir furieuse et vengeresse !

Puis, soudain, cette porte brusquement ouverte par Pierre... et cette chambre mortuaire... cette chambre où, à la clarté vacillante, à la lueur sinistre des cierges, il avait entrevu ce cadavre... Clotilde !... Clotilde, dont le lit était jonché de fleurs... Clotilde, d'une pâleur de marbre et les mains croisées sur la poitrine... Clotilde, avec ce regard vitreux... ce regard si effrayant et si tragique !

Et il se demandait comment il avait pu rester maître de lui, comment il avait pu ne pas jeter un cri en face de ce spectacle aussi terrible qu'inattendu.

Puis c'était le comte... c'était M. de Belleruche dont il lui semblait sentir encore peser sur lui le regard indigné, le regard si profond et si inquisiteur...

Comme, en face de cet homme de loyauté, de conscience et d'honneur, il s'était senti pâlir!... comme il avait encore tremblé en comprenant bien que c'était à lui, marquis de Prades, que chacune de ses paroles s'adressait... que c'était lui, marquis de Prades, que chacune de ses phrases souillait!...

Oui! quand il lui parlait de ce lâche, de ce misérable, de cet infâme qui, après avoir trompé Clotilde, venait de la tuer en lui enlevant son enfant, il n'avait pu s'empêcher de frémir, car il comprenait bien que celui qu'il traitait ainsi, c'était lui!...

Puis, quelques instants après, cette chose incroyable, impossible, inouïe, à rendre fou!... La main de Clotilde... cette main glacée s'emparant brusquement de la sienne et ne voulant plus la lâcher!... cette horrible étreinte qui lui avait donné le vertige et mis la sueur au front... ce spectre ressuscitant, se dressant sous son suaire, et lui criant, les yeux pleins de flammes:

—Qu'as-tu fait de ma fille?... Qu'as-tu fait de mon enfant!

Minute inoubliable!... Minute dont il garderait toujours l'épouvante et l'éternel frisson!...

Et, dans le petit sentier désert où il s'était engagé, de Prades continuait de marcher toujours très lentement, la tête baissée, les deux mains derrière le dos.

Ce qu'il revoyait, à présent, c'était son entrevue avec Clotilde... cette entrevue si touchante et si dramatique qu'en s'en ressouvenant, il devenait plus pâle encore.

En se voyant tout à coup seul avec elle, tout à coup seul en face d'elle, son premier mouvement avait été un mouvement d'effroi.

N'allait-elle pas, folle de douleur et de désespoir, se ruer sur lui? N'allait-elle pas le maudire et lui jeter en pleine figure les mots de meurtrier et d'assassin... ces mots auxquels il n'aurait rien pu répondre... ces mots terribles qu'il avait si bien mérités?

Et loin de le maudire, c'était elle, sa victime, qui avait imploré sa pitié... c'était elle qui avait tendu vers lui des mains suppliantes?

—Ah! c'est surtout à ce moment-là que j'ai eu honte de moi, se dit le marquis qui venait de s'arrêter et qui demeurait l'œil fixe, les bras croisés. C'est surtout à ce moment-là que je me suis rendu compte de toute l'étendue, de toute l'énormité de mon crime!... C'est surtout à ce moment-là que j'ai compris quel homme ignoble et vil j'avais été... quel homme ignoble et vil j'étais encore!...

Et très bas, avec une émotion profonde et qui aurait rempli de surprise son infâme complice, le comte de Guérande;

—Ah! pauvre Clotilde!... pauvre Clotilde! murmura-t-il.

Et ce qui l'étonnait maintenant, c'était de se sentir le cœur moins lourd... c'était l'étrange métamorphose qui venait de se faire en lui.

Cour était-ce bien lui de Prades, lui le viveur incorrigible et sans scrupules... lui dont l'âme n'avait jamais été troublée par le moindre remords; était-ce bien lui qui maintenant s'attendrissait, qui maintenant était capable de faire un retour sur lui-même?

Et qui donc l'avait changé ainsi?... qui donc avait enfin réveillé sa conscience et rendu son cœur capable d'un peu de justice, d'un peu de pitié?

Était-ce le comte de Belleruche, ce gentilhomme d'une âme si fière, si droite et si haute, dont l'impeccable loyauté lui était devenue contagieuse?

Ou bien était-ce l'immense bonté, l'immense douceur, l'immense désespoir de Clotilde qui, soudainement, l'avaient converti?

Il n'aurait pu le dire.

Mais il y avait certainement dans sa brusque conversation une large part de ces deux influences.

Le comte lui avait enseigné l'honneur.

Clotilde lui avait appris le devoir.

Et comme sa pensée venait de se reporter sur la mère de Suzanne, comme il venait de la revoir telle qu'elle lui était apparue quelques instants auparavant... comme il lui semblait encore l'entendre lui dire ces mots qu'il n'avait jamais espéré d'elle... ces trois mots qui effaçaient tout le passé: "Je te pardonne!" soudain il tressaillit, envahi d'un trouble qu'il n'avait jamais connu... d'un trouble si violent et si profond qu'il fut encore obligé de s'arrêter.

—Oh! non!... Oh! quelle folie! s'écria-t-il. Oh! non, je me trompe... c'est impossible!... impossible!

Mais l'image de Clotilde, qu'il aurait voulu chasser, encore et toujours repassait devant ses yeux.

Elle!... Il ne voyait plus qu'elle!... Il voulait se reconquérir... s'arracher à cette tyrannique pensée, mais il ne le pouvait plus!

—Est-ce que je l'aimerais? murmura-t-il enfin tout frémissant. Est-ce que maintenant qu'elle est à tout jamais perdue pour moi... maintenant qu'il y a entre nous un abîme, je l'aimerais?... .

Il haussa les épaules, puis essaya de rire.

Mais ce rire s'éteignit dans sa gorge.

Il était affreusement pâle.

—Peut-être! finit-il par dire.

Il disait: "Peut-être!" parce qu'il cherchait à se tromper lui-même, parce qu'il ne voulait pas se dire tout haut ce que son cœur lui criait impérieusement tout bas:

—Cette femme que tu as désespérée et délaissée... cette femme que, ce matin encore, tu ne convoitais que pour ses millions... cette femme, à présent, tu l'aimes, et même serait-elle pauvre comme elle l'était lorsque tu l'as trompée, que tu l'aimerais, que tu ne pourrais plus vivre sans elle...

Il ricana.

Oh! oui, il était fou, insensé!

Quelle étrange idée lui venait!

Mais son front, cependant, s'était brusquement rembruni, et c'était d'un pas plus lourd qu'il venait de reprendre sa marche au hasard.

Et la tête toujours baissée, et le regard toujours fixe, il songeait, il réfléchissait, ou plutôt il s'étudiait et cherchait à comprendre ce qui se passait en lui.

Car, tout à coup, il venait de s'apercevoir que le sentiment qu'il éprouvait à présent pour Clotilde était bel et bien de l'amour!

Quelle découverte!

Aussi blessé dans son orgueil d'homme fort, ou plutôt d'homme qui s'était cru très fort, essayait-il encore de se mentir, essayait-il encore de se convaincre qu'il se trompait, et qu'il n'aimait pas, qu'il ne pouvait pas aimer la mère de Suzanne.

Et pour mieux se rassurer et pour se donner des preuves qu'il interprétait mal le trouble si profond et si étrange qui venait de s'emparer de lui au souvenir de Clotilde, il se reportait encore une fois aux premiers temps où il l'avait connue, aux premiers temps de leur liaison, là-bas, dans la vieille demeure paternelle, dans le vieux château de Prades...

Oh! il en était bien sûr!... jamais son cœur n'avait battu si fort en pensant à elle... Jamais elle n'avait assez occupé sa pensée pour le distraire de ses plaisirs... Et si cependant il avait réussi à l'émouvoir et à triompher enfin de sa longue résistance, si parfois il l'avait vue trembler et devenir toute pâle tandis qu'elle l'écoutait, c'est que, déjà, il connaissait à fond toutes les ruses et toutes les hypocrisies... c'est que, déjà, il excellait à jouer toutes les comédies, celle de l'amour comme les autres.

—Et maintenant je l'aimerais! s'écria-t-il en se croisant brusquement les bras. Et maintenant c'est moi qui souffrirais à cause d'elle!... Et maintenant c'est moi qui jouerais le rôle ridicule d'amant inconsolable!

"Allons donc! ajouta-t-il avec un nouveau ricanement. Je prends sottement pour de l'amour le sentiment de pitié qu'elle m'inspire... Que je lui rende Suzanne... que je ne la revoie plus... et je ne me donne pas huit jours que je l'aie aussi complètement oubliée que je l'avais oubliée depuis que je l'avais quittée..."

Et là-dessus, ayant allumé un cigare, il fit brusquement demi-tour et reprit d'un pas plus rapide le chemin de sa maison.

Cinq ou six jours s'écoulèrent pendant lesquels il ne bougea pas de chez lui, et si, malgré qu'il avait beau faire, la pensée de Clotilde ne le quittait plus, il y avait aussi de fréquents moments où une vive inquiétude le prenait en songeant à son complice, au comte de Guérande qui aurait dû déjà être de retour du château de Morgoff...

—Que fait-il donc?... Il aurait dû déjà revenir... Que s'est-il donc passé? se demandait-il au moins vingt fois par jour.

Car, en le quittant, de Guérande lui avait, en effet, formellement promis de revenir lui donner des nouvelles aussitôt que la petite serait *bouclée*.

Et de Prades, qui calculait le temps qu'il avait fallu à l'ancien fiancé d'Adrienne pour faire le voyage de Paris au château de Morgoff, de Prades s'étonnait de plus en plus de ce retard, quand le matin du septième jour, et comme il se disposait à se rendre à tout hasard chez son complice, il vit accourir son jardinier.

—Monsieur...

—Qu'est-ce?

—C'est M. le comte de Guérande.

—Enfin! ne put s'empêcher de s'écrier le marquis... Qu'il entre!... qu'il entre vite!...

Mais aussitôt son visage s'assombrit.

Il venait de se rappeler le serment qu'il avait fait à Clotilde de lui rendre bientôt la petite Suzanne, et il se demandait maintenant comment il allait pouvoir le tenir sans le consentement du comte de Guérande.

Or pour le convertir aussi et le faire consentir à rendre l'enfant, quelle raison allait-il lui donner? quel prétexte allait-il imaginer?

Mais de Prades n'eut pas le temps de réfléchir davantage, car déjà il n'était plus seul, car déjà le comte de Guérande venait d'entrer vivement, la main tendue, le visage éclairé d'un sourire de triomphe.

Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le marquis, qu'il eut un mouvement de surprise.

—Tiens ! s'écria-t-il. Qu'as-tu donc ?

—Moi ?

—Je te trouve l'air tout chose ...

—Une idée ! ...

—Je parie que tu as encore la frousse ? ... Je parie que tu te repens peut-être, maintenant que le coup est fait ?

De Prades avait légèrement tressailli, mais son complice ne s'en aperçut pas.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, souffla bruyamment comme un homme harassé de fatigue, puis reprit :

—Maintenant, mon cher, ce n'est plus le moment d'avoir des regrets ... Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre les événements et surtout à bien manœuvrer ...

—D'ailleurs, je suis là, je te guiderai ... je te conseillerai ... Mais, vrai, ajouta-t-il en ricanant, tu as une étrange figure ! ...

—Et la petite ? demanda vivement de Prades.

—Ta petite ! ricana encore le comte. Eh bien, ta petite est là-bas ... parbleu ! ... ta petite doit, à cette heure, se débattre comme un beau diable entre les pattes de la vieille Micheline ...

—Micheline ?

—C'est la gardienne du château de Morgoff ... une vieille sorcière qui est toute dévouée au baron de Chancel et qui, par conséquent, nous sera toute dévouée également ... Aussi serais-je bien étonné si jamais l'enfant s'échappait de ses griffes.

—Et comment ça s'est-il passé ? ...

—Le voyage ?

—Oui. Suzanne s'est-elle réveillée en route ?

—Puisque tu veux des détails, je vais t'en donner, répondit un peu ironiquement de Guérande. Mais je dois d'abord commencer par te dire que tu m'avais donné là une sacrée corvée. Car c'est au bout du monde, ce château de Morgoff, et je te reviens absolument fourbu, absolument vanné ! ...

—Quand aux incidents du voyage, ajouta-t-il en allumant un cigare, comme je te l'avais dit et comme je le pensais, il n'y en a pas eu, ou à peu près pas eu ... La gamine ne bougeait pas plus, ne remuait pas plus qu'une morte ...

—Ah ! fit de Prades, la voix sourde.

—Oui, on lui avait donné la dose qu'il fallait ... Pas un mouvement ... pas un tressaillement ... A peine sentais-je son souffle, quand parfois je me penchais sur elle ...

—Et tu n'as pas eu peur ?

—Peur de quoi.

—Peur de l'avoir tuée ...

—Es-tu bête ! ... Je savais bien qu'il n'y avait pas de danger ... Mais, vers les deux heures du matin, la voilà tout à coup qui s'agite et qui se met à parler ...

—Elle rêvait ...

—Oui, elle battait la campagne ... Mais comme, bien entendu, j'avais eu soin de prendre un coupé-lit où nous étions seuls, je n'ai pas besoin de te dire que j'étais parfaitement calme, parfaitement tranquille.

—Et que disait-elle ?

—Elle parlait de toi, de sa mère, de Maurice, du comte de Belle-roche, que sais-je !

—Pauvre petite ! murmura malgré lui de Prades.

—Tu t'attendris ! s'écria de Guérande avec un petit rire méprisant. Quand je te disais que tu avais la frousse ?

—Passons ! fit froidement le marquis. Et après ?

—Après quoi ? ... Eh bien, après, la voilà qui s'agite, qui se remue de plus en plus, et je vois le moment où elle va peut-être se réveiller ...

—Si elle se réveille, mauvaise affaire ... Si elle se réveille, elle crie ! ... Si elle crie et qu'on l'entende, me voilà dans de beaux draps ! ...

—Alors, tu comprends que je n'hésite pas.

—J'ai mon mouchoir tout imbibé, tout préparé, et, très délicatement, je le lui passe sur les tempes, sur le front, et, crac, plus personne !

—Elle se rendort ?

—C'est foudroyant ! ... Elle se rendort en moins d'une seconde et nous roulons ainsi tout le reste de la nuit et toute la journée du lendemain ...

—Car, je te l'ai déjà dit, c'est au diable ce Morgoff !

—Mais voilà que, vers le soir, de nouveau elle gigote, de nouveau elle délire ...

—Elle appelle encore sa mère ?

—Elle appelle encore sa mère ... elle appelle Maurice ... et non seulement elle les appelle, mais encore elle pleure, elle sanglote.

—Pauvre petite ! ... Pauvre petite ! se dit encore de Prades, tout saisi.

—Mais comme j'ai parfois le cœur aussi sensible que toi, reprit vivement le comte avec un sourire ironique, et comme ces pleurnichements finissaient par m'agacer, je m'empresse de la faire taire en la rendormant une seconde fois ...

—Et nous roulons toujours ! ... Elle dort si bien maintenant que, malgré les secousses et les cahots de la voiture qui nous mène à Morgoff, elle ne bronche plus ...

—Mais comme nous venons de franchir les portes du château ... comme le vieux Korrigan, le mari de la vieille Micheline, est en train de lire la lettre du baron de Chancel, la voilà qui se lève d'un bond de la chaise sur laquelle, tout en me tenant à côté d'elle, je l'avais assise.

—Et alors, ne vois-tu pas d'ici la scène ? ... ne vois-tu pas d'ici le tableau ? ... L'air hagard, le cerveau encore plein de vertige, elle regarde d'abord autour d'elle sans comprendre ... Son regard se fixe sur moi, sur Korrigan, sur Micheline ... Ses lèvres tremblent ... Elle nous demande où elle est ... Puis, comme je veux lui parler, brusquement elle se rejette en arrière et elle se met à pousser des cris si perçants, des cris si terribles, qu'ils devaient traverser les murs du château ...

Tout pâle, de Prades écoutait.

—Korrigan et sa femme n'ont, ni l'un ni l'autre, l'âme bien tendre, poursuivit le comte. Korrigan ricana, et Micheline, impatientée, jetait sur la gamine ses yeux de louve furieuse. Quand à moi, je ne te cache pas que j'étais aussi un peu nerveux et que j'avais hâte d'en finir.

—Aiors, ma foi, comme elle ne voulait rien entendre ... comme je ne pouvais parvenir à la calmer et qu'elle criait de plus en plus fort, je ne vis rien de mieux que de l'empoigner et de la porter dans la chambre qui lui était destinée ...

—Mais, malheureusement, cette chambre était située tout en haut du château et sur une terrasse à laquelle on n'arrivait que par un étroit escalier en colimaçon ... un escalier raide comme la justice et qui était un véritable casse-cou.

—J'avais donc empoigné la gamine, et la vieille Micheline marchait devant moi, levant sa lampe pour me montrer le chemin. Mais, loin de m'éclairer, cette lampe était si fumeuse que je n'y voyais plus. Ajoute à cela qu'à chaque marche — des marches très hautes, très étroites, et aussi glissantes que si l'on marchait sur du verglas, — c'était, avec ta satanée petite Suzanne, une nouvelle lutte qu'il fallait soutenir, une nouvelle bataille qu'il fallait livrer ...

—Et tiens ! ajouta de Guérande en se penchant et en montrant son visage, je crois que je porte encore ici ... ici et là, des traces de ses ongles !

—En effet, dit de Prades. Mais comment cela s'est-il terminé ?

—Attends un peu ... Nous arrivons enfin sur la terrasse, la vieille Micheline pousse une porte, et nous voilà dans une chambre froide, humide, glaciale, une chambre qui avait l'air d'une véritable prison.

—Très rapidement, la vieille allume une chandelle, puis je lui fis signe de sortir. Car la gamine hurlant et se débattant toujours, je me figurais que si je restais seul avec elle je lui ferais plus facilement entendre la raison.

—Mais alors c'est une autre scène ... une scène encore peut-être plus terrible !

—Tu gosse ne crie plus, ne hurle plus, mais elle se roule à mes pieds, et c'est à genoux, c'est la gorge pleine de sanglots qu'elle me supplie d'avoir pitié d'elle ... qu'elle me conjure de la ramener vers sa mère ...

—Et j'ai beau lui dire qu'elle est chez le marquis de Prades, c'est-à-dire chez son père, et que, par conséquent, sa mère n'est pas bien loin et qu'elle va retourner bientôt vers elle, elle ne veut rien entendre et elle s'accroche à moi pour que je ne m'en aille pas, pour que je ne la quitte pas.

—Ah ! ce fut un vilain moment à passer, je t'en réponds ! ... Et je me demandais comment cela allait finir ... comment je pourrais enfin me débarrasser d'elle quand, tout à coup, je la vis chanceler, tourner sur elle-même, puis s'abattre sur le plancher ...

—Oh ! fit de Prades, avec un sursaut.

—Oui, un vertige ... Ah ! dame, tu comprends qu'elle ne pouvait pas avoir le cerveau bien solide ... Alors d'un bond, je m'élançai vers elle, je l'enlève et la porte sur son lit ... Et là, je la regarde ... Elle est si pâle, si blanche, si défaite que d'abord j'ai peur ... que d'abord je me demande si elle n'est pas morte ...

—Guérande !

—Oh ! ne t'émeus pas ... ne t'emballe pas ! dit vivement celui-ci. Je m'étais effrayé trop vite ... Mais dans son intérêt, ne valait-il pas mieux qu'elle dorme ? ... ne valait-il pas mieux qu'elle passe une bonne nuit ? ...

Alors, je sortis de ma poche ceci ...

Et le comte montrait à de Prades un petit flacon de cristal.

—Tu sais ce que c'est, n'est-ce pas ? reprit-il, puisque c'est grâce à cela que nous avons pu l'endormir quand il s'est agi de l'emmener de Fontenay ...

—Done, toujours penché sur elle, je lui fais respirer ce flacon ... Oh ! juste le temps ! car si je m'étais trompé de quelques secondes, je pouvais peut-être la tuer ...

—La tuer !

—Peut-être ! ... Mais, encore une fois, calme-toi ... On est pru-

dent... A peine a-t-elle respiré ceci qu'un spasme la prend, qu'un frisson la secoue, et la voilà qui, les bras élargis, les jambes allongées, toute raide, ne remue plus...

—Et c'est moi...!

—Que veux-tu dire?

—Rien!... Rien!... Continue!

Et les bras croisés, la tête baissée, de Prades sentait une sueur froide mouiller ses tempes.

De Guérande le regardait, les lèvres pincées, les sourcils froncés.

—Je ne sais plus... je ne comprends plus, fit-il avec une colère contenue. Ma parole! tu as des allures très singulières... des allures qui m'étonnent... Et si tu aimes mieux que je me taise...

—Non, non, je t'en prie, achève!... Tu disais donc que tu venais de la rendre encore une fois. Et alors?

—Et alors je n'avais plus qu'une chose à faire: filer au plus vite... m'éloigner au plus tôt de ce sinistre château de Morgoff où moi-même je commençais à me sentir mal à l'aise...

—Mais comme je me dirigeais vers la porte, brusquement elle s'ouvrit, et je reculai, poussant un cri de saisissement, et, pourquoi ne pas l'avouer, un cri d'effroi...

—Un cri d'effroi!

—Oui, moi, de Guérande... moi dont tu connais le sang-froid, j'avais eu peur!... Car sais-tu ce que je venais de voir?

—Quoi donc?

—Un spectre!

—Un spectre?

—Oui, un spectre qui me barrait la porte... un spectre qui s'avancait vers moi l'air si terrible que je reculais... que je reculais tous les jours!...

—Et ce spectre qui me terrifiait ainsi... ce spectre que je n'avais pu voir sans que tout mon sang se glaçât dans mes veines, ajouta le comte la voix très sourde, comme s'il était encore plein d'épouvante, ai-je besoin de te dire qui c'était?... n'as-tu pas déjà deviné que c'était elle... que c'était Yvonne!...

—Yvonne?...

—Oui, c'était Yvonne!... mais Yvonne devenue plus saisissante, encore plus effrayante que le soir où, avec le baron de Chancel, nous l'avons enlevée de la maison des folles...

—Échevelée, toute blanche, les yeux flamboyants, les lèvres crispées, elle était vraiment tragique...

—Et sa colère était telle que tout son corps tremblait... que tous ses membres frissonnaient...

—Et tandis qu'elle m'apostrophait d'une voix furieuse... tandis qu'elle me criait que je ne m'en irais pas sans l'enfant... que je ne m'en irais pas sans elle, tout pâle et tout frissonnant aussi, je ne pouvais m'empêcher de frissonner encore.

—Cette scène ne dura que quelques minutes, mais je te jure qu'elle me parut terriblement longue!

—Pourtant, il fallait en finir, et, ma foi! on a beau se piquer d'être gentilhomme, on n'a pas toujours le choix des moyens, ricana le misérable.

—Alors, comme à force de reculer j'étais arrivé jusqu'au mur, soudain, je bondis le poing levé... Et plus d'Yvonne!... Yvonne venait de rouler comme une masse sur le carreau!

Un étrange sourire glissa sur les lèvres du marquis.

—Et, d'un bond encore, je quitte la chambre... j'arrive sur la terrasse, continua de Guérande. Mais il faisait une nuit si noire, une nuit si sombre que je ne distinguais pas à trois pas de moi...

—Et me voilà tâtonnant au milieu des ténèbres pour retrouver l'escalier que j'avais grimpé tout à l'heure avec la vieille Micheline...

—Enfin, je le découvre... Sur la première marche, la vieille a eu la bonne précaution de laisser la lampe... Et tout pâle encore de ce que je viens de voir, je redescends, glissant à chaque marche, risquant à chaque pas de me rompre le cou...

—Quelques minutes après, je sautais dans la voiture qui m'attendait à la porte du château, et le cocher, largement payé, filait rapidement ou, tout au moins, aussi rapidement qu'il le pouvait à travers des sentiers défoncés, et des chemins qui étaient de véritables ornières.

—Et comme je me sentais le front brûlant et que je venais de baisser la portière, tout à coup je tressaillis.

—Nous traversons en ce moment le pays le plus désert, le plus lugubre et le plus farouche que l'on puisse rêver, et, derrière moi, dans le noir de la nuit et à travers les arbres dont les branches tordues prenaient les formes les plus étranges, les formes les plus menaçantes, je croyais avoir entendu des cris de colère, je croyais avoir entendu aussi des sanglots...

—C'était comme si, dans ma fuite, j'étais poursuivi par Yvonne, poursuivi par la petite Suzanne...

—Je croyais encore voir leurs ombres courir derrière nous... je croyais même entendre parfois le bruit de leurs pas au milieu du bruit des roues...

—J'avais refermé la portière, et non seulement je n'osais plus regarder au dehors, mais encore, — c'est ridicule à dire, et pourtant

c'est vrai, — mais encore, je m'étais blotti dans un coin, de plus en plus pâle, de plus en plus saisi, comme si, tout à coup, j'allais voir surgir, folle de désespoir, la petite Suzanne me criant encore de lui faire grâce... comme si Yvonne allait encore brusquement m'apparaître... Yvonne avec ses cheveux épars, sa face toute blanche et son terrible regard tout flamboyant de colère, tout flamboyant de haine!...

—Et cette hallucination-là... cette hallucination qui me donnait la fièvre, durait encore quand, enfin, nous sortîmes de cette ombre, de ce silence, de cette solitude.

—Je voyais enfin, autour de moi, des lumières, et je me retrouvais enfin, avec un soupir de soulagement, au milieu du bruit, du mouvement, de la vie!...

—Mais qu'en dis-tu?... Oui, qu'en dis-tu de ces peurs stupides, de ces épouvantes bêtes contre lesquelles aucun raisonnement ne peut nous défendre et qui nous prennent ainsi sans savoir pourquoi?...

Et il y eut un silence.

Puis, plus lentement, de Guérande reprit:

—Et voilà, mon cher, ce qui s'est passé... voilà, dans tous ses détails et avec tous ses incidents, mon voyage au château de Morgoff.

—Mais puisque j'ai pu rendre service à un ami... à un vieil ami comme toi, je me hâte d'ajouter que tous ces désagréments et toute cette fatigue ne comptent pas...

—Palpe les millions de Clotilde, refais ta fortune, et, si l'occasion s'en présente, tâche de m'être reconnaissant de l'aide que je viens de te donner, je ne t'en demande pas davantage.

—D'ailleurs, comme je l'ai dit, je suis là pour te guider, pour t'aider de mes conseils, et tu sais que je puis dire sans me vanter que je ne suis pas seulement un homme pratique, mais encore un homme d'expérience.

—A nous deux, c'est bien le diable si nous ne trouvons pas le moyen de faire capituler Clotilde, et elle capitulera!

—Par conséquent, tes affaires sont donc en excellente voie, et, s'il faut te parler franchement... je voudrais bien que les miennes marchent aussi bien.

—Malheureusement...

—Quoi donc? demanda vivement de Prades.

—Malheureusement, je crois que les miennes se gâtent de plus en plus et viennent de se compliquer encore...

—Comment, tu crois?... Que veux-tu dire?... Est-ce que le baron?...

—Je n'ai pas revu le baron depuis le jour où je suis allé lui demander de nous prêter le château de Morgoff, et je n'ai pas eu à me plaindre de son accueil...

—Alors, c'est donc Adrienne...

—Oh! Adrienne, je lui inspire au moins autant de mépris, autant d'horreur et de dégoût que tu peux en inspirer à Clotilde... Adrienne ne peut me voir sans pâlir et sans que ses yeux s'allument d'un éclair de colère... Adrienne, enfin, a une telle façon de me recevoir que, moi, qui ne me démonte pas facilement, je ne sais plus quelle contenance tenir...

—J'essaie bien de jouer encore mon rôle de fiancé *quand même*... mon rôle d'amoureux qui est trop épris pour que rien puisse le lasser, le rebuter, mais quand je vois avec quel sourire elle m'écarte, avec quel air elle me regarde, c'est comme si l'on me serrait la gorge, et c'est à peine si les mots peuvent sortir...

—Oh! Adrienne est irréductible; il faut que j'en sois bien convaincu...

—Alors qu'espérais-tu?

—Je comptais sur le baron... sur le père...

—Et pourquoi n'y comptes-tu plus?

—Je ne te dis pas cela. J'espère bien que lui, du moins, ne me lâchera pas... C'est un homme d'un orgueil féroce, d'un orgueil dont il me serait impossible de te donner une idée, et comme son orgueil a été cruellement blessé par le *non* énergique que sa fille nous a jeté en pleine figure, je suis bien certain qu'il est encore plus décidé que moi à venir à bout de la résistance d'Adrienne.

—Mais, voilà, le baron a disparu...

—Disparu?

—Avec sa fille.

—Tu veux dire qu'il est absent?

—Je veux dire qu'il y a deux ou trois jours qu'il a quitté Paris avec Adrienne et qu'on ne sait pas où le prendre...

—Ah! bah!

—C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. Aussitôt de retour de Morgoff, je suis allé chez lui pour lui porter des nouvelles d'Yvonne, ainsi que c'était convenu... Des nouvelles! Tu comprends ce que je veux dire?...

—Oui, tu voulais l'assurer qu'elle était toujours bien gardée.

—Et qu'elle était plus folle que jamais... Parfaitement. Mais comme j'arrive avec Gabrielle... comme j'arrive devant son hôtel, quel n'est pas mon étonnement en voyant que tout est fermé, que tout est bouclé, et que l'hôtel est aussi silencieux qu'une tombe!

—Pourtant je soane, et au bout d'un instant, Jérôme, le suisse, vient m'ouvrir.

—Je n'ai pas besoin de te dire qu'il sait que je devais être le gendre et qu'il a pour moi la plus grande considération.

—Et le suisse te dit ?

—Je lui demande le baron, et le suisse, qui semble très surpris d'avoir à m'apprendre cette nouvelle, le suisse me réponds que M. le baron et Mlle Adrinne ont quitté Paris et qu'il est fort probable qu'il n'y rentreront pas avant la fin de l'été.

—Je sursaute et le bonhomme ajoute :

—Je crois que Mlle Adrienne doit être malade, très malade, car elle était toute pâle, toute défaite, et c'était à peine si elle pouvait se tenir debout. . . .

—Et, naturellement, tu veux en savoir plus long et tu demandes où ils sont allés ?

—Je le demande, en effet, mais Jérôme me répond qu'il ne sait rien et qu'il ne peut rien dire. . . .

—Diable !

—Cependant j'insiste. . . Je lui dis qui s'il a une consigne, il doit savoir que cette consigne peut être levée pour moi. . . .



La vieille Micheline pousse une porto.

—Je vais même jusqu'à lui faire comprendre qu'une indiscretion de sa part serait immédiatement payée d'une récompense honnête.

—Mais à tout ce que je puis lui dire, le bonhomme se contente de répondre en secouant la tête :

—Je ne sais rien, monsieur, je ne sais rien de plus. . . .

—Et je crois, en effet, qu'il ne mentait pas et qu'il ne doit rien savoir.

—Et que conclus-tu de tout cela ?

—J'ai réfléchi. Je crois que, depuis mon départ pour Morgoff, il y a dû avoir entre Adrienne et son père, — toujours à propos de moi, toujours à propos de ce mariage, — une scène encore plus terrible que les autres, une scène qui, probablement, dans la pensée du baron, devait être la scène décisive, celle qui amènerait enfin sa fille à se rendre.

—Je crois aussi qu'il a dû aller un peu loin, et de là les paroles du vieux Jérôme, me disant que Mlle Adrienne devait être malade, très malade.

—Et voilà pourquoi, ajouta de Guérande, après un court silence je te disais tout à l'heure que mes affaires, qu'il n'allaient déjà pas si bien, avaient dû se gêner et se compliquer encore. Car enfin, que

signifie ce départ aussi mystérieux, et pourquoi le baron se cache-t-il, même de moi ?

—Oui, pourquoi ? . . . Oui, quand il me savait absent, pourquoi ne m'a-t-il pas laissé quelques mots pour me prévenir, quelques mots pour m'avertir ?

—Oui, pourquoi, quand il attendait ma visite, a-t-il ainsi disparu, sans même me faire savoir où je pourrais le retrouver ?

Le comte venait de se lever, et la tête basse, l'air profondément soucieux, de faire lentement quelques pas. . . .

Puis, brusquement, il se redressa tout saisi :

—Est-ce que par hasard. . . Oh ! non, ce n'est pas cela ! s'écria-t-il, non, je suis fou et j'allais dire des bêtises. . . .

—A quoi penses-tu ?

—Oh ! à des choses absurdes. . . impossibles ! . . .

—Je me demandais si le baron n'avait pas fini par céder à Adrienne et si les larmes, les prières et les supplications de sa fille n'avaient pas fini par l'attendrir et le toucher. . . .

—Je me demandais enfin s'il n'avait pas eu tout à coup des remords de la torturer à propos de ce mariage, et si cette brusque disposition ne cachait pas quelque chose d'inquiétant et de menaçant pour moi.

—Mais, encore une fois, j'étais absurde et je calomniais le baron.

—Car je le connais ! . . . il suffit qu'il ait dit à sa fille : "Tu seras comtesse de Guérande !" pour que rien au monde ne puisse le faire changer de résolution.

—Oui, oui, je puis être tranquille, parfaitement tranquille, car tout s'expliquera, tout s'éclaircira. . . .

—Mais en attendant, revenons à toi, mon bon, ajouta de Guérande en se campant en face du marquis, revenons à toi qui, certainement, n'est plus le même et que je ne reconnais plus. . . .

—Oh ! tu me reconnaitras bien moins encore tout à l'heure, interrompit vivement de Prades avec un accent si singulier, que le comte le regarda, de plus en plus surpris. Car maintenant que tu viens de me raconter ton voyage à Morgoff, il faut bien qu'à mon tour je t'apprenne ce qui s'est passé ici. . . .

—Oh ! ce qui s'est passé, dit vivement de Guérande, tu me permettras de te dire que je crois le savoir aussi bien que toi. . . .

—Parbleu ! il s'est passé ce que nous avions prévu, c'est qu'en ne revoyant plus sa fille, Clotilde, dont les soupçons ne pouvaient manquer de se porter sur toi ; Clotilde, qui ne pouvait accuser que toi, est venue te faire une scène et que tu es encore sous le coup de cette scène-là. . . .

—Enfin, ce qui s'est passé, c'est qu'elle t'a fait des menaces, et que ces menaces t'effraient. . . n'est-ce pas que c'est ça ? . . .

Et, dédaigneusement, le comte de Guérande haussa légèrement les épaules.

Mais de Prades, très froidement :

—Veux-tu me laisser parler ? dit-il.

—Certes ! . . . oui, marre ! . . . oui, je t'écoute ! . . .

Puis, revenant s'asseoir en face du marquis, de Guérande croisa les bras ; puis, toujours avec son sourire ironique, ajouta :

—Et je t'écoute d'autant plus volontiers que tu m'intrigues de plus en plus et que je ne suis pas fâché de savoir ce qui a pu se passer de si terrible, que je te retrouve changé à ce point. . . C'est, sans doute, quelque effrayante histoire ?

—Tu vas en juger toi-même. . . .

—Diable, ricana encore le comte, avec quel accent dramatique tu dis cela ! . . . Parle vite alors ?

Il y eut quelques secondes de silence, puis la voix un peu sourde :

—Tu sais combien, au moment de ton départ d'ici avec la petite Suzanne. . . au moment où tu l'emportais endormie au château de Morgoff, tu sais combien j'étais fébrile et nerveux en songeant à l'acte audacieux, à l'acte criminel que nous allions commettre. . . .

—Criminel ! s'écria de Guérande. Ne te sers donc pas de ces expressions-là !

—Mais après ton départ, et quand je fus seul ici, ce fut bien encore autre chose ! . . .

—Il m'était impossible de tenir en place, impossible de ne pas avoir constamment devant les yeux la figure si pâle, la figure si saisissante de cette enfant. . . .

—Il y avait même des moments où j'étais sur le point de courir après toi pour la ramener à Fontenay et la rendre à sa mère. . . Mais cette pensée-là ne durait qu'une seconde, car aussitôt, j'avais encore l'éblouissement des millions de Clotilde, l'éblouissement de cette immense fortune que je convoitais.

—Et je me raidissais. . . Et je me disais : "Quoi qu'il arrive, il est trop tard maintenant pour reculer. . . trop tard maintenant pour ne pas aller jusqu'au bout. . ."

—En effet.

J'étais resté longtemps à me promener dans le jardin ; puis, comme chaque fois que je repassais près de la petite charmille où Suzanne s'était assise, je ne pouvais m'empêcher de tressaillir, en pensant à l'odieuse guet-apens que nous avions tendu à cette jeune

enfant, qui était venue vers moi avec tant d'abandon et de confiance, j'avais fini par remonter ici...

— Et toujours j'allais, toujours je venais, ma pensée continuant de te suivre, c'est-à-dire de suivre Suzanne...

— Et j'étais si profondément absorbé que je ne me rendais même pas compte du temps qui passait, des heures qui s'écoulaient, quand, en jetant machinalement un coup d'œil sur la pendule, je ne pus retenir un mouvement de surprise.

— Car, il était déjà fort tard... le milieu de la nuit...

— Tu devais être à présent bien loin de Fontenay, et je te voyais rouler avec une rapidité vertigineuse vers le château de Morgoff... vers cette sombre demeure où, bientôt, se réveillerait pleine de peur et d'épouvante cette enfant dont nous avions fait notre otage... cette enfant dont nous avions fait notre victime...

Le comte de Guérande venait brusquement de se redresser.

— Mais dis donc, est-ce toi qui parles ! s'écria-t-il, de plus en plus surpris.

— Tais-toi !... Laisse-moi continuer...

— Es-tu devenu fou ?... Que signifie ce langage ?

— Puis, tout à coup, poursuivit le marquis sans répondre, ce fut l'image de Clotilde qui se dressa devant moi... Elle devait connaître maintenant la disparition, l'enlèvement de sa fille... Que se passait-il chez le comte de Belleruche ?... Où la pauvre femme, folle de douleur et de désespoir, courait-elle à cette heure ?...

— Et, soudain, je sens un frisson de peur... oui, de peur, je ne m'en cache pas !...

— Mon pauvre de Prades !

— Car, en effet, sur qui ses soupçons se seraient-ils portés, sinon sur moi ?... D'un instant à l'autre, j'allais donc la voir venir... la voir surgir... Je m'étonnais même qu'elle ne fût pas encore là...

— Et que lui dirais-je, que lui répondrais-je quand elle me crierait : " Misérable, qu'as-tu fait de Suzanne ?... Misérable, c'est toi qui m'as volé mon enfant ! "

— Pardon ! interrompit sèchement de Guérande. Mais ne t'avais-je pas stylé ?... Mais ne t'avais-je pas dit ce qu'il fallait lui répondre ?

— Attends ! attends ! fit vivement de Prades en lui imposant silence. J'étais donc sous le coup de cette peur dont je viens de te parler... sous le coup de cette peur terrible, quand, tout à coup, je devins plus livide qu'un mort.

— Au dehors, une voix furieuse, une voix déchirante venait de se faire entendre.

— C'était elle !... Oui, c'était elle qui, tout en criant, essayait d'ébranler la grille du jardin...

— Et ses cris étaient si perçants que déjà, dans les maisons voisines, des fenêtres s'ouvraient... des gens s'amentaient... Il m'était donc impossible de gagner du temps... impossible de ne pas lui ouvrir...

— D'abord !... Et puis pourquoi ne l'aurais-tu pas reçue ? fit vivement le comte. Ne t'avais-je pas donné le conseil de vider la question tout de suite ?... Ne t'avais-je pas dit que le meilleur était de ne pas attendre et de lui avouer carrément la chose, et de lui dire carrément : " Si tu veux ta fille, épouse-moi ? "

— Mais je suis bien sûr que tu n'en as pas eu le courage !

— C'est ce qui te trompe...

— Ah ! bravo !... Et alors ?

— Attends donc !... En la voyant bondir sur moi, les yeux étincelants et toute frémissante de colère, j'ai d'abord hésité, d'abord balbutié, c'est vrai... Puis, brusquement, l'avoué fini par s'échapper de mes lèvres, brusquement, j'ai fini par lui dire la vérité, toute la vérité...

— A la bonne heure !

— Eh bien, oui, lui ai-je crié, c'est moi qui t'ai volé Suzanne !... Je te l'ai volée parce que tu me repoussais... parce qu'il me faut ta fortune... parce que je veux te forcer à devenir marquise de Prades !

— Très bien !... Voilà qui était carré !... Et alors des anathèmes, des malédictions, des menaces !... Oh ! je vois cela d'ici...

— Mais ce que je t'ai déjà dit, je te le répète encore : " Laisse-la faire !... nous l'attendons !... "

— L'essentiel, c'est que la situation soit très clairement, très nettement définie... Et patience !... Quand Clotilde verra que ses menaces n'ont pas abouti... quand elle verra que, pour t'accuser, elle n'a d'autre preuve contre toi que ton aveu qui n'a pas eu de témoin et que tu peux rétracter quand bon te semblera, oui, quand Clotilde verra qu'elle n'a plus qu'à se rendre, elle se rendra...

— Oui, c'est moi... c'est de Guérande qui te le dit !...

Et comme il venait de s'apercevoir que de Prades restait tout pensif et le front de plus en plus sombre.

— Eh bien, tu n'as pas l'air de m'écouter, reprit le comte. A quoi songes-tu encore ?

— A ce qui s'est passé ensuite, répondit le marquis, à ce qui s'est passé le lendemain...

— Eh bien, dis !... Voyons !

— Après le départ de Clotilde, je croyais, je me figurais qu'elle

allait revenir... toujours je croyais l'entendre ébranler encore la grille et jeter, pleine de folie, ses cris de fureur et de désespoir...

— Aussi, dès le matin, pris-je la résolution d'aller passer la journée à Paris, avec l'intention bien arrêtée de tout faire pour tâcher d'oublier... Mais quand, à moitié ivre, je revins à Fontenay, je pus constater que je n'avais réussi qu'à me donner seulement un peu plus de fièvre, un peu plus d'énervement.

— C'était encore très tard, une heure indue... Cependant avant de me mettre au lit, je voulus jeter un coup d'œil sur mon courrier, et j'étais là, à cette table, fouillant parmi le tas de lettres qui m'étaient arrivées, quand il y en eut une qui me laissa tout saisi...

— Une lettre du Parquet ?

— Non.

— De Clotilde ?

— Non plus.

— Alors de qui ?

— Du comte de Belleruche.

— Du comte de Belleruche ?

— Oui, le comte m'écrivait pour me dire que, dans une circonstance des plus graves, il serait très heureux si je voulais bien consentir à lui rendre un service qu'il ne voulait solliciter de nul autre.

— Et il ajoutait qu'il m'attendrait chez lui entre dix et onze heures du matin...

— Ah ! je comprends, s'écria de Guérande, avec un léger tressaillement, cette lettre n'était qu'un prétexte... Clotilde avait parlé et c'était lui maintenant que tu allais trouver en face de toi... Oui, ça se corsait !...

— Non, ce n'était pas ça... Non, jamais tu ne devinerais ce que j'allais apprendre chez le comte !...

— Quoi donc ?

— Ecoute bien ! car c'est ici que commence cette effrayante histoire dont tu parlais tout à l'heure si ironiquement.

— Qu'est-ce donc ?... Tu deviens plus pâle encore !

— Ecoute, te dis-je écoute !

Puis, après un nouveau silence, très lentement et la voix, malgré lui, toute tremblante :

— Après avoir lu et relu, je ne sais combien de fois, la lettre de M. de Belleruche, reprit le marquis, cette lettre qui non seulement me remplissait de surprise, mais encore qui m'effrayait un peu, car j'avais eu la même pensée que toi... la même pensée que cette lettre n'était qu'un prétexte — je m'étais étendu sur ce canapé, la tête brûlante, éreinté...

— D'abord, ma pensée flotta, me montrant encore dans une espèce de brouillard la pâle figure de la petite Suzanne... le visage terrible et désespéré de sa mère...

— Puis, enfin, sans m'en apercevoir, ja m'endormis...

— Mais quel sommeil !

Jamais je n'avais eu d'aussi effrayantes visions... d'aussi épouvantables cauchemars !...

— Et comme je venais de me réveiller en sursaut, la poitrine oppressée, le front inondé de sueur, l'œil hagard, tout à coup le son d'une cloche m'arriva... un son très lent et très sourd... un son qui ressemblait à un gémissement et à un sanglot...

— C'était le glas des morts...

— Le glas des morts !

— Oui, le glas, le lugubre... glas funèbre... un glas qui, je ne sais pourquoi, ne m'avait jamais paru si sinistre et dont chaque coup me résonnait au cœur !...

— Tu pensais à Clotilde ! s'écria de Guérande en devenant pâle à son tour. Tu pensais à cette maladie de cœur dont tu m'as parlé... à cette maladie qui, d'un moment à l'autre, pouvait le foudroyer, l'emporter !... Et c'est vrai !... c'était elle qui était morte !...

— Écoute-moi toujours ! dit vivement de Prades. Douc ce glas sonnait, sonnait toujours, et il m'avait rendu les idées encore plus sombres, encore plus noires, quand je me suis mis en route pour me rendre au rendez-vous que M. de Belleruche m'avait fixé dans sa lettre.

— Et comme j'arrivais devant la villa du comte... comme je venais d'en franchir la grille, je me sentis soudain devenir tout lâche, tout tremblant, car je venais de repenser à Clotilde... à Clotilde qui, d'une seconde à l'autre, pouvait peut-être surgir devant moi.

— Je m'étais bien dit d'abord que si nous nous rencontrions chez M. de Belleruche, elle n'oserait pas parler, et qu'elle comprendrait que son intérêt était de se taire si elle conservait encore l'espoir de m'apitoyer, l'espoir que je finirais par me rendre à ses prières... Mais tout ce beau raisonnement que je m'étais tenu pour me rassurer, maintenant ne me rassurait plus.

— Pourtant j'avais donc, tout tremblant, comme je viens de te le dire, et jetant autour de moi, à chaque pas que je faisais, des regards effarés et inquiets, quand Pierre, l'un des deux domestiques de M. de Belleruche, vint tout à coup à ma rencontre...

— M. le comte attend monsieur le marquis, me dit-il.

— Et il se mit à marcher devant moi.

“Cet homme avait un air si grave et sa voix était si sourde que j'en avais été frappé.

“Mais je ne m'arrêtai pas trop longtemps à cette remarque, et comme il pressait le pas, je me mis à mon tour à marcher rapidement derrière lui. . . .

“Puis, enfin, ouvrant la porte qui donnait sur le parc, Pierre me poussa doucement, on me disant avec un accent qui me parut encore plus singulier :

—Entrez, monsieur. . . .”

“Et j'entrai. . . .

“Mais alors. . . .

—Quoi donc ? s'écria de Guérande en s'apercevant que le marquis venait d'avoir comme un frisson.

—Mais alors je ne pus faire un pas de plus ! dit vivement de Prades. Mais alors, je demeurai cloué au sol. . . . tandis que je me sentais plein de saisissement et d'épouvante ?

“Car sais-tu ce que je venais de voir ? . . . Car sais-tu quel spectacle terrifiant j'avais sous les yeux ?

“Oh ! non, moi seul sais. . . moi seul pourrais dire ce que j'ai éprouvé alors

“Mais écoute ! . . . écoute ! . . . J'en tremble. . . J'en frémis encore ! . . .

De Prades, à son tour, venait de se lever très brusquement, et, tout bête, il s'était mis à arpenter la chambre d'un pas chancelant.

—Oh ! j'ai éprouvé dans ma vie bien des émotions, reprit-il au bout d'un instant, la voix rauque, bien des émotions dont je garde encore le souvenir. . . Mais jamais, non, jamais, — tu entends bien, de Guérande ! — jamais je n'en avais connu une qui pouvait être comparée à celle-là. . . .

Du plein jour, de la pleine lumière, du grand air d'où je sortais, je venais de pénétrer soudain, sans m'y attendre et sans que rien ait pu me prévenir, dans une chambre où la mort régnait. . . dans une chambre où il n'y avait plus d'autre clarté qu'une clarté sépulcrale. . . que la funèbre clarté que deux cierges y jetaient. . . .

“Et d'un seul regard, d'un seul coup d'œil, j'avais déjà tout vu. . . . Oui, tout vu !

“A ma gauche, un lit se dressait. . . et, sur ce lit, un fantôme m'était apparu. . . un fantôme que des mains amies, que des mains pieuses avaient à demi enseveli sous des fleurs. . . .

“Et ce fantôme, ce spectre, c'était elle ! . . . c'était Clotilde !

—Clotilde !

—C'était Clotilde ! C'était cette femme qui m'avait aimé de tout son cœur et de toute son âme. . . cette femme qui avait eu foi en mes serments, qui m'avait donné toute sa tendresse et qui n'avait trouvé en moi que le plus digne et le plus misérable des hommes.

“Oui, c'était elle ! . . . c'était Clotilde !

—Clotilde ! répéta de Guérande, qui se trouvait debout d'un bond.

—Plus blanche qu'un lis, ses mains raidies croisées sur sa poitrine, je la voyais là, rigide et glacée. . . je la voyais là, n'attendant plus que le moment où les porteurs de Fontenay viendraient la prendre pour la coucher dans le dernier lit, où elle devait dormir son dernier sommeil. . . pour la coucher dans son cercueil !

“Et cette apparition venait de m'être remplie d'épouvante, quand, en face de moi, j'aperçus enfin le comte de Belleruche.

“Debout dans l'ombre, les bras croisés, sa taille imposante semblait plus imposante encore, son regard restait fixé sur moi avec une si étrange expression que je sentis mon trouble augmenter encore.

“Et alors, après m'avoir montré d'un geste accablé, d'un geste plein de douleur, Clotilde. . . cette amie qu'il avait eu la surprise et le malheur de perdre si brusquement, si soudainement, il se mit à me parler longuement d'elle. . . à me raconter longuement sa vie, son passé, toute son histoire. . . .

“Toute son histoire ! . . . Mais c'était la mienne qu'il me racontait ! Mais c'était toutes mes faussetés, tous mes mensonges, toutes mes hypocrisies, toutes mes lâchetés qu'il étalait sous mes yeux ! Mais quand, tout tremblant de colère ; quand, avec des accents pleins d'indignation, il parlait du père de Suzanne. . . quand, dans un geste de juge, dans un geste d'accusateur, il me montrait le cadavre de Clotilde, je sentais bien que, tout en me parlant d'un autre, c'était moi qu'il flétrissait. . . c'était moi que son mépris souffletait !

—Toi ?

—Oui, c'était moi ! . . . Oh ! il m'était impossible de m'y tromper ! Et cependant Clotilde n'a pas parlé, j'en suis sûr. . . Et cependant, ce n'est pas par elle qu'il a pu apprendre que j'étais le père de Suzanne. . . .

—Pourtant. . . .

—Non, non, ce n'est pas elle. . . je te répète que j'en suis sûr. . . .

—Mais alors comment a-t-il pu le savoir ? Tu conviendras que c'est bien étrange !

—Oui, c'est très étrange, mais tu penses bien que, quel que fût mon étonnement, j'étais trop ému pour tâcher d'éclaircir ce mystère.

“Ma seule pensée, tandis qu'il me parlait, c'était de faire bonne contenance et de ne pas me trahir. . . c'était de paraître très calme,

quand je sentais un trouble de plus en plus violent s'emparer de moi. . . c'était, enfin, s'il n'avait que des soupçons, de faire en sorte de ne pas fortifier ces soupçons par mon attitude. . . .

“Car son regard ne me quittait pas. . . car son regard semblait toujours vouloir me fouiller jusqu'au fond du cœur, jusqu'au fond de l'âme. . . .

—Mais enfin, demanda de Guérande, que te voulait-il ? . . . Pourquoi t'avait-il écrit cette lettre ?

—J'allais te le dire. . . .

—Oui, pourquoi ?

—Mais, cela, tu ne le devinerais jamais. . . .

—De quoi s'agissait-il donc ?

—D'elle encore. . . .

—De Clotilde ?

—Oui. . . le comte avait besoin d'un témoin pour la déclaration de décès.

—Et il s'adressait à toi ! s'écria de Guérande.

—Oui, à moi par qui Clotilde était morte ! . . à moi par qui Clotilde avait été tuée ! . . Aussi tu vois d'ici mon effarement en apprenant quel rôle étrange il voulait me faire jouer !

—En effet. Mais cependant, dit de Guérande, cela aurait dû te rassurer. . . cela aurait dû te donner l'idée que tu avais peut-être mal interprété l'attitude de M. de Belleruche vis-à-vis de toi. . . Car enfin s'il eût connu ton passé, s'il eût connu ton histoire, comment aurait-il pu avoir la pensée de te faire jouer un pareil rôle ?

—C'est ce que je m'étais dit pendant quelques secondes. . . .

—Il me semble que c'est clair !

—Mais depuis, j'ai réfléchi, depuis je suis arrivé à cette conviction que cette lettre n'était qu'un prétexte, et que si le comte s'était adressé à moi, quand il pouvait s'adresser à tant d'autres, c'est qu'il voulait surtout m'attirer chez lui, me mettre en présence du cadavre de Clotilde, me confronter avec elle, tâcher enfin de m'arracher un cri ou un geste qui me trahisse et qui lui dise : “Tu ne te trompais pas, cet homme est bien le père de la petite Suzanne !”

“Et de là les mots terribles, les mots sanglants que, tout en ayant l'air de parler d'un autre, il m'a jetés à la face.

“Il pensait que je bondirais sous l'outrage et que, s'il n'avait que des doutes, il aurait enfin des preuves qui lui permettraient de se dresser en face de moi comme le vengeur de Clotilde et de Suzanne. . . .

“Et ces preuves, il a bien failli les avoir quelques instants plus tard !

—Ah !

—Car tout ce que je viens de te dire n'est rien encore, reprit vivement de Prades en passant les mains sur son visage. Car une autre surprise m'était réservée, et celle-là si tragique, si terrifiante, si impossible, que je serais presque tenté de croire que j'ai rêvé. . . .

—Quelle surprise ?

—Quelle surprise ? . . Eh bien, écoute. . . écoute encore, et dis-moi si cette scène-là. . . si cette scène qui ne s'effacera jamais de ma mémoire et que je vais te raconter dans ses moindres détails, n'était pas à rendre fou !

Puis, après un silence, et très sourdement :

—Je n'ai pas besoin de te dire que dans cette chambre lugubre, que dans cette chambre sinistre, l'air de plus en plus me manquait. . . .

“La vue aussi de Clotilde, dont la lueur des cierges éclairait en plein le visage, me remplissait d'une épouvante que non seulement je n'aurais pu dompter, que non seulement je n'aurais pu vaincre, mais qui encore augmentait, grandissait de seconde en seconde. . . .

“Aussi venais-je de faire un mouvement pour sortir, pensant que M. de Belleruche me suivrait, puisque nous devions nous rendre à la mairie de Fontenay, quand, d'un geste rapide, il m'arrêta.

—“Marquis !” me dit-il.

“Et il me montrait Clotilde. . . Clotilde que j'aurais voulu faire. . . Clotilde que j'aurais voulu ne plus voir. . . .

“Puis, baissant la voix :

—“Les morts ne vous effraient pas, je pense ? reprit-il. Oh ! ello surtout ! . . . Comme son beau visage est resté calme. . . comme il a gardé toute sa douceur !”

“Et comme, malgré moi, je continuais à demeurer immobile vers la porte :

—“Approchez-vous, reprit-il encore. Regardez. . . .”

“Et comme il m'était impossible de ne pas obéir, j'avancai de quelques pas.

—“Dirait-on qu'elle est morte ? continua-t-il, tandis que sa voix de plus en plus sourde tremblait d'émotion. Et ses yeux qui sont restés si largement ouverts. . . ce regard qui semble voir encore et qui toujours nous suit !”

“Et c'était vrai. . . Le regard étrange de Clotilde morte n'avait pas été mon moindre effroi, et toutes les fois que je l'avais rencontré, je n'avais pu m'empêcher de tressaillir. . . .

—“Et tenez, tenez, ajouta-t-il plus vivement, ne croirait-on pas qu'en ce moment il se pose sur vous. . . sur vous surtout !”

“Et, tout en disant ces mots, M. de Belleruche venait de me pousser doucement devant elle.

— Oh ! c'est étrange ! s'écria-t-il. Oui, l'on jurerait que c'est vous qu'elle regarde... Voyez !... Voyez !... »

« Et la main du comte s'abattant vivement sur moi me forçait à me rapprocher davantage encore. »

« En effet, — était-ce une hallucination ? — mais il me semblait que le regard vitreux, que le regard plein d'ombre de Clotilde se tournait de mon côté et semblait me chercher. »

« — Je suis fou ! pensai-je. C'est la peur qui m'égaré !... »

« Et comme M. de Belleruche insistait encore, comme il venait encore de me crier : « Voyez !... Voyez !... » »

« — C'est le reflet des cierges, répondis-je en pouvant à peine parler, tandis que je sentais mes jambes trembler et mon front s'inonder d'une sueur froide. Oui, voilà, monsieur le comte, ce qui donne une apparence de vie à ce regard éteint... »

« — Sans doute, » répondit doucement M. de Belleruche. »

« Puis, comme ses yeux ne se détournèrent plus de Clotilde, tout à coup il se redressa : »

« — Mais regardez !... regardez encore !... s'écria-t-il saisi, tout frémissant. Ce regard semble vivre !... Ce regard vous fixe !... Il ne vous quitte plus !... Oh ! je n'ai jamais rien vu d'aussi saisissant... jamais rien vu d'aussi tragique !... »

« Mais il n'avait pas achevé qu'un cri d'effroi, qu'un cri d'épouvante s'échappait de ma poitrine... »

« Car la main de Clotilde venait de saisir sa main ! »

« — De Prades ! s'écria de Guérande. Est-ce vrai ?... N'es-tu pas fou ? »

« — Non, non, te dis-je !... Et je sens encore son étreinte... son étreinte inouïe... son étreinte dont il m'était impossible de me dégager ! »

« — Tu as vu cela ! »

« — Oui, je l'ai vu ! répondit de Prades encore tout frissonnant à ce souvenir... Oui, celle que tous avaient crue morte se réveillait, resuscitait, sortait enfin de son sommeil léthargique !... »

« — Oui, celle pour qui le glas sonnait... celle dont les fossoyeurs étaient en train de creuser la tombe... ce spectre, ce fantôme qui m'était apparu venait lentement de se soulever et de se redresser. »

« Et tandis que sa main glacée continuait de serrer la mienne dans une étreinte invincible, tandis que je faisais de vains efforts pour me dégager, tandis qu'enfin, de plus en plus effrayé, de plus en plus épouvanté, je ne me sentais plus une goutte de sang dans les veines, son regard de feu se fixait sur moi... »

« — Oh ! je suis fou !... je suis fou !... Les morts ne reviennent pas ! » me disais-je, claquant des dents. »

« Et perdu, le cerveau plein de vertige, j'essayais encore, j'essayais toujours de me dégager, de m'arracher à cette horrible étreinte, qui, en effet, me rendait fou de terreur. »

« Mais, maintenant je sentais les ongles de Clotilde m'entrer dans la chair ! »

« Mais, penchée sur moi, penchée de si près que je sentais son souffle brûlant me passer sur la face, elle me regardait, l'œil de plus en plus étincelant, l'œil de plus en plus terrible. »

« Et, soudain : »

« — Toi !... Toi ! cria-t-elle avec un accent qui me fit frémir. Ah ! bandit, qu'as-tu fait de ma fille !... Qu'as-tu fait de mon enfant !... »

« Puis, me lâchant enfin, elle se retourna d'un bond... »

« Elle cherchait autour d'elle ; puis, dans un cri déchirant : »

« — Suzanne !... Suzanne ! » appela-t-elle. »

« Mais comme Suzanne ne lui répondait pas, comme elle venait de s'apercevoir que la chambre était vide, brisée, anéantie, elle retomba lourdement sur le lit, le visage caché dans ses mains et la gorge pleine de sanglots. »

« Je cherchai des yeux M. de Belleruche. »

« Je m'écriai : »

« — Sa fille !... C'est à moi qu'elle demande sa fille ! La pauvre femme est devenue folle !... »

« Mais le comte n'était plus là... »

« — Déjà, il s'était élancé au dehors... déjà, comme je l'ai su plus tard, il courait chercher le directeur de la maison de santé... il courait chercher le docteur Laval... »

« Je n'osais plus bouger. »

« Immobile et tout frissonnant, je me demandais ce que je devais faire... si je devais fuir ou rester... Et j'étais de plus en plus indécis, de plus en plus hésitant, quand, de nouveau, la voix de Clotilde s'éleva : »

« — Fernand ! » fit-elle. »

« — Oui, elle venait de m'appeler par mon nom ! Oui, elle venait de m'appeler encore comme elle m'appelait jadis... comme elle m'appelait du temps où elle pouvait croire que je l'aimais ! »

« Et sa voix avait tant de douceur que je tressaillais. »

« Et son visage, son pâle visage où la mort semblait encore empreinte exprimait une telle douleur, que je sentis une immense pitié m'envahir... »

« — Oh ! oui, je te l'assure, j'aurais été moins ému et moins troublé si, au lieu de me supplier comme elle me suppliait maintenant ; si, au lieu des lourds sanglots qui s'échappaient de sa gorge, elle m'avait encore crié des menaces, jeté encore des insultes !... »

« — Mais, les yeux baignés de larmes, les mains tremblantes, en proie à une douleur et à un désespoir dont je ne pouvais m'empêcher d'être effrayé, elle n'avait plus que des prières, que des supplications. »

« — Aie pitié de moi !... Fais-moi grâce !... Songe combien j'ai souffert et combien je suis malheureuse ! » murmurait-elle. »

« Et de plus en plus humble, de plus en plus implorante, elle me suppliait aussi de faire grâce à Suzanne... de faire grâce à sa fille... »

« — Rends-la-moi !... Je n'ai qu'elle au monde !... Oh ! tu vois bien que je puis en mourir !... »

« Et cette femme que j'avais vue en face de moi si fière, si haughty, si résolue, n'avait plus que des plaintes et des gémissements... »

« Un sourire atroce venait d'éclairer le sombre visage du comte de Guérande. »

« — Je m'y attendais ! fit-il. »

« — Oui !... Mais alors, faut-il te le dire ?... Vas-tu le croire ?... »

« A la vue de cette femme ainsi torturée, ainsi martyrisée par moi, je ne sais ce que j'éprouvai, ce que je ressentis tout à coup... je ne sais quelle honte et quel remords s'emparèrent de moi, mais, subitement, je ne fus plus le même homme, ou plutôt le même lâche, le même misérable !... »

« — De Prades ! »

« — Oui, c'est vrai !... Oui, je te le jure !... Oui, ce fut comme une soudaine lumière qui éclaira ma conscience jusqu'alors si sombre, jusqu'alors si pleine de ténèbres... »

« Et alors ces mots : honneur, loyauté, devoir... ces mots que je n'avais jamais compris, subitement aussi prirent pour moi un sens... Très pâle, de Guérande ricanait. »

« Mais, sans avoir l'air de s'en apercevoir : »

« — Et alors, continua plus vivement le marquis, comme elle me suppliait, comme elle m'implorait encore, à mon tour je lui jetai, je lui criai son nom : »

« — Clotilde !... Clotilde ! »

« — Puis, plus vaincu qu'elle, écrasé de repentir, écrasé de remords, je tombai à ses pieds... »

« — Oh ! tu mens !... tu me fais poser ! s'écria le comte, livide. »

« — Et en ce moment-là, je te jure bien aussi que je ne pensais plus à sa fortune, que je ne pensais plus à ses millions. Mais toujours agenouillé devant elle... mais toujours serrant dans mes mains brûlantes de fièvre ses mains glacées par le froid de la mort, à mon tour je l'implorais, à mon tour je la suppliais : »

« — Pardonne-moi, pauvre femme !... Pardonne-moi, car je ne suis qu'un misérable ! » lui criais-je. »

« Et c'était elle, la victime, qui s'attendrissait sur moi, son bourreau !... Et c'était elle qui voulait me faire taire en me disant qu'elle avait tout oublié !... »

« Oublier !... Elle le pouvait peut-être... Oui, par un excès de générosité, elle pouvait peut-être, elle qui n'avait rien à se reprocher, effacer de sa mémoire ce si triste et si lamentable passé... »

« — Mais moi, de Guérande, moi je ne le pouvais pas, je ne le pouvais plus !... Mais tout me rappelait, au contraire, combien j'avais été lâche envers elle et envers notre enfant... envers cette pauvre enfant qu'elle pleurait et que je venais de jurer de lui rendre... »

« De Guérande s'était brusquement redressé, l'œil chargé d'éclairs. »

« — Est-ce vrai ? s'écria-t-il. »

« — Oui, c'est vrai !... Oui, tout ce que je te dis est vrai ! répondit avec force le marquis de Prades. »

« — Tu lui as fait ce serment-là ! »

« — Oui, je lui ai fait ce serment-là... ce serment que je tiendrai ! Oui, déjà Suzanne lui serait rendue si elle n'était si loin de Paris... si elle n'était là-bas, la pauvre petite, enterrée toute vivante au château de Morgoff... c'est-à-dire, comme tu le disais toi-même, là-bas, dans ce pays perdu, là-bas, au bout du monde !... »

« Les dents serrées, si saisi qu'il n'aurait pu prononcer une parole, l'ancien fiancé d'Adrienne, l'œil de plus en plus noir, de plus en plus mauvais, regardait à présent son complice comme on regarde un ennemi. »

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

LE FLÉAU DES LAPINS

Il y a une trentaine d'années environ, un colon de la province de Victoria, M. Austin, lâcha quelques couples de lapins sur ses terres, en vue de doter l'Australie d'un nouveau gibier. Présent funeste dont il devait être la première victime !

Dix ans ne s'étaient pas écoulés que les nouveaux hôtes avaient pullulé au point de compromettre la prospérité de toute la contrée.

Le prétendu bienfait s'était transformé en une calamité si redoutable qu'on ne le désigna plus que sous le nom de *rabbit pest*, le fléau des lapins.

On aura une idée des ravages que peuvent occasionner ces petits rongeurs bien endantés, doués d'un appétit sans cesse aiguë par l'exercice et le grand air, quand on saura qu'un seul ménage de lapins peut, en quatre années, donner naissance à plus d'un million de descendants, enfants, petits enfants, arrière-petits-enfants !

Or, les lapins introduits en Australie se trouvèrent là en pays conquis ; jouissant dans les vastes solitudes d'un asile paisible, à portée d'une pâture abondante, ils se multiplièrent avec une rapidité effroyable. Bientôt ils s'appellèrent légions, et rien ne fut à l'abri de leurs déprédations : prairies, champs cultivés, vergers, moissons, tout y passa. L'exploitation agricole devint de plus en plus difficile et, dans certains districts, elle fut absolument impossible.

Dans telle région, où l'on élevait 700 000 moutons, on ne trouva plus de nourriture que pour 100 000, ce qui se chiffre par une perte de 19 millions de francs. La localité de *Bruin Station* qui, en 1876, nourrissait 96 000 moutons, donnant un revenu de 125 000 francs, n'en pouvait plus nourrir que 10 000 trois ans après. Elle est aujourd'hui complètement abandonnée. Ailleurs la production fut réduite dans les mêmes proportions, et le revenu annuel tomba de 36 000 à 4 000 francs.

Enfin, l'on constate que de 1878 à 1881, c'est-à-dire en trois années seulement, plus de 200 000 hectares de terres destinées au parcours des moutons avaient été envahies par les lapins, ce qui occasionne un déficit de 12 500 000 francs pour la colonie.

Il ne faut pas croire qu'il y ait eu de la part des colons incurie ni découragement en présence de pareils ravages. Ils ont tenté tous les efforts pour arrêter ou amoindrir les effets de l'invasion, mais ils ont été débordés.

Les diverses colonies australiennes ont fait de grands sacrifices d'argent, soit pour payer des chasseurs qui font des battues, soit en frais de clôtures pour défendre les propriétés et protéger les moutons. Aux 400 000 francs dépensés par les efforts privés, il convient d'ajouter la somme de 600 000 francs votée par le gouvernement de Victoria pour lutter contre les infimes ennemis qui cernent et affament le pays. Voilà donc déjà, pour premiers frais de guerre, un million de francs déboursés contre les chétifs envahisseurs.

Une loi récente oblige les propriétaires à employer tous les moyens à leur disposition pour détruire les lapins qui vivent à leurs dépens. A la troisième infraction, le gouvernement ordonne des battues à leurs frais. Ceux qui ne peuvent faire face à une telle dépense, prennent le parti d'abandonner leurs terres, et l'on n'en sera pas surpris en apprenant qu'une ferme de 4 000 hectares doit entretenir une troupe d'au moins cent chasseurs.

Rien n'a donc été négligé pour arrêter les lapins dans leur œuvre de destruction. On s'est adressé à la science, aux découvertes nouvelles. Tous les grands savants appelés en consultation ont offert leur remède. Notre illustre Pasteur a proposé une méthode qui consiste à donner aux lapins des aliments empoisonnés par le microbe du choléra des poules. L'inoculation réussit parfaitement sur les individus atteints, mais la maladie ne se propage pas avec le caractère épidémique qu'on avait espéré.

L'avoine et le blé phosphorés, l'arsenic mêlé à du son, le bisulfure de carbone, sont encore, parmi les moyens mis en œuvre, ceux qui paraissent donner les meilleurs résultats. Maheureusement, tant qu'il y a de l'herbe dans les plaines ou sur les collines, les lapins passent avec un dédain superbe à côté des grains empoisonnés qu'on leur distribue d'une main prodigue. Ce n'est que l'hiver que la faim les oblige, faute de mieux, à se rejeter sur cette pâture traîtresse, et seulement alors une multitude de leurs cadavres jonchent le sol.

Si la profession de squatter devient ruineuse, en revanche le métier de chasseurs de lapins est très rémunérateur. Afin d'encourager le zèle de ces industriels on leur alloue une prime de 0 fr. 25 par peau de lapin ou par paire d'oreilles. Or, un homme actif, habile à poser ses pièges, peut, sans fatigue, gagner largement ses 800 francs par mois : la colonie de Victoria paye ainsi chaque année pour 625 000 fr. de primes aux chasseurs opérant sur les seules terres de la Couronne, ce qui représente une destruction de 2 500 000 lapins ! Ces chiffres sont éloquentes.

Dans le but de protéger les terres non encore envahies, on établit des clôtures en fil de fer. Le gouvernement fait en ce moment poser une de ces clôtures qui aura 1300 kilomètres de longueur pour isoler la Nouvelle-Galles du Sud du Queensland, et déjà l'on doute de l'efficacité de ces immenses clôtures que les rongeurs parviennent souvent à franchir.

Les squatters de la Nouvelle-Zélande ne sont pas moins éprouvés que leurs confrères d'Australie. La *rabbit-pest* sévit chez eux avec la même intensité. Sur un ensemble de 250 000 moutons, répartis en 1882 dans les pâturages qui entourent le lac Diamant, il n'en reste plus aujourd'hui que 15 000.

Devant l'impossibilité de chasser le lapin de son pays de conquête, M. Watson avait songé à lui apposer un de ses ennemis jurés, en introduisant en Australie le putois d'Amérique. Tout aussitôt, un spéculateur anglais s'emparant de l'idée, commença à la mettre en pratique. Il offre une prime de 6 francs pour chaque belette ou hermine vivante qu'on lui apporte, et quand il a réuni un nombre suffisant de ces carnassiers, il en

fait une cargaison. Ces singuliers passagers, à qui l'on donne, en guise de cabine, une cage métallique aux parois solides sont embarqués à destination de la Nouvelle-Zélande, où leur propriétaire les livre, moyennant finance, au gouvernement de la colonie. Pour rentrer dans ses débours, l'importateur doit compter : 1^o le prix de son voyage aller et retour, 2^o le prix d'achat des petits carnassiers, celui des milliers de pigeons vivants, destinés à leur menu de bord, et 3^o enfin le prix du grain qui doit nourrir les pigeons, 4^o nourriture des belettes. Faisons des vœux pour que ce nouveau remède ne soit pas un nouveau mal.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande, dévorées par les lapins, ont cherché à tirer parti du terrible fléau et à le faire tourner au profit de leur commerce. Elles expédient annuellement à Londres 100 millions de peaux de lapins, qui viennent s'ajouter aux 6 millions importées par la Belgique et aux 30 millions fournies par la production des Îles Britanniques. Que deviennent ces 136 millions de peaux de lapins ? C'est le secret de la chapellerie et de la pelletterie d'Outre-Manche. Les unes servent à la fabrication des chapeaux de feutre à bon marché ; les autres sont travaillées, lustrées, transformées en pelletteries de luxe. Profitant de la vogue que nous accordons bénévolement aux marchandises anglaises, elles se présentent chez nous sous des noms aristocratiques, sachant qu'rien n'est plus humiliant pour une fourrure que d'être assimilée à une peau de lapin.

Pendant longtemps on ne recueillit que les peaux des lapins, abandonnant la chair qui se momifiait à l'air ou servait de pâture aux oiseaux de proie.

Un grand fermier de la colonie de Nouvelle-Galles du Sud, à demi ruiné par les ravages des lapins, pensa que la chair aurait aussi une valeur à condition de trouver un débouché. Il créa une usine où la chair des lapins, ayant subi une certaine préparation, est mise en boîtes de fer-blanc. Ces conserves, expédiées sur les marchés anglais, trouvent un écoulement facile, vu leur bas prix qui les fait rechercher par les consommateurs de la classe ouvrière. Grâce à cet ingénieux procédé, le savant industriel débarrasse annuellement ses terres de 500 000 rongeurs qui, au lieu de le ravager, lui procurent un bénéfice de plus de 50 000 francs. C'est ainsi que le bien naît parfois d'un mal.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.

PAUVRE PETITE !

Clara (mettant une rose sous le nez de sa mère) — Maman, cette fleur sent-elle bon ?

La maman. — Mais oui, ma chérie. Ne peux-tu donc pas la sentir toi-même ?

Clara. — Non, maman ; je crois que mon nez est sourd.

LE CHAMP DE SUISSES

Louis XVI faisait la revue de ses gardes dans la plaine d'Houilles. Un paysan de ce village, qui avait semé des pois dans une de ses propriétés, la trouva ce jour-là couverte d'un bataillon de Suisses, qui foulaient ses pois sous ses pieds. Le paysan se mit aussitôt à crier à tue-tête : "Miracle ! miracle ! — Qu'avez vous donc, bonhomme ? lui dit un officier, à crier miracle ! miracle !" Mais le paysan continua de crier à pleine voix : "Miracle ! miracle !" jusqu'à ce qu'il pût être entendu du roi. Sa Majesté le fit approcher, et lui demanda elle-même pourquoi il s'écriait à crier ainsi au miracle. "C'est, dit le paysan, que j'avais semé des pois sur ce terrain, et qu'il y est poussé des Suisses ; n'est-ce pas là un grand miracle ?" Cette saillie fit rire le roi ; il ordonna sur-le-champ de dédommager le malin paysan.

PHILOSOPHIE ENFANTINE

Henri (cinq ans) — Je voudrais bien savoir pourquoi les bébés ils viennent toujours au monde la nuit ?

Louise (sept ans) — Tu ne savais pas ça, petit bêta ! C'est pour être bien certains de trouver leurs mamans à la maison.

POLITESSE DE PIRON

Un jeune homme vint lire à Piron une tragédie, qui allait être bientôt jouée. A chaque vers pillé, Piron ôtait son chapeau, et répétait ce manège à tout moment. L'auteur de la pièce, étonné de ce geste perpétuel, lui en demanda la raison. "C'est, dit l'auteur de la "Métromanie", que j'ai pour habitude de saluer les gens de ma connaissance." L'auteur novice avait copié presque tous ses vers.

IL A COMPRIS

Le visiteur (dans un musée à 10 cts) — Il y a une chose que je ne comprends pas très bien. Vous avez deux momies de Pharaon ?

Le propriétaire. — C'est bien facile à comprendre. L'une est sa momie quand il est mort, l'autre celle quand il avait quinze ans.

Le visiteur. — Oh ! je comprends, maintenant.

EXCUSE D'UN DÉBITEUR

Un créancier entre chez un débiteur, qu'il trouve à table, occupé à découper une dinde rôtie.

"Eh bien ! Monsieur, dit le visiteur, allez-vous enfin me payer ?

— Je le voudrais, mon cher Monsieur ; mais cela m'est impossible ; je suis à sec, complètement à sec, ruiné, fini ; je n'ai pas le sou.

— Eh ! Monsieur, quand on ne peut pas payer ses dettes, on ne mange pas des dindes superbes comme celle-ci.

— Hélas ! mon cher Monsieur, fit le débiteur en portant sa serviette à ses yeux d'un air attendri, je ne pouvais plus la nourrir, il fallait bien la manger."

FEMMES SOUFFRANTES

MAIS VOUS POUVEZ MAINTENANT OBTENIR UNE GUÉRISON PROMPTE ET PERMANENTE



Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe. Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien?

Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes?

Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir?

Si oui, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

Mais si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, **croyez-moi**, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.

Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement **guérit** lorsque les autres manquent.

ÉCRIVEZ POUR MON LIVRE LA SANTÉ DE LA FEMME GRATIS

NE NEGLIGEZ PAS CETTE OCCASION ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI

MME JULIA C. RICHARD

BOITE 996 MONTRÉAL

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des lettres nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Lola.—Caractère quelque peu irrégulier, très affable et obligeant, cependant. Sens pratique et nature assez pondérée. Constance dans l'affection.

Jos. Violon.—Intelligence mercantile et sens pratique. Imagination active et bonnes dispositions à l'amour.

A. G. P. L.—Mélancolie, amour du silence, de la retraite et de la rêverie. Sensibilité assez grande, se manifestant peu extérieurement, cependant.

Alexandre.—Votre écriture montre une nature excessivement impressionnable, accessible à tous les sentiments tendres et généreux et une grande constance dans l'affection.

Un Cour.—Originalité, jovialité et entente des affaires. Tempérament légèrement égoïste et sensuel. Est un observateur et curieux.

Célestine.—Amour des fêtes, des plaisirs bryants, du "flirt", du théâtre, du "sport" et des jolis garçons. Volonté facilement contrôlable.

Lucette Dada.—Vous êtes laborieuse, méthodique et économe. Votre nature est droite et dépourvue d'artifice. Votre jugement est sain.

Peine Perdue.—Nature ardente, passionnée et excitable. Intensité de sentiments et extrême sensibilité. Manque d'empire sur sa propre volonté.

Germaine A. D.—Orgueil et tendance à l'affection. Caractère peu impressionnable, affectueux et amical. Très grande activité.

Le roi des braves.—Nature tendre et sévère à la fois, quelque peu minutieuse et d'une très grande finesse d'intuition. Quelques aptitudes musicales sont apparentes.

Casque jaune.—Caractère violent et emporté, brisant tout ce qui résiste, mais persévérant peu dans la colère. Bon cœur au fond.

Jean Prém Doreur.—Intelligence vaste et en même temps assez brillante. Égoïsme, sensualité et orgueil. Volonté très personnelle.

Toujours heureux.—Franchise, probité et entente des affaires. Énergie et force morale. Jugement droit et extrêmement sévère.

Daniel.—Indécision et versatilité. Amour du travail et de l'ordre, mais manque d'initiative et de persévérance. Constance en amour.

Juliette et Roméo.—Imagination assez active, très portée à l'exagération, cependant. Caractère entreprenant, bonté, douceur et bienveillance.

Dantes Edmund.—Esprit cultivé, sens littéraire et délicatesse de goût. Caractère quelque peu irrégulier. Volonté tenace et très personnelle.

AMOUR FRIVOLE.—Curiosité, coquetterie et irrésolution. Cœur sensible, dévoué et généreux spontanément. Économie domestique.

FLORENTINE.—Si ceci est votre écriture de tous les jours, vous possédez une nature fantasque et capricieuse, hardie mais peu persévérante.

LA PETITE AME VEVEY.—Amour de la flatterie et habileté à en user. Caractère généralement sympathique, très bien disposé à toute affection.

GRANDE DUCHESSE.—Vous possédez à un très haut degré la faculté de maîtriser votre propre volonté et de vous initier rapidement aux sentiments les plus divers. Votre jugement est droit et votre imagination assez active.

TROP COQUETTE POUR ÊTRE AIMÉE.—En effet, vous êtes très coquette, mademoiselle, pas trop pour être aimée, cependant, je crois, avec un caractère très vil, original, affable et doux.

LA BISE.—Amour de l'étude et grande ambition, nature assez cultivée, persévérante et énergique. Caractère sérieux, actif et entreprenant.

TRAITÉ DE FOLLE.—Imagination romantique et nature très impressionnable. Exaltation, sensibilité et tendance à la paresse.

SEZANNE.—Tempérament calme, disposé plutôt à l'amitié qu'à l'amour. Talent pour la musique et tous les arts d'agrément en général.

PETIT JARDIN SANS FLEURS.—Vous me posez beaucoup de questions, je ne puis pourtant que vous donner votre caractère lequel n'est pas mauvais, mais un peu fantasque et irrégulier. Économie et activité.

SPÉRO.—Nature franche, ouverte et confiante. Grand fond d'insouciance et de gaieté. Quelques aptitudes commerciales sont apparentes.

DRAWING GIRL.—Vous êtes quelque peu excentrique, dotée de beaucoup d'audace et d'esprit d'initiative. Sensibilité peu prononcée.

V. ST-JOSEPH.—Assez heureuses dispositions, volonté très forte et bonne force morale. Intelligence vaste et juste appréciation.

AVE-LAN.—Caractère tendre, sympathique et généreux. En amour vous pouvez être très sincère, mais légèrement inconstant. J'espère que Monsieur Avelin saura fixer votre gentil petit cœur.

THÉO.—Imagination ardente, caractère véhément et autoritaire, pensée active et féconde et très grande promptitude de décision.

ANIS MINE.—Veuillez m'excuser, mais je crois que votre première lettre ne m'est pas parvenue. Vous êtes d'un caractère fier, orgueilleux et franc. D'une grande sévérité pour vous-même autant que pour autrui.

PEN PINE.—Originalité, indépendance et égoïsme. Esprit assez subtil mais froid et paradoxal. Peu de dispositions à l'amour.

CAPRICIEUSE ST-HUBERT.—Nature impressionnable, délicate et tendre. Bienveillance, douceur et timidité. Croyez bien, ma chère enfant, que vous avez toute ma sympathie dans le malheur qui vous frappe.

J'AI ME TROP BIEN.—Vous manquez de prudence et de discrétion. Vous êtes, du reste, franche, charitable, généreuse et affectueuse.

BIBÉ AUX LONGS CHEVREUX.—Ce Bibé est doué d'un excellent petit cœur très aimant, très sensible, mais hélas! il possède aussi, je le crains, une petite mauvaise tête bien capricieuse et passablement mutine.

FROXTOWN TERROR.—Vous allez le sens littéraire à l'intelligence mercantile. Votre nature est délicate et votre jugement très éclairé. Al-je bien compris votre pseudo?

MIRA.—Capacités musicales et délicatesse de goût. Une pointe de coquetterie et de malice, mais assez bonnes dispositions caractéristiques, du reste.

YVONNE IDEAL CAPRICE.—Sens littéraire, imagination active, ardente et quelque peu romantique. Caractère entreprenant quoique irrégulier.

MAD. DE MAINTENON.—Esprit hautain, paradoxal et souvent porté à la rêverie. Caractère peu communicatif et prodiguant peu l'affection.

GRICHOU.—Humeur inégale, caractère emporté, vindicatif et souvent agressif. Intelligence vaste et facilité d'expression.

PROUPHOU.—Insouciance, gaieté et manque de réflexion. Amour de la musique, du théâtre, des livres et du flirt.

Cœur de fer.—Sentiment de sa propre valeur, esprit actif et prompt à la combinaison. Volonté forte et persévérante.

ÉLOÏE.—Intelligence mercantile, initiative et amour du progrès. Audace, ambition et originalité. Tendances artistiques.

"195"—Caractère confiant timide et doux. Nature tout à fait aimante. Imagination active et enthousiaste. Générosité.

Rose sauvage rose.—Sens littéraire. Caractère fermé, entreprenant et parfois obstiné. Jugement sain et esprit analyste.

Griche Poil No 11.—En effet vous êtes un peu inconstante, mais en amour seulement, en toute autre occurrence, votre caractère est tout à fait persévérant.

J'aime ma souffrance.—Nature ardente et exaltée. Spontanité d'affection et excessive sensibilité. Aptitudes pour la musique.

Anisor.—Sens pratique, activité et habileté excessive. Tempérament flegmatique. Réflexion, prudence et circonspection.

Angéline M.—Vous avez négligé de choisir un pseudonyme, Mademoiselle. Votre nature est fière, froide et très ambitieuse. Très vaste intelligence et peu de sensibilité.

MATER DOLOROSA.—Imagination vive et quelque peu portée à l'exagération. Cœur assez sensible et volonté peu énergique.

PHILOTE.—Délicatesse et sûreté de goût. Amour de l'étude et de toutes les jouissances de l'esprit. Nature généreuse et sympathique.

MAMAN LILIE.—Vos deux missives me sont parvenues en même temps, petite maman distraite. Votre nature est très enthousiaste, très prompte à s'enflammer mais légèrement inconstante. Comme le papillon, il lui faut sans cesse de nouvelles fleurs à butiner.

Petite Friquette.—Assez bonnes dispositions générales, qualités plutôt solides que brillantes et pas de grands défauts. Sobriété et simplicité de goût.

R. M. H. S.—Nature très irrégulière, le plus souvent fantasque et aventureuse, mais quelquefois réfléchi et sentimentale. Amour des voyages et du "sport".

Belles pattes de Sport.—Originalité et hardiesse. Nature franche et communicative. Esprit quelque peu paradoxal et sceptique.

Pancho la Vieillesse No 2.—Tempérament extrêmement impressionnable. Amour des fleurs, des livres, de la musique et de la rêverie.

Albertina.—Dissimulation, ruse et défiance. Intelligence vive, esprit très sympathique. Volonté de fer ne négligeant rien pour toucher au but.

Melgy No 3.—Caractère ferme, résolu et énergique. Franchise et puissance de persuasion. Bonnes dispositions à l'amour.

Étudiante en Médecine.—Energie et ambition. Nature très délicate, raffinée et impulsive. Esprit actif et audacieux. Sens musical.

Amour.—Entente des affaires. Justesse d'appréciation et esprit pratique. Nature assez aimante quoique peu expansive.

Prisca.—Caractère loyal, ouvert et franc. Bonhomie et jovialité. Amour des livres, des aventures et des voyages. Désintéressement.

N'importe quoi.—Tendances artistiques. Imagination ardente et quelque peu romantique. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

Rose des Bois.—Caractère doux, timide, réservé et discret. Économie domestique, habileté aux travaux manuels et activité.

Bluebell.—Bienveillance, sensibilité et sympathie. Pensée féconde et audace de perception. Très grande sincérité et constance dans l'affection.

Aimant bien les yeux noirs.—Nature un peu superficielle, très obligeante et sensible au fond, cependant. Volonté personnelle et indépendante.

Gaëtan.—Caractère entreprenant et ambitieux, très irrégulier, pourtant. Amour de la littérature et de la musique. Aucun talent extraordinaire, toutefois.

Esculape.—Ce que vous êtes, vous voulez le savoir? Mais, un analyste de pensées, un dissecateur des sentiments les plus intimes, et par-dessus tout, ô mon cher Esculape, une merveille de science, non, de sens pratique.

Marie-Agnès.—Nature droite, simple, dépourvue de tout artifice. Amour de l'ordre et du travail. Discrétion et timidité.

Dona Primavera.—Très orgueilleuse et vindicative nature. Volonté ferme, inébranlable et indépendante. Contrôle sur ses propres sentiments.

Piccola.—Spontanéité, franchise et confiance. Esprit observateur et judicieux. Talent littéraire. Généreuse et expansive nature.

Miriam.—Imagination active et légèrement capricieuse. Manque absolu de sens pratique et nature très portée à la rêverie.

Yvonne.—Entente des affaires et économie. Caractère froid et légèrement égoïste. Esprit d'entreprise et de progrès. Quelques talents pour la musique.

L'Amitié.—Nature méthodique, rangée et laborieuse. Tempérament calme et pondéré. Sensibilité peu apparente.

René M.—Manque de persévérance, indécision et timidité. Amé très aimante, du reste et très généreuse.

Petite Annette.—Nature silencieuse, méditative et grave. Goût très délicat et sentiments élevés. Faculté de ressentir vivement toute impression.

Une Enfant de Marie.—Caractère vif et primesautier. Manque de prudence et de discrétion. Amour de l'étude et sens pratique.

Photo Amateur.—Droiture et franchise. Volonté facilement contrôlable. Insouciance, légèreté et amour de la rêverie.

Georgette 2.—Votre nature est sentimentale et romantique. Vous vous exagerez facilement à vous-même vos moindres impressions.

Catassire.—Vous êtes ambitieuse et énergique, mais d'une excessive timidité. Votre tempérament est très impressionnable et souvent mélancolique.

Carbina.—Caractère indépendant et légèrement porté à l'égoïsme. Coquetterie et inconstance en amour. Amour de la flatterie.

Victoire.—Originalité et extrême audace. Spontanéité et rapidité de décision. Volonté assez personnelle, mais peu persévérante.

Libre Penseur.—Je reçois votre "short and sweet" missive. Merci! Je suis heureuse de ne m'être pas trop trompée.

Arnielle.—Esprit subtil, observateur, un peu caustique et paradoxal. Nature pourtant sensible et parfaitement disposée à l'affection.

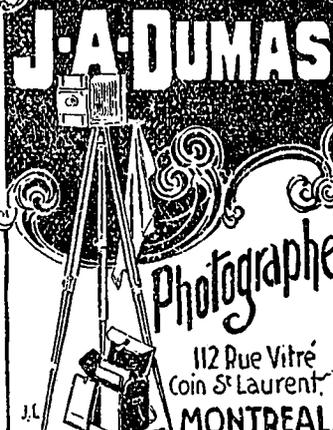
Poilette de W.—Activité et habileté exécutive. Nature véhément et excitable. Assez grande force morale et sévérité de jugement.

A. C. L. Belle.—Nature très irrégulière et changeante. Orgueil et présomption. Caractère froid et vindicatif. Obsession.

Petite Flora.—Insouciance, bonté d'âme et amabilité. Caractère doux, pas timide cependant et assez tenace. Volonté assez affirmative.

Marinette sans façon.—Nature superficielle. Insouciance et optimisme. Talent pour la musique.

J. A. DUMAS



Photographe

112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

Chantuse à l'église Ste-Brigitte.—Merci pour vos bonnes paroles, ma chère chantuse. Je recevrai avec plaisir les vers que vous avez la gentillesse de m'offrir.

Duguay qui rit.—Entente des affaires et très grande activité de pensées. Imagination ardente et dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

Cœur Réel.—Caractère romantique et exalté. Volonté faible céduant facilement à l'influence d'autrui et incapable de toute résolution.

Constant.—Caractère quelque peu efféminé. Nature assez délicate et intuitive, un peu égoïste, cependant. Sensualité et tendance à la paresse.

Raphaëla.—Bonnes dispositions générales. Jugement droit. Constance dans l'affection. Générosité, enthousiasme et bienveillance.

Toujours Joyeuse.—Cet échantillon démontre un caractère changeant, peu impressionnable généralement, susceptible, cependant de s'enflammer quelquefois.

Ballon.—Volonté indomptable. Caractère hautain, vindicatif et autoritaire. Ambition, énergie, courage, fermeté et persévérance.

Jérémie, No 1.—Nature optimiste, enthousiaste et quelque peu romantique. Caractère entreprenant. Bienveillance, douceur et bonté.

Maple-Leaf.—Délicatesse de sentiment et affabilité. Sens artistique. Courage et ambition. Nature ardente et passionnée pour toutes jouissances de l'esprit.

Cœur en peine.—Amour du travail, économie domestique, habileté aux travaux manuels, sens pratique et activité. Nature sensible.

Lucienne de D.—Orgueil et présomption. Imagination exaltée, et très active. Ambition et persévérance. Caractère peu communicatif.

Paulette.—Votre écriture montre un grand fond de sensibilité, de la franchise, de la discrétion et un tact parfait. Sens musical.

Carême 2.—Vous êtes qu'élève, exalté et peu maître de vos sentiments. De reste excellent cœur, incapable de conserver le moindre ressentiment.

Cœur Amoureux.—Défiance et susceptibilité. Très grande constance et sincérité en amour. Volonté très puissante ne reculant devant rien. Esprit suffisamment clairvoyant.

(Suite à la page 30)

BIEN RECOMMANDÉ

Dans les affections persistantes de poltrine, comme dans le traitement des bronchites chroniques, le **Bazme Rhumal** est recommandé comme supérieur à tous les remèdes existants.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, \$1.00 par an
Hors Montreal, \$3.00 "

77 A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **Monde Canadien** de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

Ne 35 Rue St-Jacques, Montréal

NINETTE

Opéra-comique en trois actes

POÈME DE

CHARLES CLAIRVILLE

Chanté par M^{lle} ALLOIS et M^ll^e IGGALUGA

MUSIQUE DE

DUO (Act II)

CHARLES LECOCQ

Tarentelle

POUR PIANO

Par EMILE BONNAMY

All^{ro} giocoso

PIANO

4

Andante

trois chœurs

NINON

CYRANO

PIANO

Andante

pp

soubrette

1^{re} STROPHE: Si j'e-tais le so- leil que la-haut nous voy-
 2^{de} STROPHE: Si, plus humble, j'e- tais la terre aux ru- des

ons Par.cou.rant sa car- rie . re, Pour que tes jo- lus,
 flancs Dont s'é- chap- pe la ger- be. Pour a- tendre un ta- .

yeux re- flé- tect mes ray- ons. Je fe- rais la lu- miè- re
 - pis Sous ton pied rose et blanc Je fe- rais pousser l'her- be - bel

1

ILS L'ONT PERDUE



Mme Cœurbrisé (pleurant) — Avec tout ça, voilà notre fille disparue avec le cocher !...
 Mr Cœurbrisé. — Bien malheureux, ma chère, bien malheureux ! Le meilleur cocher que j'ai jamais eu de ma vie !...

LES FUCUS

Issus d'abîmes sourds au formidable bruit
 Du flot qui désagrège ou palit le roc sombre,
 Perdus, et sans qu'un pli présomptueux les nombre,
 Ils sont la platitude et le fil dans la nuit.

L'inaccessible faune océanique fuit
 L'inextricable maille où brunit leur décombre,
 Et sur le fond des mers leur réseau met une ombre,
 Où nul reflet de l'astre éblouissant ne luit.

L'ouragan qui gémit et qui pleure, en ses rages,
 Pressentant une fée en ces mornes parages,
 Ne fait pas envoler ces cheveux diaprés.

Mais quel soleil, saignant sa gloire avant d'éclorre,
 Et perçant le fluide univers des embruns,
 A pu donner la vie à cette étrange flore ?

ABEL LETAÏLE.

PAUVRE FILLE !

Nous avons tous vu, dans les fêtes foraines, des artistes, qui, pour gagner de quoi manger du pain, avalent du bois, du verre pilé ou du charbon de terre, avec autant d'assurance que j'engloutirais un verre de Mariani. La plupart de ces courageux englobisseurs appartiennent à la sauvage population des Aïssaouas, originaire — comme les marchands de nougat arabes (boum ! boum !) — de la farouche contrée des Bhah Thigh-Nholhes : dans un roman algébrique de M. X, qui fut en vogue il y a quelques années, un personnage s'était lié astucieusement avec un de ces exotiques, se gorgeant, au café, d'alcools nombreux et variés, sans qu'il lui en coûtât un sol, son compagnon absorbant les soucoupes et les verres au fur et à mesure que lui-même consommait.

Or, voici que, si j'en crois les Débats — et je douterais plutôt de la lumière, du soleil et du jour (musique d'Ambroise Thomas) que de la parole des Débats — une jeune miss, d'une bonne famille de Boston, se livre aux mêmes exercices de nutrition, mais en famille et sans, ensuite, faire le tour de l'honorable société.

Elle commença par se nourrir de livres, au sens propre du mot ; les Débats ne nous donnent malheureusement pas le détail de ses menus ; mais je gage qu'ils se composaient d'un succulent potage au Graindorge, suivi, comme plat de résistance, d'un des lourds romans de notre confrère Hunthel ; un volume du savoureux Poil-de-Carotte de Jules Renard, représentant les légumes ; comme dessert, un exemplaire sur Hollande tenant lieu de fromage et un in-8° raisin.

Un beau jour, lassé de cette pâture trop exclusivement intellectuelle,

elle changea de régime et se mit à la poix ; elle en déroba chez tous les cordonniers du voisinage et s'en empiffra à perdre alêne. Même, elle prétendit s'être ainsi guérie d'une affection chronique ; il n'y a que la poix qui sauve. Très souffrante néanmoins, elle dut bientôt lâcher la poix pour Londres, et faire soigner, dans la capitale de la perfide Albion, la dilatation de son estomac, devenu gros comme une citrouille : que de choses elle incurgita !

Ah ! plaignons les parents de la pau..., la pau... la pau... vre fille ; par ses goûts ruineux, elle les mettra sur la paille, heureux si elle ne la mange pas. D'ailleurs, elle est bien yankee, cette cacophage, et jonathandais pas moins d'une américaine.

WILLY.

IL AURAIT PRÉFÉRÉ DU PAIN

Le policeman (à la foule entourant un pauvre diable qui vient de perdre connaissance dans la rue) — Reculez-vous ! Reculez-vous ! Donnez-lui de l'air !

Le pauvre diable (entr'ouvrant les yeux et d'une voix dolente). — De l'air ! Me donner de l'air ! Mais, messieurs, je n'ai rien mangé que du vent depuis quinze jours !

HEUREUX HASARD

Mme Pascommode (sévèrement) — Je vicais d'entendre un homme parler fort dans votre cuisine, Sophie !

Sophie. — Je suis bien contente que vous l'ayez entendu, mame. Vous allez me servir de témoin dans le procès que je vais lui intenter pour rupture de promesse de mariage.

SON SECRET

Mme Quinine (à son mari qui est en train d'écrire). — Pour qui cette lettre ?

Dr Quinine. — J'écris une lettre aux journaux, contre le Dr Blaguemplâtre, le célèbre savant.

Quinine. — Ma's, le Dr Blaguemplâtre ne t'a jamais fait de mal, et il me semblait que tu partageais ses opinions ?

Le Dr Quinine. — Parfaitement, ma chère. Mais, les médecins ne peuvent faire de réclame, c'est contre la règle — et il faut, d'une manière ou d'une autre, que je me pose devant le public.

UN JEUNE HOMME PRATIQUE

Le jeune X... revenait à Montréal après une absence de plusieurs mois. Ses amis organisèrent un dîner en son honneur. Le soir du banquet, les invités arrivent les uns après les autres, mais on attend vainement le héros de la fête. Le lendemain, l'un des organisateurs se rend chez le jeune X. pour avoir l'explication de son absence. A la première question, il répondit tout simplement : — Je n'avais pas faim.

ILLUSION D'OPTIQUE



I

MADAME ET SA FILLE, MAIS PAS... (Tournez la page S.V.P.)

CAUSERIE PARISIENNE

Elle en verra de drôles, cette bonne postérité à laquelle on est convenu d'accoler l'épithète de "reculée".

Tout fait présumer, en effet, que la nature sera, dans ces temps-là, plus ou moins avantageusement remplacée par des procédés, des *processus*, des produits si vous préférez, uniquement scientifiques.

Déjà nous avons un avant-goût des beautés de cet avenir que je commence à croire moins lointain qu'il ne semblerait au premier abord.

Chaque jour le domaine de la chimie voit éclore des œufs bien étranges.

Des corps liquides deviennent solides, à volonté, et réciproquement, des gaz sont mis en bouteilles, voire en tablettes comme du chocolat.

Il y a que'que temps, un chimiste anglais liquéfiait l'air...

Étant donnée la tension... atmosphérique de nos rapports avec l'Angleterre, nous ne pouvions en rester là !...

Aussi, un chimiste français vient-il d'inventer un procédé pour fabriquer de l'air artificiel.

Voilà les marchands de vin enfoncés !... Ils se croyaient les plus malins, grâce à leur invention qui nous faisait boire une mixture digne des Borgia au lieu et place du jus de la treille.

Qu'est ce que c'est que cela, je vous le demande un peu, en comparaison de l'air falsifié ?...

Cette imitation d'air laisse encore bien loin derrière elle la margarine qui simule le beurre, la chicorée qui remplace le café et l'huile de foie de morue faite avec des vieilles boîtes de sardines macérées dans le pétrole !

En effet, d'après une communication faite à l'Académie des sciences, on peut, avec deux ou trois kilos de ce produit, faire vivre, dans un espace hermétiquement clos, un homme pendant vingt-quatre heures.

On pourrait appeler cela de l'air en conserves.

Ajoutons que, bien qu'on puisse trouver à cette invention un *faux air* de mystification, elle n'en est pas moins véridique, vu qu'elle est attestée par des sommités de la science.

En ce qui me concerne, je n'en ferai jamais usage ; je ne voudrais, pour rien au monde, avoir l'air *faux* !...

* * *

Je ne sais pas s'il y a des juges à Berlin ; dans tous les cas, il y a là-bas des gens rudement... *gobeurs*.

Qu'on me passe cette expression triviale qui n'est pas encore au dictionnaire de l'Académie, vu que la docte assemblée n'a pas atteint, à l'heure où j'écris, la lettre G de son lexique légendaire...

Il faut vous dire qu'aux Halles de Berlin il y a un concessionnaire attiré qui vend le gibier provenant des chasses impériales...

ILLUSION D'OPTIQUE (Suite)



II

...TEL QUE VOUS LE SUPPOSERIEZ.

PHYSIOLOGIE DE LA FEMME



I

Cette dame-là, c'est une épouse sensible qui va chercher le docteur pour son mari qui est très malade.



II

Voici la même, mais cette fois c'est le vétérinaire qu'elle court chercher pour son petit Carlo qui ne digère pas bien.

A l'horizon (un mauvais gamin).—Eh... eh... eh... Venez donc voir une femme folle !

Or, toutes les pièces ayant figuré au tableau de l'empereur d'Allemagne sont décorées...

Je vous vois d'ici esquisser un sourire narquois autant que sceptique et non moins incrédule que railleur.

Ces pièces de gibier sont elles décorées de l'Aigle rouge, de la Croix de fer, ou de tout autre ordre prussien ?...

Non !... Cela ne va pas jusque-là... Cet impérial gibier est, tout bonnement, décoré de feuillage.

De plus, il se distingue du gibier ordinaire par cette inscription... honorifique :

" Abattu par Sa Majesté l'empereur Guillaume II."

Ces chevreuils et ces faisans qui ont eu l'honneur insigne d'être tués par les mains impériales — et le fusil auguste — du Kaiser, ce gibier, dis-je, se vend plus cher que l'autre... celui qui a péri sous un plomb vil...

Il doit être bien meilleur, cela va sans dire.

Maintenant, si des esprits chagrins trop portés à chercher la petite bête, demandent pourquoi on a mis "Guillaume II" au lieu de l'Empereur, tout court, je répondrai que c'est pour certifier que le susdit gibier n'est pas trop faisandé.

L'Empereur, en effet, cela pouvait vouloir dire l'empereur Frédéric Barberousse, et, on a beau aimer que le faisandé soit un peu fait, une pièce qui aurait figuré au tableau de Frédéric de Hohenstaufen (1152-1190) serait tout de même trop avancée, je ne crains pas de le dire.

* * *

Tout le monde, assurément, a le droit de manger son argent comme il l'entend, mais la façon la plus fâcheuse de le manger, c'est encore de l'avaler.

Une jeune fille de vingt et un ans avait avalé, par mégarde, dix-sept sous, soit huit décimes et une pièce de cinq centimes.

Elle ne les digéra pas.

A vrai dire, le contraire nous eût étonné.

Pourtant, dans l'espace de trois semaines, elle put rendre trois pièces de deux sous, soit hebdomadairement dix centimes.

Il lui restait toujours onze sous à... verser, si j'ose m'exprimer ainsi...

He las ! aucun médicament ne fut capable de lui faire... cracher au bassinet cette somme pourtant modique.

Et il fallut recourir aux bons soins de la chirurgie.

Le docteur Lejars, après avoir constaté, au moyen des rayons Röntgen, la présence de ces cinquante-cinq centimes, a dû ouvrir l'estomac de sa cliente et lui ramoner l'œsophage de bas en haut, ayant tenté d'abord, mais infructueusement, de le lui ramoner de haut en bas.

Et les onze sous sont sortis de cette tirelire nouveau système...

Ils ont été mis par leur propriétaire à la Caisse d'épargne d'où il lui sera plus facile de les retirer.

Du moins j'aime à le croire, bien que, quand je vais au bureau de poste de mon quartier et que je vois une personne qui fait faire sur son livret une opération de Caisse d'épargne...

Non !... j'ai tort de parler de ça !... J'ignore comment la chose se pratique, car, avant qu'elle ne soit terminée, ma patience a trouvé, elle, un terme, et je vais à la recherche d'un autre bureau où il n'y ait pas de gens ayant besoin d'une opération de Caisse d'épargne.

Je suis sûr que celle du docteur Lejars a été plus vite faite !...

JULIEN MAUVRAQ.

IL A ÉTÉ PRIS

Mr T'apeur.—(Rencontrant un ami sur la rue, se fouille précipitamment).—Tu n'aurais pas deux billets de cinq piastres, par hasard ?

Mr T'apé.—(Se fouillant à son tour).—Je crois que si...

Mr T'apeur.—Alors, tu n'en refuses pas un à un vieux camarade.

POÈTE ET PEINTRE

Le poète chevelu.—Je viens de vous lire mes vers. Qu'en pensez-vous ? Là ! franchement ?

Le peintre chauve.—Ce que j'en pense ? C'est que vous êtes excusable si vous les avez faits le revolver sous la gorge.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

C'est lundi qu'a commencée, à ce théâtre, la semaine de représentation de M. James O'Neill, dans le rôle de D'Artagnan, des Mousquetaires. Cent cinquante acteurs et actrices se sont partagés les rôles de cette pièce, œuvre de Sydney Grundy et jouée au Théâtre de Sa Majesté, à Londres, depuis le mois d'août 1898. Mlles Blanche Bates, Margaret Angin, Judith Berolde, Adelaide Mould; MM. Hallett Thompson, Edmund L. Brisco, W. J. Dixon et Frederick Hartley remplissent les principaux rôles de cette magnifique pièce tirée du célèbre roman d'Alexandre Dumas, père, Les Trois Mousquetaires.

x

MONUMENT NATIONAL

Jedi, nous avons, pour la 15e représentation des Soirées de Famille, une reprise des joyeux "Boulinards", qui sont bien la plus désopilante comédie qu'ait enfanté la collaboration de ces maîtres en l'art de faire rire qui ont noms Ordonneau, Valabrègue et Kéroul.

Sauf de très légers changements, c'est la même interprétation qu'à la première représentation.

Les rôles masculins sont entre les mains de MM. Dahamel, Emmanuel E. Roy, Tremblay, Foisy, Morin, Béjard, Yamel, Bernard, Témno et Lamoureux. A Mesdames Chaplainne, Y. Jacques et C. Reid, ceux de Mme et Mlle Boulinard et d'Agathe, bonne des Boulinards.

Les trois actes de la désopilante comédie ont été soulignés des bravos du public, fort nombreux, qui assistait avec un vif plaisir à cette reprise intéressante.

x

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Après le beau spectacle de la semaine dernière : *Le Courrier de Lyon*, notre gentil théâtre de la partie Est nous donne, cette semaine, le grand drame de MM. Anicet Bourgeois et Paul Foucher : *La Justice de Dieu*.

Ce drame sensationnel, s'il en fut, est le chef-d'œuvre de s'éminents dramaturges précités et la direction des Variétés n'a rien négligé pour, à côté d'une interprétation de premier ordre, placer un cadre choisi de jolis décors et d'accessoires judicieusement choisis.

Mlle de la Sablonnière, MM. Labelle, Palmérie et de Launay, pour ne

MAUVAIS CAS



Mlle Fleursibelys Bouledeneige (furieuse).—Voyons, Massa Bonlenoi, lorsque vous m'avez invitée à venir glissée avec vous, avez-vous voulu m'insulter... avez-vous pas pensé que le sleigh que vous avez là et ma copulence li n'étaient pas contempouins ?

PRÉSENCE D'ESPRIT



Mr Bouace (effrayé).—Ah... vilain... M le Vieustrumeau, prenez ma main...
Mlle Vieustrumeau (qui, malgré sa terrible situation, n'a pas perdu le nord).
Oh... Mr Bouace... C'est si soudain... je ne sais si...

citer que les principaux interprètes, ont été, ce qu'ils sont toujours, excellents en tous points.

Impossible de passer meilleure soirée et nous recommandons le chemin du Théâtre des Variétés à toutes nos familles canadiennes. Il y a également des intermèdes d'entr'actes fort bien choisis, ainsi qu'une bonne musique d'orchestre sous la direction de M. Hardy.

PALLADIO.

RÉPLIQUE D'UN CORDONNIER

— Combien faut-il que je vous donne, Maître Crépin, pour ces souliers ?
— Huit francs, pas moins : les mauvais ouvriers Surfent toujours, mais moi, jamais je ne rançonne.
— Huit francs ! Songez donc qu'autrefois Je les payais quatre livres tournois ; Vous êtes un peu juif, souffrez qu'on vous le dise.
— C'est le prix de ma marchandise, Et je ne puis, monsieur, la modérer ; Ce n'est pas trop, je vous assure, Pour la façon de ma chaussure Et le veau que j'y fais entrer.

CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE

Dernièrement des gamins furent pris dans Hyde Park, jouant aux cartes un dimanche. Amenés devant le juge — le lundi naturellement — ces délinquants furent morigénés par ce magistrat qui leur déclara qu'il devrait les punir pour avoir joué aux cartes en un lieu public. Seulement, ce brave juge ajouta qu'il considérait comme circonstance atténuante qu'ils avaient commis ce délit juste un dimanche, lequel jour est tellement assomant à Londres qu'il excuse toutes les fantaisies. Et les gamins furent renvoyés indemnes.

Qu'en dites-vous ?

ENTRE BONS NORMANDS

La scène se passe en Normandie, au marché, quelques jours avant l'ouverture de la chasse.

Un braconnier discute avec un paysan :

— Combien q'tu donnes de mes perdreaux ?

— Un franc dix sous.

— T'es pas fou !

— Un franc dix sous que j'te dis... ou je t'dénonce !

Le braconnier s'inclina et le paysan enfouit les perdreaux dans son bissac.

Cinq minutes après ; le braconnier :

— Combien que tu me revends mes perdreaux ?

— Je te les revends pas !

— J'en donne quinze sous !

— T'es pas fou !

— Quinze sous... ou j'te dénonce !

Le paysan a recédé les perdreaux... et la scène continue.

LE SOLDAT PRÉVOYANT

Un soldat s'était trouvé à la guerre de Corse, dans une escouade où ses compagnons furent tués en pièces : lui seul s'était échappé par la fuite. Le roi, connaissant cette indigne désertion, fait venir le soldat, et lui demande pourquoi il a failli à l'hoanur, pourquoi il a fui, alors que tant de valeureux combattants se dévouaient à la mort. Le fugitif répondit sans se déconcerter : "Sire, voyant l'entière défaite de vos soldats, voyant surtout qu'il ne restait plus aucun moyen d'échapper, j'ai pris la fuite ; afin de vous dire tout ce qui s'est passé." Le roi, qui avait résolu de le faire pendre, lui pardonna pour une si ingénieuse réponse.

MODES PARISIENNES



TOILETTE DE PROMENADE.—Robe en coating bien marin. La jupe ronde, collante aux hanches, doublée d'alpaga, est garnie de trois rangs de galons mohair même teinte formant un motif devant. Le corsage ajusté du dos, devant blouse, est croisé de côté, boutonné par des gros boutons de nacre, et garni de deux doubles revers de drap blanc ou soie; galons rappelant ceux de la jupe posés en travers et en long. Col Médicis à coutures, ceinture de cuir, manches garnies de galon. Toquet drapé en velours orné d'ailes. Matériaux: 7 verges $\frac{3}{4}$ de coating, 22 verges de galon, $\frac{3}{4}$ verges de soie.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 469.—Un très gracieux corsage de soirée peut être fait en suivant les indications suivantes. Une jolie soie brochée bleu clair garnie d'un petit velours noir et de ruché de mousseline de soie; la richesse de l'étoffe ne demandant pas beaucoup de garniture; les manches ont deux coutures. Le corsage a une doublure ajustée; le dos est sans couture et uni, seulement quelques fronces à la taille; le côté gauche est ajusté et se ferme invisiblement, tandis que le droit forme trois pattes attachées avec des ornements en bijouterie; un petit pousil au-dessus de la manche. Le patron vous donne l'empiecement et un col droit.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 41 pouces pour une dame de grandeur moyenne. No 469 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.



No 469. Corsage de soirée pour dame



No 480. Pardessus avec pelerine pour petit garçon

No 480.—Ce pardessus est fait en cheviotte ou serge bien foncée; le dos n'a pas de couture; le côté gauche se croise sur le droit et se ferme par des boutons et des boutonnières, une rangée de boutons est posée de l'autre côté. La pelerine a des pincés autour du cou pour l'ajuster; les

manches sont celles ordinaires des pardessus, deux coutures, un col rabattu finit le cou. Ce vêtement doit être doublé et entre-doublé afin d'être chaud.

Il faut 2 verges $\frac{3}{4}$ de 54 pouces pour faire ce vêtement pour un garçon de 6 ans.

No 480 est coupé dans les grandeurs de 4 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

ON A DES PRINCIPES OU ON N'EN A PAS

Le juge.—Madame, dites à la cour quel âge vous avez?

La dame (timide et rougissante).—Trente deux ans, Votre Honneur.

Le juge.—Mais, ma bonne dame, je me souviens que vous êtes venue rendre témoignage devant cette cour, il y a douze ans, et vous aviez alors trente deux ans!

La dame (s'enhardissant).—Votre Honneur, je ne suis pas de ces gens qui changent leurs idées du jour au lendemain. Ce que j'ai dit, il y a douze ans, je ne crains pas de le répéter aujourd'hui.

ENTRE ENFANTS D'ISRAEL

Elle.—Voici fode pague! Tous fos cateaux! Laissez moi, te suite!

Lui.—Fous af: z oupliez une jese!

Elle.—Quelle jese?

Lui.—La pague et les cateaux m'afaient coude teux cents biasdres. Che feux afoir zix bour cent zur ce monfant debuis zix mois.

PAS DE SA FAUTE

Mlle Desmots.—J'ai ce perroquet depuis trois mois et il n'a pas encore prononcé une seule parole.

M. Caustique.—Peut-être ne lui en avez-vous pas donné la chance.

SON PREMIER NOM

Madame.—Votre nom, dites vous, est McGinnis? Quel est votre prénom?

La nouvelle servante.—Vous dites?

La dame (impatente).—Quel est votre prénom? Mary? Brigitte? ou quoi?

La nouvelle servante.—Ah! c'est ça que vous appelez mon prénom! C'est mon second nom que vous voulez dire! C'est Mary. Je me suis appelée McGinnis avant de m'appeler Mary!

NAIVETÉ

Le petit Jean Louiset aperçoit pour la première fois une automobile traversant le village.

—Oh! s'écrie-t-il tout ébahi, une voiture qui a oublié son cheval.

AVENTURE D'UN FRANÇAIS A LONDRES



Le client (navré devant ce que vient de lui apporter le garçon).—Oh, ces menus Anglais! Affreux! Affreux! J'ai commandé trois plats différents et l'on m'a donné trois plats de pommes de terre!

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la teçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 30 MARS

TRIO DE PROVERBES

Il n'y a si petit buisson qui ne porte son ombre.

x

N'est heureux que celui qui croit l'être.

x

Celui qui n'achève rien, ne fait rien.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Quand du velours a été mouillé, il devient raide, il se raccornit, et il n'est plus possible de le porter dans cet état; cependant il ne faut pas croire qu'il soit pour cela devenu complètement inserviable. Pour remettre à neuf le velours, on le mouille à l'envers, puis on fait sécher doucement au-dessus d'un fer chaud, de manière que l'eau, en se vaporisant, s'échappe du côté des poils. Ceux-ci se détachent et l'aspect raide et racorni disparaît parfaitement.

BL DE S.

En voyage:

Un Marseillais allant visiter avec un touriste l'abbaye de Saint-Victor à Marseille, faisait du saint, un éloge dithyrambique et tellement exagéré que le touriste finit par s'écrier:

— Mais il pourrait bien être le bon Dieu, votre saint!

L. Marseillais, avec conviction:

— Oa lui a offert, mais il a refusé.

Madame N. CHAREST

ABANDONNÉE PAR LES MÉDECINS ET CONDAMNÉE A MOURIR!

La Pensée de Laisser Quatre Pauvres Petits Enfants la Met au Désespoir

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont Sauvée. Maintenant, elle Travaille comme à l'Age de Vingt Ans et Jouit d'une Bonne Santé

Quelque soit le genre de maladie qu'une femme souffre, les Pilules Rouges du Dr Coderre la guériront. Êtes-vous une femme au teint pâle et jaunâtre, aux yeux creux et cernés! Êtes-vous toujours fatiguée et ressentez-vous ces terribles douleurs dans le bas-ventre et dans les reins qui vous rongent continuellement? Inutile d'essayer de décrire ici les souffrances de ces femmes: ces souffrances sont malheureusement trop connues par toutes les femmes; nous voulons seulement leur rappeler que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède pour tous leurs maux. Elles ne manquent jamais de guérir toutes les maladies particulières aux femmes. Elles tonifient la matrice, fortifient les muscles, banissent les maux de reins et toutes autres douleurs. Elles fortifient et enrichissent le sang, vous donnant par là un beau teint clair et redonneront à vos joues l'éclat frais et rose de la santé. Lisez ce que nous écrit Mme Charest: "Après m'être fait soigner par plusieurs médecins et avoir pris beaucoup de remèdes sans aucun succès, je me voyais condamnée à mourir. J'étais bien découragée, car j'avais peur de mourir et je ne voulais pas mourir, pensez-y, laissez quatre pauvres petits enfants en bas âge, il me semblait que c'était impossible. J'étais si faible, qu'à peine je pouvais donner quelques soins à mon bébé. Un jour, parat sur les journaux le récit d'une guérison par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en faire l'essai, et de suite je me trouvais mieux. Maintenant, je suis parfaitement guérie, je suis comme à l'âge de vingt ans, et fais tout mon ouvrage sans fatigue. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs et je les recommanderai encore. Je vous envoie mon portrait en même temps que mon témoignage, et je vous permets de le publier." Madame N. CHAREST, Trois-Pistoles, Québec.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, leucorrhée, hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, dos faible, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie; aux femmes



MADAME N. CHAREST

pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes lumineux, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvais humeur deviennent souriantes et courageuses, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Rien de contagieux dans les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'inventons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes des plus éminents pour les maladies des femmes. Envoyez leur une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Les médecins vous répondront confidentiellement et absolument pour rien. Il

vous donneront de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas. Écrivez de suite. Département Médical, Boîte 2306, Montréal. Les dames qui préfèrent consulter nos médecins spécialistes personnellement peuvent s'adresser à notre bureau de consultation, No 271 St-Denis, de 10 hrs à a. m. à 5 hrs p. m. Consultations gratuites.

En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25: la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Elles vous feront plus de tort que de bien. Ces imitations contiennent presque toujours de la morphine, de la strychnine ou de l'arsénic, et comme vous le savez ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'aucune autre boîte de remède que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux États-Unis, pas de domme à payer. Adresse: Cie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal, Can.

— Regarde donc, papa, ce pauvre homme qui n'a pas de bras!

— Oui, mon enfant, et c'est ce qui oblige cet infortuné à tendre la main.

Ch z un marbrier, près d'un cimetièrre :

Le marbrier — Au dessous du nom, mettrons-nous la formule ordinaire: Regrets éternels!

La veuve, après réflexion. — Non, mettez seulement: Regrets. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Être puristes:

— Il est des expressions prétentieuses; et tenez, mon cher, quoi de plus ridicule, par exemple, que cette phrase émanant d'un mélomane: *Je n'aurais dans les flots d'harmonie!*

— Pourquoi ne pas dire tout simplement: *Je prenais un bain de son.*

LES ANARCHISTES

Prétendent parvenir à la destruction de la société; une chose qu'ils n'arriveront pas à détruire, c'est la réputation du *Journal Rhumel*, elle est trop solidement assise. 31

BUY



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ
de Gonzague.

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent: Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter

tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger

tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire

que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

ASSUREZ-VOUS DANS

THE CANADA REGISTRY CO., LTD.

Capital, \$50,000

Pour identification au cas de maladie, accident ou mort quand vous êtes absent de la maison

PRIME: UNE PIASTRE PAR AN

BUREAU PRINCIPAL:

DEMANDEZ NOS PROSPECTUS

No 20 RUE ST-ALEXIS

A. MILLETTE, Gerant

Boîte de Poste, 1025

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Paul. Nature sérieuse et peu expansive, assez tendre et sensible, cependant, et quelque peu portée à la mélancolie. Esprit subtil et observateur et sûreté d'appréciation. Ambition modérée. Je souhaite que vous soyez satisfait.

Bull Frog. Originalité, indépendance de caractère et délicatesse de goût. Manque absolu de sens pratique. Talent musical.

Topsy. Votre tempérament est assez calme quoique très jovial et un peu habile. Vous êtes ambitieux, énergique et peu persévérant. Do you understand?

Melanie M. Tendances artistiques. Nature compliquée, délicate et rusée, en même temps que franche et courageuse.

No 7 A. H. B. Caractère irrégulier, capricieux et fantasque. Esprit entreprenant et progressif. Economie domestique et activité.

La belle aux cheveux d'or. Nature quelque peu superficielle et très coquette. Affectation, présomption et vanité. Amour de l'ordre et du travail et habileté aux travaux manuels.

Fille de 16 ans. Votre écriture montre une nature excessivement impressionnable, une imagination ardente et de grandes dispositions à l'amour.

Minouche. Orgueil, sentiment, de sa propre supériorité. Nature assez tendre, ne prodigue pas son affection, cependant. Peu de sensibilité.

Tite Snow. Nature minutieuse et méthodique, caractère calme et pacifique. Volonté faible et aisément contrôlable.

Nania. Activité et esprit d'initiative. Ambition, énergie et courage. Caractère fait pour commander et être obéi. Amour du gain.

A patriotic Girl. Imagination active et prompt à s'enflammer. Sens littéraire, nature entreprenante. Bonte, douceur et bienveillance.

Zulma S. N. H. Prodigalité, manque de sens pratique et exaltation. Délicatesse de goût et tendances artistiques. Imagination romantique.

Mirabeau. Très grande ambition, intelligence vaste et audacieuse. Caractère entreprenant. Intelligence mercantile et enthousiasme.

Tilise H. Vous êtes bien coquette, madoiselle, je vous dis cela sans crainte de me tromper, ni de vous froisser, puis-je vous déguiser si peu vos sentiments? Votre écriture montre une nature très irrégulière et versatile.

Augustine. Amour des livres, des fleurs et de toutes les émotions délicates. Générosité, sympathies, sensibilité et douceur.

Hollande. Caractère agressif et autoritaire, d'une constance absolue dans le ressentiment comme dans l'affection. Activité et esprit d'entreprise.

Wilhelmine. Vous êtes très impressionnable, mais vous conservez peu les impressions reçues. Votre nature est devouée, tendre et affectueuse.

Le croi l'aimer toujours F. L. Indépendance de caractère et très grande ambition. Assez de persévérance dans les choses ordinaires, mais pas en amour.

Anne de Villiers. Nature calme et pondérée. Jugement droit et impartial. Esprit observateur, peu communicatif, cependant.

Mon meilleur ami. Sens pratique, intelligence mercantile et activité. Peu de dispositions amoureuses, bon fond de sensibilité, toutefois.

Popoff. Enthousiasme et tendance à la rêverie. Imagination romantique et portée à l'exagération. Inégale d'humeur.

Nina de Loulos. Manque de persévérance, de sens pratique et de réflexion. Nature capricieuse, versatile et fantasque. Audace.

Louis XVII. Excentricité, esprit paradoxal et tendance au scepticisme. Nature froide et absolument dépourvue de sensibilité.

L'ami fidèle de Louis XVII. Indécision, timidité et faiblesse de caractère. Nature assez aimante et sincère, mais peu clairvoyante.

Row Boatman. Nature concentrée, impénétrable et très méditative. Amour de l'ordre et droiture dans les affaires. Intelligence vaste et active.

Léon. Sens commercial, ambition modérée, assez bon courage physique et énergie. Assez bonnes dispositions générales et quelques talents pour la musique.

Bois l'Eau. Volonté ferme et persévérante, lenteur de décision et très grande prudence. Sûreté d'appréciation et esprit très subtil.

Carajou tout blanc. Tempérament violent et nature vindicative. Obstination et orgueil. Esprit progressif et entreprenant.

Pauline. Coquetterie, inconstance et insouciance. Esprit romantique et superficiel. Amour de la flatterie. Economie domestique.

Dr. Omar. Esprit cultivé et sens littéraire. Egoïsme et sensualité, une certaine délicatesse cependant dans le goût et les sentiments.

Un habiton du Cap. Caractère assez calme et placide. Une certaine habileté commerciale et un bon courage physique. Manque de persévérance.

Indeise. Nature irrégulière et changeante. Timidité, manque d'initiative et tendance à trop se laisser influencer par autrui.

Lilienne. Economie domestique, habileté aux travaux manuels. Sensibilité, dévouement et timidité. Amour de l'étude.

Toujours aimable. Tendances artistiques, délicatesse de goût et élévation de sentiments. Volonté peu énergique. Aptitudes musicales.

Raymond de la S. Vos dispositions sont très amoureuses et peu changeantes. Nature confiante et laissant voir jusqu'au fond de sa pensée.

Rumou Ar. Caractère sérieux et réfléchi. Rusé, tendre et sympathique, non pas faible, cependant. Habileté commerciale.

Bluet-Héliotrope. Nature quelque peu irrégulière, assez entreprenante, cependant. Imagination active et habileté exécutive.

Le bonheur est possible, etc. Ne m'en voulez pas trop parce que je retranche quelques pieds à votre pseudo. Votre nature est impressionnable et souvent mélancolique. Goût délicat et sens esthétique. Aptitudes musicales.

Mme Spitchine. Amour de l'ordre et ponctualité. Caractère peu entreprenant, mais énergique et ferme. Persévérance.

Lolotte H. Faiblesse de volonté, tendance à l'exagération de ses propres sentiments, surtout dans la contrariété. Manque absolu de sens pratique.

Misérable. Quelques talents littéraires et artistiques, mal servis, cependant, par un goût quelque peu excentrique. Nature changeante et souvent emportée.

Sirene Songeuse. Imagination romantique. Coquetterie et ambition. Caractère assez enclin à la dissimulation et volonté tenace.

Corina. Cet échantillon d'écriture démontre un caractère très bizarre, fait de force et de douceur, de délicate et de franchise et une intelligence extrêmement active et étendue.

Quinola. Indépendance de caractère, scepticisme, audace et manque de sensibilité. Goût raffiné et amour du bien-être.

Theresa. Candeur et timidité. Tempérament doux, s'accommodant de tout et fait bien plutôt pour obéir que pour dominer.

Me Retirant Des Affaires,

Tous les meubles ont été réduits de 25 à 75% ainsi que tapis, prélaris, rideaux, pendules, argenterie, etc.

Vous n'avez aucune idée de la quantité et de la qualité du stock que nous avons en main en fait d'ameublements de chambre à coucher, salon, salle à diner, meubles de bureaux, etc., etc.

Tous nos prix sont marqués en chiffres vulgaires sur chaque article.

Cette vente se continuera de jour en jour tant que tout le stock ne sera pas écoulé.

Pour la commodité des acheteurs, le magasin restera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

VENEZ VOIR.

F. Lapointe,

1551 rue Sainte-Catherine, Est.

Spes. Caractère déflant et livrant peu ses pensées. Assez bonne entente des affaires. Nature assez aimante et d'une remarquable constance.

Jean-Jo A. M. D. G. Originalité, orgueil et présomption. Amour de l'étude et esprit observateur. Egoïsme et sensualité. Intelligence mercantile.

Jeannot Forget! Tendance à la rêverie. Nature peu courageuse, assez impressionnable et sympathique. Talent et goût pour la musique.

Korikoko. Amour de la flatterie, insouciance, affabilité et générosité. Bonnes et affectueuses dispositions. Sentiments poétiques et délicatesse d'intuition.

(A Suivre.)

Information

Afin de satisfaire à des demandes nombreuses et répétées, Mme T. d'Astour informe le public qu'à l'avenir elle répondra, par lettre particulière à leur adresse, à toutes personnes désirant une consultation complète. Lui adresser, outre une page entière d'écriture, signature avec parole, sur papier non rayé, la somme de 25 centins en timbres-poste.

Dans un cabinet de lecture :

- Puis-je permettre à ma fille la lecture de ce nouveau roman ?
- Certainement, madame... si elle est mariée !

Un philanthrope s'arrête, dans la rue, devant une vieille mendiant qui, sur le seul d'une porte cochère, tend la main :

— Quelle âge avez-vous, ma pauvre femme ? lui demande-t-il.

— Soixante-quinze ans, monsieur...

— On ne vous les donnerait pas...

— Aussi, n'est-ce pas ça que je demande : mais un petit sou...

**

X... rapin bien connu à Montmartre, doit une forte somme à son propriétaire.

— Tenez, lui dit celui-ci, je veux être bonhomme ; je vous abandonne la moitié de ma créance.

— Je ne veux pas être en reste avec vous, réplique X... d'un ton digne, et j'abandonne l'autre moitié.

VOTRE ENTOURAGE

Un conseil donné à temps vaut souvent une fortune. Si quelqu'un de votre entourage se trouve atteint de rhume, toux, grippe ou bronchite, faites-lui prendre du Baume Rhumal.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prête d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 41

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES**

— Elle Accomplit Beaucoup de Bien —

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant
cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

**VIN
St Lehon**

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE**

S seuls Agents pour
le Canada.



HER MAJESTY'S THEATRE
UNE SEMAINE
Commencant LUNDI, 6 MARS
Matinées : Mercredi et Samedi

Première représentation sur n'importe quelle
scène du continent Nord-Américain. Résultat
des plus grands efforts artistiques.

Merveilleuse Représentation de

Les Mousquetaires

... AVEC ...

M. JAMES O'NEILL

Dans le rôle de ... Raoul d'Artagnan

Exactement tel que joué depuis tout der-
nier, par Beethoven Tree, au Theatre
Her Majesty's, Londres, Ang

UNE VERSION TOUT A FAIT NOUVELLE EN DEUX
ACTES

Écrit par M. SYDNEY GRUNDY et tirée
du célèbre roman d'Alexandre Dumas "Les
Trois Mousquetaires".

Cette troupe remarquable comprend les distin-
gués acteurs suivants :

M. James O'Neill	Mlle Blanche Bates
M. Wilton Lackaye	Mlle Margaret Anglin
M. Francis Carlyle	Mlle Judith Beroble
M. A. S. Leman	Mlle Adelaide Mould
M. Jacques Rouger	M. Hallett Thompson
M. S. Miller Kent	M. Edmund L. Bresse
M. Edmund Collier	M. W. J. Dixon
M. Harry St. Maur	M. Frederick Hartley

Et cent cinquante autres

Decors peints par MM. Homer Emmons, Henry
Doyl, William Young, Gans et Morans. Représentée
sous la direction personnelle de M. E. J. MALYON,
avec la permission de M. H. Beethoven Tree, Gérant de
THEATRE & CO.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 171



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: A Payette (Montreal); W Deschamps (Québec); Mlle U
Chabot, Mlle R de V Lefebvre, A Champaigne,
M L Pelletier, J D Thibault (Fall River, Mass);
J Derbès, J M Dossal (Nouvelle Orléans, La);
H Hickory (Waitsfield, Vt).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de W
Deschamps, 65 St Augustin (Québec); Mlle U
Chabot, 50 Cash, J D Thibault (Fall River,
Mass); J M Dossal, 518 Madison (Nouvelle Or-
léans, La); H Hickory (Waitsfield, Vt).

Les cinq personnes dont les noms précédent
ont le choix entre un abonnement de trois mois
au journal ou 50 centimes en argent. Nous les
prions de nous informer au plus tôt du choix
qu'elles auront fait.

FAITES USAGE
DE LA
GOMME DU Dr ADAM
POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

Ventes extraordinaires
POURQUOI ?

Parce que le public com-
mence à reconnaître que le

Pin Rouge
DU SUD
du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre
la toux qui soit en vente soit
aux Etats-Unis ou dans le
Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

L'APRES-MIDI
Photographes

No 360 RUE ST-DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.

BUREAU 845
TEL. MARCHAND 845

RÉSIDENCE
TEL. BELL 51743

**Massage
Electrique**

Ce traitement fait disparaître le
Rhumatisme, la Sciatique et toutes
les maladies des nerfs.

Departement de Bains
Electriques,
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames:
216 RUE CRAIG.

Nouvelle manière de se libérer
envers un créancier.

X... écrit une lettre désespérée à
Z... et le supplie de lui prêter vingt-
cinq louis. Quelques heures après, il
reçoit le billet désiré de cinq cents francs
enveloppant la simple carte de visite
de Z...

—Tu n'es vraiment pas gentil, lui
dit X... qui le rencontre sur le boulo-
vard. Pas le plus petit mot d'amitié
sur ta carte! Dans ces conditions, c'est
l'humaine que tu me fais... et je ne te
dois rien.

**Poirier,
Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

En Franco, vieille ou jeune, c'est insulter une femme que lui demander son âge. — DUVERNAY.

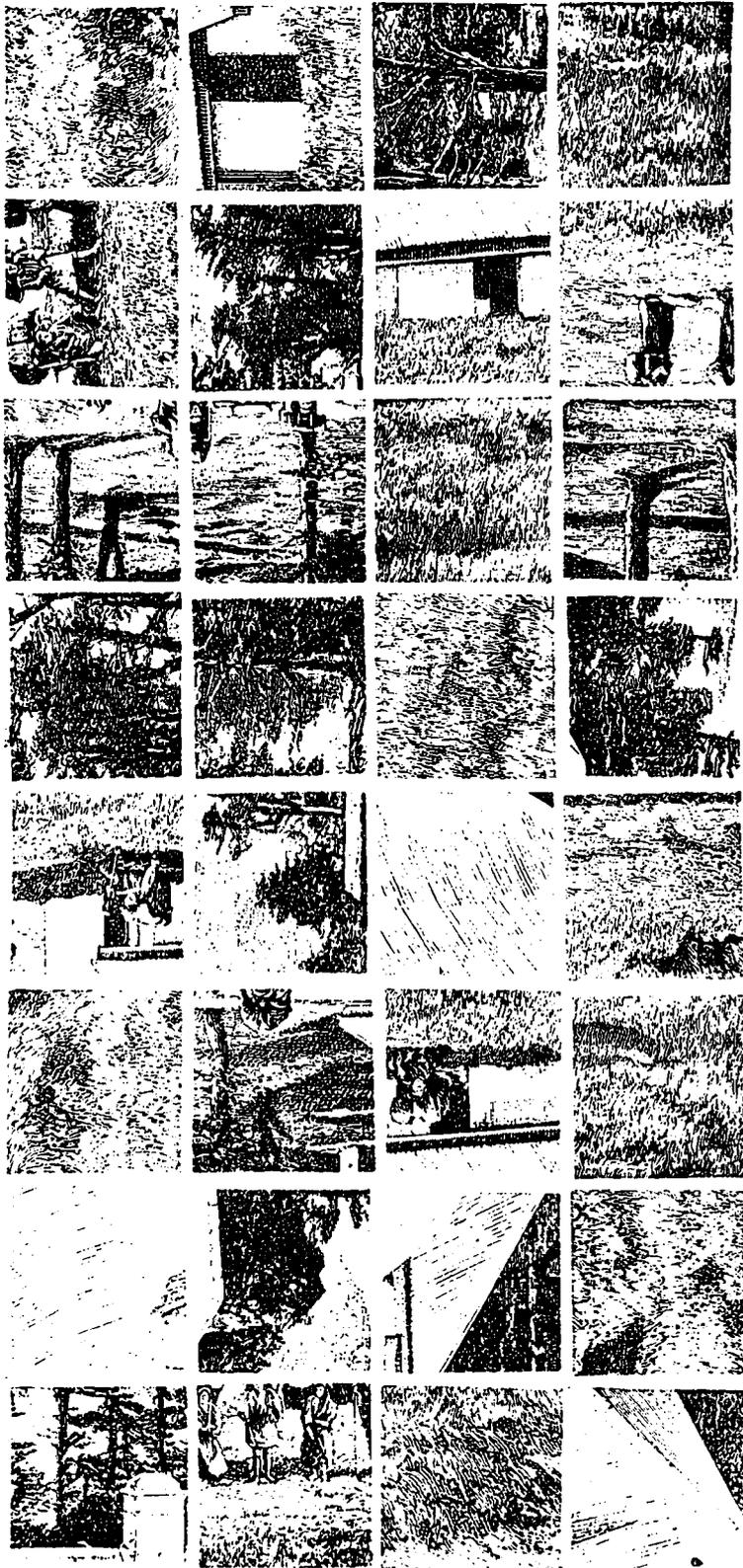
Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Ned — Je crois qu'il me sera impossible d'aller aux eaux cet été.

Pred. — Pourquoi ?

Ned. — Des voleurs se sont introduits chez moi, la nuit dernière et m'ont volé tous mes habits d'hiver.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 173



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UNE FERME AU TRANSVAAL.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 15 mars, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP AUX ENFANTS DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues (Composées) De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, 25 cents.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sureté "Star"
Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX

Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 RUE ST-LAURENT

Tel. Main 1911.

Fausses dents sans palais. Couronnées en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
741, Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous le recommandons avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprématie efficace de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Maladies de la Peau

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.